HUSRAW Ī KAWĀDĀN UD RĒDAG-Ē

KHOSROW FILS DE KAWĀD ET UN PAGE

STUDIA IRANICA. CAHIER 49

HUSRAW Ī KAWĀDĀN UD RĒDAG-Ē
KHOSROW FILS DE KAWĀD ET UN PAGE

texte pehlevi édité et traduit par

SAMRA AZARNOUCHE

PUBLIÉ AVEC LE CONCOURS DU COLLÈGE DE FRANCE

ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DES ÉTUDES IRANIENNES
PARIS 2013

Illustration de la couverture :
image d'un roi et d'un 'page'
réalisée par Emmanuel Giraudet (UMR 7528 Mondes iranien et indien)
d'après un plat d'argent (Musée de l'Ermitage, Saint-Pétersbourg, Inv. S-250).

LES CAHIERS DE STUDIA IRANICA
sont publiés par
L'ASSOCIATION POUR L'AVANCEMENT DES ÉTUDES IRANIENNES

Direction des *Cahiers de Studia Iranica*
Ph. GIGNOUX et R. GYSELEN

DIFFUSION
Peeters PRESS, Bondgenotenlaan 153, P.B. 41, B-3000 Leuven (Belgique)

ISSN 0993 - 8699
ISBN 978-2-910640-35-4

TABLE DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS

La présente édition commentée du texte moyen-perse *Husraw-ī Kawādān ud Rēdag-ē* « Khosrow fils de Kawād et un page » s'inscrit dans une démarche de mise à jour des éditions des « Livres pehlevis » selon des critères et des méthodes actuels. Cette réactualisation, à laquelle la collection des *Cahiers de Studia Iranica* a largement contribué par le passé, répond à une double nécessité : faciliter l'accès à ce corpus parfois méconnu et encore partiellement inédit, et rassembler en un seul lieu des données dispersées dans la littérature secondaire.

Cet ouvrage est une version révisée de l'un des chapitres de notre thèse de doctorat, intitulée *L'éducation religieuse et profane en Iran sassanide*, dirigée par Philip Huyse à l'École Pratique des Hautes Études, Section des Sciences Historiques et Philologiques, et soutenue en décembre 2012. Il intègre non seulement une large part des remarques faites à cette occasion par les membres du jury, les Professeurs Philippe Gignoux, Frantz Grenet, Philip Huyse, Albert de Jong et Antonio Panaino, mais aussi des ajouts significatifs et des corrections qui affectent autant la traduction du texte que les commentaires.

Depuis son origine, ce travail a bénéficié tout particulièrement du soutien de Philip Huyse, Frantz Grenet et Jean Kellens, à qui nous sommes profondément redevable. Notre reconnaissance va également à Madame Suzanne Amigues pour l'aide qu'elle nous a ultérieurement fournie sur les questions de botanique, au Collège de France pour l'aide à la réalisation de cet ouvrage, et aux directeurs de la collection des *Cahiers*, Monsieur Philippe Gignoux et Madame Rika Gyselen, pour nous avoir offert l'opportunité de présenter nos recherches doctorales sous un jour nouveau.

Samra AZARNOUCHE

BIBLIOGRAPHIE

ABRÉVIATIONS

AiWb	*Altiranische Wörterbuch* (Bartholomae 1904)
ASS	*Abdīh ud Sahīgīh ī Sīstān* (Utas 1980)
AWN	*Ardā Wirāz Nāmag* (Gignoux 1984)
AZ	*Ayādagār ī Zarērān* (Monchi-Zadeh 1981)
BQ	*Borhān-e Qāte'* (Mo'īn éd. 1376/1997)
CPD	*Concise Pahlavi Dictionary* (MacKenzie 1971)
DĀ	*Draxt ī Āsūrīg* (Māhyār Navvābi 1349/1970)
Dd	*Dādestān ī Dēnīg* (Jaafari-Dehaghi 1998)
Dk	*Dēnkard*
DkM	*Dēnkard* (Madan 1911)
DMMPP	*Dictionary of Manichaean Middle Persian and Parthian* (Durkin-Meisterernst 2004)
EDIV	*Etymological Dictionary of Iranian Verbs* (Cheung 2007)
EIr	*Encyclopædia Iranica* (ed. Yarshater 1982-)
EWAia	*Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen* (Mayrhofer 1992, 1996, 2001)
FP	*Frahang i Pahlavīk* (Nyberg 1988)
Ghurar	*Ghurar akhbār mulūk al-furs wa siyarihim* (al-Tha'ālibī, Zotenberg trad., Paris, 1900).
Gr.Bd.	*Grand Bundahišn* (Pakzad 2005)
HN	*Hādōxt Nask* 2 (Piras 2000)
HKR	*Husraw ī Kawādān ud Rēdag-ē*
KAP	*Kārnāmag ī Ardaxšēr ī Pābagān* (Grenet 2003)
KSM	Inscription de Kartīr, Sar Mašhad (Gignoux 1991)
PT	*Pahlavi Texts* (Jamasp-Asana, I : 1897, II : 1913)
ŠĒ	*Šahrestānīhā ī Ērānšahr* (Daryaee 2002)
ŠKZ	Inscription de Šāhbuhr, Ka'aba-ye Zardošt (Huyse 1999)
ŠnŠ	*Šāyist nē Šāyist* (Tavadia 1930 ; Mazdāpour 1369/1990)
YF	*Mātikān ī Yōšt ī Friyān* (Ja'fari 1365/1986 ; Weinreich 1992)
V	*Vīdēvdād* (Jamasp 1907)
WČN	*Wizārišn ī Čatrang ud Nihišn ī Nēw-ardaxšēr* (Panaino 1999)
WZ	*Wizīdagīhā ī Zādspram* (Gignoux/Tafazzoli 1993)
ZP	*Zoroastrian Problems in the Ninth-Century Books* (Bailey 1943, 2ème éd. 1971)
ZWY	*Zand ī Wahman Yasn* (Cereti 1995)

SOURCES

al-Abniyya → al-Heravi
Agathias, *The Histories, Translated with an Introduction and Short Explanatory Notes*, J. D. Frendo [Corpus Fontium Historiae Byzantinae, II A], Berlin-New York, 1975.
'Aqili Khorāsāni, Mohammad Hoseyn, *Makhzan al-Adviyeh (Collection of drugs : Materia Medica)*, M. Moqaddam / M. Ansāri éd., Tehrān, 2535sh./1976 [offset de l'édition de Calcutta 1844].
al-Arrajāni, Farāmarz ibn Khodādād ibn 'Abdollāh, *Samak-e 'ayyār*, vol. I, P. Nātel Khānlari éd., 1338/ 1959, Tehrān.
______, *Samak-e Ayyār*, tome I, F. Razavi trad., 1972, Téhéran.
Avicenne, *Qānūn dar tebb*, 3 vol., 'A. Sharafkandi trad., 1366/1987, Tehrān.
al-Baghdādi, Muhammad, *Il cuoco di Baghdad. Kitāb al-Tabīkh*, M. Casari trad., Milano, 2004.
Bal'ami, Abol-Fazl, *Tārikhnāme-ye Ṭabari*, M. Rowshan éd., Tehrān, 1380/2001.
al-Bīrūnī, Abū Rayḥān, *The Chronology of Ancient Nations, or "Vestiges of the Past"*, C. E. Sachau trad., London, 1879.
______, *Kitāb al-Ṣaydana fi 'l-Ṭibb*, A. Zaryāb éd., Tehrān, 1970.
______, *Āthār al-bāqiya*, P. Azkāyi éd., Tehrān, 1380/2001.
Borhān-e Qāte', Mohammad Hoseyn b. Kholf-e Tabrizi (Borhān) ; M. Mo'īn éd., Tehrān, (6ème éd.), 1376/1997.
Ctésias de Cnide, *La Perse, l'Inde, autres fragments*, D. Lenfant éd., Collection des universités de France, Paris, 2004.
Farāmarz fils de Khodādād → al-Arrajāni
Ferdowsi, Abū 'l-Qāsem Mansūr b. Ḥasan, *Shāhnāme*, J. Khāleqi-Motlaq éd., 8 vol., Tehrān, 1386/2007.
Ǧāhiz (attribué à), *Le livre de la couronne (Kitāb at-tāǧ fī aḫlāq al-mulūk)*, Ch. Pellat trad., Paris, 1954.
Gargilius Martialis, *Les remèdes tirés des légumes et des fruits*, B. Maire éd., Collection des universités de France, Paris, 2002.
al-Heravi, Movaffaq al-Din Abu Mansur 'Ali, *al-Abniyya fī haqāyiq al-adwiyya*, A. Bahmanyār éd., Tehrān, 1346/1967.
al-Isfahani, Abu al-Farağ, *Kitāb al-Aghānī*, 25 vol., Beyrouth, 2004.
Kholf-e Tabrizi, Mohammad Hoseyn → *Borhān-e Qāte'*
Ibn Khurdādbih, Abū 'l-Qāsim 'Ubayd-Allāh b. 'Abd-Allāh, *Mukhtār min kitāb al-lahw wa 'l-malāhī*, A. 'A. Khalīfa al-Yasū'ī éd., Beyrouth, 1964.
al-Mas'ūdī, Abū 'l-Ḥasan 'Alī b. al-Ḥusayn b. 'Alī, *Les prairies d'or (Murūǧ al-ḏahab wa-ma'ādin al-ǧawhar)*, 4 vol., Barbier de

Meynard et Pavet de Courteille trad., nouvelle édition revue par Ch. Pellat, Paris, 1962-1997.

Makhzan al-Adviyeh → 'Aqili Khorāsāni

Ibn Nadīm, Abū al-Faraj Muhammad, *Kitāb al-fihrist*, R. Tajaddud éd., Beyrouth, 1988.

Pline l'Ancien, *Histoire naturelle,* livre XX, J. André éd., Collection des universités de France, Paris, 1965.

Priscien de Lydie, *Prisciani Lydi quae extant. Metaphrasis in Theophrastum et solutionum ad Chosroem liber,* I. Bywater éd., [Supplementum aristotelicum I/2], Berlin, 1886.

Ibn Sayyār al-Warrāq, *Annals of the Caliph's Kitchens*, N. Nasarallah éd., [Islamic history and civilization, 70], Leiden, 2007.

Ibn Sinā → Avicenne

al-Ṭabarī, Muhammad b. Jarīr, *The History of al-Ṭabarī, Ta'rīkh al-rusul wa'l-mulūk,* vol. 5: *The Sāsānids, the Byzantines, the Lakhmids, and Yemen*, C. E. Bosworth trad., Bibliotheca Persica, New York, 1999.

______ [Bal'amī], *Chronique de Tabari. Histoire des Prophètes et des Rois, de la création à la dernière révélation*, H. Zotenberg trad., 1867-1871 [réimpr. Paris, 2009].

al-Tha'ālibī, Abū Manṣūr, *Histoire des Rois des Perses (Ghurar akhbār mulūk al-furs wa siyarihim)*, texte arabe publié et traduit par H. Zotenberg, Paris, 1900.

Théophraste, *Recherches sur les plantes*, Tome I-V, texte établi et traduit par S. Amigues, Collection des universités de France, Paris, 1988, 1989, 1993, 2003, 2006.

ÉTUDES

A'lam 1991	H. A'lam, « Citrus Fruits », EIr V, 1991, p. 637-646.
A'lam 1992	H. A'lam, « Coconut », EIr V, 1992, p. 882-883
A'lam 1993	H. A'lam, « Cucumber », EIr VI, 1993, p. 450-452.
A'lam 2000	H. A'lam, « Fruit », EIr X, 2000, p. 222-227.
A'lam 2001	H. A'lam, « Gol », EIr XI, p. 46-52.
Abrishami 1373/1994	M. H. Abrishami, *Peste-ye Irān, shenākht-e tārikhi* (*Persian Pistachio: a Comprehensive History*), Tehrān, 1373/1994.
Amigues 2001	S. Amigues, « Les plantes associées aux dieux égyptiens dans la littérature gréco-latine », *Encyclopédie religieuse de l'Univers végétal. Croyances phytoreligieuses de l'Égypte ancienne*, vol. II, ed. S. H. Aufère, [Orientalia Monspeliensia XI], Montpellier, 2001, p. 401-436.

Amigues 2005 — S. Amigues, « Végétaux et aromates de l'Orient dans le monde antique », *Topoi. Orient-Occident*, 12-13/1, 2005, p. 359-383.

Amigues 2011 — S. Amigues, « La flore indienne de Ctésias : un document historique », *Journal des Savants*, 2011, p. 21-76.

Amouzgar/Tafazzoli 2000 — J. Amouzgar / A. Tafazzoli, *Le cinquième livre du Dēnkard, transcription, traduction et commentaire*, [Cahiers de Studia Iranica 23], Paris, 2000.

Anklesaria 1956 — B. T. Anklesaria, *Zand-Ākāsīh. Iranian or Greater Bundahišn*, Bombay, 1956.

Antia 1909 — E. K. Antia, *Pâzend Texts. Collected and Collated*, Bombay, 1909.

Anvari 1382/2003 — H. Anvari, *Farhang-e feshorde-ye sokhan*, 2 vol., Tehrān, 1382/2003.

Asmussen 1970 — J. P. Asmussen, « The List of Fruits in the Bundahišn », *Henning Memorial Volume*, ed. M. Boyce / I. Gershevitch, London, 1970, p. 14-19.

Azami 1985 — Ch. 'A. Azami, « Hašt-pāy », *Studia Iranica* 14, 1985, p. 105-107.

Azarnouche 2004 — A. Azarnouche, « al-Tha'ālibī », *Dā'erat al-Ma'ārif-e Bozorg-e Eslāmī,* vol. 17, 2004 [Center of the Great Islamic Encyclopædia], http://www.cgie.org.ir.

Azarnouche 1387/2008 — A. Azarnouche, « Bāz khāni-ye yek matn-e kohan darbāre-ye chowgān », *Shākhe-hāye showq*, vol. II, ed. A. Dehbāshi, Tehrān, p. 1723-1733.

Azarnouche 1390/2011 — A. Azarnouche, « Chowgān », *Dā'erat al-Ma'ārif-e Bozorg-e Eslāmī,* vol. 19 (Center of the Great Islamic Encyclopædia), p. 407-434.

Azarnouche/Grenet 2010 — S. Azarnouche / F. Grenet, « Thaumaturgie sogdienne : Nouvelle édition et commentaire du texte P.3 », *Studia Iranica* 39, 2010, p. 27-77.

Azzara 1996 — C. Azzara, « Τζυκάνιον. Un gioco equestre con la palla alla corte di Bisanzio », *Ludica* 2, 1996, p. 20-26.

Bahār 1345/1966 — M. Bahār, *Vāje-nāme-ye Bondahesh (Glossary of Pahlavi Bundahish)*, Tehrān, 1345/1966.

Bahār 1378/1999 — M. Bahār, *Bondahesh*, Tehrān, 1378/1999.

Bailey 1933 — H. W. Bailey, « Iranian Studies II », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 7, 1933, p. 69-86.

Bailey 1937 — H. W. Bailey, « Review of *L'Iran sous les Sassanides* par Arthur Christensen », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 9, 1937, p. 231-233.

Bailey 1943 H. W. Bailey, *Zoroastrian Problems in the Ninth-Century Books. Ratanbai Katrak Lectures*, London, 1943 (2nd éd. 1971).

Bailey 1954 H. W. Bailey, « Madu. A Contribution to the History of Wine », *Silver Jubilee Volume of the Zinbun-Kagaku-Kenkyusyo Kyoto University*, Kyoto, 1954, p. 1-11.

Bailey 1979 H. W. Bailey, *Dictionary of Khotan Saka*, Cambridge, 1979.

Barthélemy 1887 A. Barthélemy, *Gujastak Abâlish, relation d'une conférence théologique présidée par le calife Ma'moun*, [Bibliothèque de l'École des hautes études. Sciences philologiques et historiques 69], Paris, 1887.

Bartholomae 1904 Ch. Bartholomae, *Altiranische Wörterbuch*, Strassburg, 1904

Bartholomae 1917-20 Ch. Bartholomae, « Arica XVIII », *Indogermanische Forschungen* 38, 1917-20, p. 26-48.

Bellakhdar 1997 J. Bellakhdar, *La pharmacopée marocaine traditionnelle. Médecine arabe ancienne et savoirs populaires*, Paris, 1997.

Bier 2009 L. Bier, « *Palais B* at Bishapur and its Sasanian Reliefs », *Sources pour l'histoire et la géographie du monde iranien* (224-710), ed. R. Gyselen, [Res Orientales XVIII], Bures-sur-Yvette, 2009, p. 11-40.

Bivar 1965 A. Bivar, « The Stirrup and its Origins », *Oriental Art* 1, 1965, p. 61-65.

de Blois 1993 F. de Blois, « Middle-Persian Funerary Inscriptions from South-Western Iran », *Medioiranica, Proceedings of the International Colloquium organized by the Katholieke Universiteit Leuven from the 21st to the 23rd of May 1990*, ed. W. Skalmowski / A. Van Tongerloo, [Orientalia Lovaniensia Analecta 48], Leuven, 1993, p. 28-43.

Boyce 1957 M. Boyce, « The Parthian *gōsān* and Iranian Minstrel Tradition », *Journal of the Royal Asiatic Society* 1957, p. 10-45.

Boyce 1966 M. Boyce, « *Ātaš-zōhr* and *Āb-zōhr* », *Journal of the Royal Asiatic Society*, 98, 1966, p. 100-118.

Boyce 1968 M. Boyce, « Middle Persian Literature », *Handbuch der Orientalistik* 1.4.2.1., 1968, p. 32-66.

Boyce 1977 M. Boyce, *A Word-List of Manichaean Middle Persian and Parthian*, [Acta Iranica 9a], Leiden-Téhéran-Liège, 1977.

Boyce/Grenet 1991 M. Boyce / F. Grenet, *A History of Zoroastrianism*, vol. III : *Zoroastrianism under Macedonian and Roman*

Rules, [Handbuch der Orientalistik 8.1, 2, 2], Leiden-Köln; 1991.

Brunner 1987 Ch. Brunner « Astronomy and Astrology in Iran. ii. Astronomy and Astrology in the Sasanian period », EIr II, 1987, p. 862-868.

Bussagli 1963 M. Bussagli, *La peinture de l'Asie Centrale*, I. Robinet trad., [Les trésors de l'Asie 6], Genève, 1963.

Buyaner 2010 D. Buyaner, « Different Modes of Rendering Avestan into Pahlavi », *Zeitschrift der Deutschen Morgenländischen Gesellschaft* 160, 2010, p. 79-88.

Cantera 2004 A. Cantera, *Studien zur Pahlavi-Übersetzung des Avesta*, [Iranica 7], Wiesbaden, 2004.

Cantera 2006 A. Cantera, « Was ist av. *dāta- vīdaēuua-*? », *Proceedings of the 5th Conference of the Societas Iranologica Europæa held in Ravenna, 6-11 October 2003*, Vol. I : *Ancient and Middle Iranian Studies*, A. Panaino, A. Piras éd., Milano, 2006, p. 53-63.

Cassin 1981 E. Cassin, « Le roi et le lion », *Revue de l'histoire des religions* 198, 1981, p. 355-401.

Cavigneaux 1980-83 A. Cavigneaux, « Lexikalische Listen », *Reallexikon der Assyriologie* 6, 1980-83, p. 609-641.

Cereti 1995 C. G. Cereti, *The Zand ī Wahman Yasn. A Zoroastrian Apocalypse*, [Serie Orientale Roma 75], Roma, 1995.

Cereti 2001 C. G. Cereti, *La letteratura pahlavi. Introduzione ai testi con riferimenti alla storia degli studi e alla tradizione manoscritta*, Milano, 2001.

Cheung 2007 J. Cheung, *Etymological Dictionary of the Iranian Verb*, [Leiden Indo-European Etymological Dictionary Series 2], Leiden-Boston, 2007.

Christensen 1936 A. Christensen, « La vie musicale dans la civilisation des Sassanides », *Bulletin de l'Association Française des Amis de l'Orient* 20-21, 1936, p. 24-45.

Christensen 1944 A. Christensen, *L'Iran sous les Sassanides*, Copenhague, 1944 (2ème édition revue et augmentée).

Chunakova 2001 O. M. Chunakova, *Пехлевийская Божественная комедия. Книга о праведном Виразе (Арда Вираз намаг) и другие тексты* [*The Pahlavi* Divina Commedia. *The Book of the Righteous Wiraz (Ardā Wirāz nāmag) and other texts. Introduction, transliteration of Pahlavi texts, translation and notes*], Moscow, 2001.

Ciancaglini 2008 C. A. Ciancaglini, *Iranian Loanwords in Syriac*, [Beiträge zur Iranistik 28], Wiesbaden, 2008.

Costantini 1980 A. Costantini, « D'Hannibal à Gengis-Khan : vers la suprématie de la cavalerie (216 av. J.C.-1281) », *Revue Internationale d'Histoire Militaire* 49, 1980, p. 17-32.

Daryaee 2002 T. Daryaee, *Šahrestānīhā ī Ērānšahr. A Middle Persian Text on Late Antique Geography, Epic, and History*, Costa Mesa, 2002.

Daryaee 2006-2007 T. Daryaee, « List of Fruits and Nuts in the Zoroastrian Tradition : An Irano-Hellenic Classification », *Nāme-ye Irān-e Bāstān* (*The International Journal of Ancient Iranian Studies*) 6, 2006-2007, p. 75-84.

Daryaee 2010 T. Daryaee,« The Idea of Ērānšahr: Jewish, Christian and Manichaean Views in Late Antiquity », *Iranian Identity in the Course of History, Proceedings of the Conference held in Rome, 24-26 September 2005*, ed. C.G. Cereti, [Serie Orientale Roma 105], Rome, 2010, p. 91-108.

Daryaee 2012a T. Daryaee, « Food, Purity and Pollution: Zoroastrian Views on the Eating Habits of Others », *Iranian Studies* 45, 2012, p. 229-242.

Daryaee 2012b T. Daryaee, « Herodotus on Drinking Wine in the Achaemenid World: Greek and Persian Perceptions », *Iranian Languages and Culture. Essays in Honor of Gernot Ludwig Windfuhr*, ed. B. Aghaei / M. R. Ghanoonparvar, Costa Mesa, 2012, p. 38-43.

Dehkhodā A. A. Dehkhodā, *Loghatnāme*, Tehrān, 1325-1352/1946-1972.

Demange 2006 F. Demange éd. , *Les Perses sassanides. Fastes d'un empire oublié* (224-642), Paris, 2006.

Dictionnaire des Sciences Naturelles F. G. Levrault éd., *Dictionnaire des Sciences Naturelles* Strasbourg-Paris, 1816.

Duchesne-Guillemin 1975 J. Duchesne-Guillemin, « Le texte pahlavi "Xosrow et son page" et les origines de l'amour courtois », *Monumentum H. S. Nyberg* I, ed. J. Duchesne-Guillemin, [Acta Iranica 4], Leiden-Téhéran-Liège, 1975, p. 209-214.

Duchesne-Guillemin 1980 J. Duchesne-Guillemin, « Cor de Yima et trompette d'Isrāfīl : de la cosmologie mazdéenne à l'eschatologie musulmane », *Comptes-rendus de l'Académie des Inscriptions et Belles Lettres* 123, 1980, p. 539-549.

Duchesne-Guillemin 1993 M. Duchesne-Guillemin, *Les instruments de musique dans l'art sassanide*, [Iranica Antiqua, supplément 6], Gand, 1993.

During 1988 J. During, « Barbaṭ », EIr III, 1988, p. 758-759.

Durkin-Meisterernst 2004 — D. Durkin-Meisterernst, *Dictionary of Manichaean Texts,* Vol. III: *Texts from Central Asia and China edited by Nicholas Sims-Williams.* Part 1: *Dictionary of Manichaean Middle Persian and Parthian,* Corpus Fontium Manichaeorum, Turnhout 2004.

Eco 2009 — U. Eco, *Vertige de la liste*, Paris, 2009.

Eilers 1989 — W. Eilers, « Bālang », EIr III, 1989, p. 574.

Farmer 1929 — H. G. Farmer, *A History of Arabian Music to the XIIIth Century*, London, 1929.

Farmer 1938 — H. G. Farmer, « The Instruments of Music on the Ṭāq-i Bustān Bas-Reliefs », *Journal of the Royal Asiatic Society* 1938, p. 397-412.

Firouz 2005 — E. Firouz *The Complete Fauna of Iran*, London-New York, 2005.

Flattery/Schwartz 1989 — D. S. Flattery / M. Schwartz, *Haoma and Harmaline. The Botanical Identity of the Indo-Iranian Sacred Hallucinogen "Soma" and its Legacy in Religion, Language, and Middle Eastern Folklore*, [Near Eastern Studies 21], Berkeley-Los Angeles- London, 1989.

Fouchécour 1986 — Ch.-H. de Fouchécour, *Moralia. Les notions morales dans la littérature persane du 3e/9e au 7e/13e siècle*, [Bibliothèque iranienne 32], Paris, 1986.

Frye 1972 — R. N. Frye, « Gestures of Deference to Royalty in Ancient Iran », *Iranica Antiqua* 9, 1972, p. 102-107.

Gariboldi 2006 — A. Gariboldi, « The Role of Gold and Silver in the Sasanian Economy », *Proceedings of the 5th Conference of the Societas Iranologica Europœa held in Ravenna, 6-11 October 2003,* Vol. I: *Ancient and Middle Iranian Studies,* ed. A. Panaino / A. Piras, Milano, 2006, p. 415-435.

Gariboldi 2009 — A. Gariboldi, *Il Regno di Xusraw dall'Anima Immortale. Riforme economiche e rivolte sociali nell'Iran sasanide del VI secolo*, Milano, 2009 (édition revue et corrigée).

Gignoux 1974 — Ph. Gignoux, « Nouveaux toponymes sassanides », *Journal Asiatique* 262, 1974, p. 299-304.

Gignoux 1983 — Ph. Gignoux, « La chasse dans l'Iran sassanide », *Orientalia Romana. Essays and Lectures 5: Iranian Studies*, Rome, 1983, p. 101-118.

Gignoux 1984a — Ph. Gignoux, « L'organisation administrative sassanide : le cas du *marzbān* », *Jerusalem Studies in Arabic and Islam* 4, 1984, p. 1-29.

Gignoux 1984b — Ph. Gignoux, *Le livre d'Ardā Virāz. Translittération, transcription et traduction du texte pehlevi*, [Bibliothèque iranienne 30], Paris, 1984.

Gignoux 1986 — Ph. Gignoux, *Iranisches Personennamenbuch*, Band II, *Mitteliranische Personennamen*, Fasz. 2 : *Noms propres sassanides en moyen-perse épigraphique*, Österreichische Akademie der Wissenschaften, Phil.-hist. Kl., Sonderpublikation der Iranischen Kommission Wien, 1986.

Gignoux 1991 — Ph. Gignoux, *Les quatre inscriptions du Mage Kirdīr. Textes et concordances*, [Cahiers de Studia Iranica 9], Paris, 1991.

Gignoux 1994 — Ph. Gignoux, « Dietary Laws in Pre-islamic and Post-sasanian Iran : A Comparative Survey », *Jerusalem Studies in Arabic and Islam* 17, 1994, p. 16-42.

Gignoux 1999 — Ph. Gignoux, « Matériaux pour une histoire du vin dans l'Iran ancien », *Matériaux pour l'histoire économique du monde iranien*, ed. R. Gyselen / M. Szuppe, [Cahiers de Studia Iranica 21], Paris, 1999, p. 35-50.

Gignoux 2010a — Ph. Gignoux, « La collection de textes attribuables à Dādēn-vindād dans l'Archive pehlevie de Berkeley », *Sources for the History of Sasanian and Post-Sasanian Iran*, ed. R. Gyselen, [Res Orientales XIX], Bures-sur-Yvette, 2010, p. 11-134.

Gignoux 2010b — Ph. Gignoux, « Les noms de plantes médicinales et autres dans les sources pehlevies », *Studia Iranica* 39, 2010, p. 163-170.

Gignoux 2011 — Ph. Gignoux, *Lexique des termes de la pharmacopée syriaque*, [Cahiers de Studia Iranica 47], Paris, 2011.

Gignoux/Gyselen 1992 — Ph. Gignoux / R. Gyselen, « Une collection d'empreintes de sceaux sassanides (Pl. X-XII) », *Studia Iranica* 21, 1992, p. 49-55.

Gignoux/Tafazzoli 1993 — Ph. Gignoux / A.Tafazzoli, *Anthologie de Zādspram. Édition critique du texte pehlevi*, [Cahiers de Studia Iranica 13], Paris, 1993.

Giunaschvili 2002 — H. Giunaschvili, « Pahlavi *bādag* (eine historisch-etymologische Übersicht) », *Altorientalische Forschungen* 29, 2002, p. 195-201.

Grenet 2003 — F. Grenet, *La geste d'Ardashir fils de Pâbag, Kārnāmag ī Ardaxšēr ī Pābagān*, Die, 2003.

Grignaschi 1966 — M. Grignaschi, « Quelques spécimens de la littérature sassanide conservés dans les bibliothèques d'Istanbul », *Journal Asiatique* 254, 1966, p. 1-142.

Gunter 1991 A. C. Gunter, « Art from Wisdom: The Invention of Chess and Backgammon », *Asian Art* 4, 1991, p. 7-21.

Gyselen 1982 R. Gyselen, « À propos d'un toponyme sassanide », *Journal Asiatique* 270, 1982, p. 271-272.

Gyselen 1989 R. Gyselen, *La géographie administrative de l'empire sassanide. Les témoignages sigillographiques,* [Res Orientales I], Bures-sur-Yvettes, 1989.

Gyselen 1998 R. Gyselen, « *Ērān-win(n)ārd-Kawād* », EIr VIII, 1998, p. 536-537.

Gyselen 2001 R. Gyselen, *The Four Generals of the Sasanian Empire: Some Sigillographic Evidence*, [IsIAO Conferenze 14], Rome, 2001.

Gyselen 2002 R. Gyselen, *Nouveaux matériaux pour la géographie historique de l'empire sassanide : Sceaux administratifs de la collection Ahmad Saeedi*, [Cahiers de Studia Iranica 24], Paris, 2002.

Gyselen 2003 R. Gyselen, « La reconquête de l'est iranien par l'empire sassanide au VIe siècle d'après les sources "iraniennes" », *Arts Asiatiques* 58, 2003, p. 162-167.

Hadot 2007 I. Hadot, « Dans quel lieu le néoplatonicien Simplicius a-t-il fondé son école de mathématiques, et où a pu avoir lieu son entretien avec un manichéen ? », *The International Journal of the Platonic Tradition* 1, 2007, p. 42-107.

Harper 1971 P. O. Harper, « Sources of Certain Female Representations in Sasanian Art », *La Persia nel Medioevo*, ed. E. Ceruli / A. Bausani, [Accademia Nazionale dei Lincei, Anno CCCLXVIII], Roma, 1971, p. 503-516, pl. I-V.

Harper 1978 P. O. Harper, *The Royal Hunter, Art of the Sasanian Empire*, New York, 1978.

Henning 1940 W. B. Henning, « Compte rendu de E. Herzfeld éd., *Archaeologische Mitteilungen aus Iran*, vol. vii-ix, 1934-8 », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 10, 1940, p. 501-507 (= *Selected Papers* II, ed. J. Duchesne-Guillemin, [Acta Iranica 15], Leiden-Liège-Téhéran, 1977, p. 71-77).

Henning 1950 W. B. Henning, « A Pahlavi Poem », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 13, 1950, p. 641-648 (= *Selected Papers* II, ed. J. Duchesne-Guillemin, [Acta Iranica 15], Leiden-Liège-Téhéran, 1977, p. 349-357).

Henning 1963 W. B. Henning, « Coriander », *Asia Major* 10, 1963, p. 195-199 (= *Selected Papers* II, ed. J. Duchesne-

Guillemin, [Acta Iranica 15], Leiden-Liège-Téhéran, 1977, p. 583-87).

Henning 1964 — W. B. Henning, « The Survival of an Ancient Term », *Indo-Iranica. Mélanges présentés à Georg Morgenstierne à l'occasion de son soixante-dixième anniversaire*, Wiesbaden, 1964, p. 95-97.

Hjerrild 2007 — B. Hjerrild, « Some Aspects of the Institution of *stūrīh* », *Religious Texts in Iranian Languages. Symposium held in Copenhagen, May 2002*, ed. F. Vahman / C. V. Pedersen, København, 2007, p. 165-174.

Huyse 1999 — Ph. Huyse, *Die dreisprachige Inschrift Šābuhrs I. an der Ka'ba-i Zardušt (ŠKZ)*, 2 vol., [Corpus Inscriptionum Iranicarum III, I, I], London, 1999.

Huyse 2002 — Ph. Huyse, « Sprachkontakte und Entlehnungen zwischen dem Griechisch / Lateinischen und dem Mitteliranischen », *Grenzüberschreitungen. Formen des Kontakts zwischen Orient und Okzident im Altertum*, ed. M. Schuol / U. Hartmann / A. Luther, [Oriens et Occidens 3], Stuttgart, 2002, p. 197-234.

Huyse 2008 — Ph. Huyse, « Late Sasanian Society between Orality and Literacy », *The Idea of Iran*, vol. 3 : *The Sasanian Era*, ed. V. Sarkosh Curtis / S. Stewart, London, 2008.

Inostransev 1918 — K. Inostransev, *Iranian Influence on Moslem Literature*, part I, trad. G. K. Nariman, Bombay, 1918.

Inostransev 1926 — K. Inostransev, « The Sasanian Military Theory », *Journal of the K. R. Cama Oriental Institute* 7, 1926, p. 7-52.

Ja'fari 1365/1986 — M. Ja'fari, *Mātikān-e Yōšt-e Friyān*, Tehrān, 1365/1986.

Jaafari-Dehaghi 1998 — M. Jaafari-Dehaghi, *Dādestān ī Dēnīg,* part I: *Transcription, Translation and Commentary*, [Cahiers de Studia Iranica 20], Paris, 1998.

Jackson Bonner 2011 — M. R. Jackson Bonner, *Three Neglected Sources of Sasanian History in the Reign of Khusraw Anushirvan*, [Cahiers de Studia Iranica 46], Paris, 2011.

Jamasp 1907 — H. Jamasp, *Vendidâd. Avesta Text with Pahlavi Translation and Commentary and Glossarial Index*, 2 vol., Bombay, 1907.

JamaspAsa/Hintze [2013] — K. M. JamaspAsa / A. Hintze, *The Pahlavi codex MK. Facsimile Edition*, [Iranica 20], Wiesbaden, à paraître 2013.

Jamasp-Asana 1897, 1913 — J. M. Jamasp-Asana, *The Pahlavi Texts*, 2 vol., Bombay, 1897, 1913.

Jamasp-Asana s.d. J. M. Jamasp-Asana, *Pahlavi Texts*, ed. Y. Māhyār Navvābi, Tehrān, s.d.

Jamasp-Asana 1371/1992 J. M. Jamasp-Asana, *Pahlavi Texts*, transcription et traduction par S. 'Oriān, Tehrān, 1371/1992.

de Jong 1997 A. de Jong, *Tradition of the Magi. Zoroastrianism in Greek and Latin Literature*, [Religions in Graeco-Roman World 133], Leiden, 1997.

de Jong 2002 A. de Jong, « Animal Sacrifice in Ancient Zoroastrianism : A Ritual and its Interpretations », *Sacrifice in Religious Experience*, ed. A. I. Baumgarten, [Studies in the History of Religion 93], Leiden, 2002, p.127-148.

de Jong 2004 A. de Jong, « Sub specie maiestatis: Reflections on Sasanian Court Rituals », *Zoroastrian Rituals in Context*, ed. M. Stausberg, [Numen Book Series, Studies in the History of Religion 102], Leiden, 2004, p. 345-365.

Jullien, Ch. 2009 Ch. Jullien, « Quelques événements tirés d'ecclesiastikē et de cosmotikē », *Trésors d'Orient, mélanges offerts à Rika Gyselen*, ed. Ph. Gignoux / Ch. Jullien / F. Jullien, [Cahiers de Studia Iranica 42], Paris, 2009, p. 187-205.

Jullien, F. 2009 F. Jullien, « La Chronique du Ḥūzistān. Une page d'histoire sassanide », *Trésors d'Orient, mélanges offerts à Rika Gyselen*, ed. Ph. Gignoux / Ch. Jullien / F. Jullien, [Cahiers de Studia Iranica 42], Paris, 2009, p. 159-186.

Kellens 1998 J. Kellens, « Considérations sur l'histoire de l'Avesta », *Journal Asiatique* 286, 1998, p. 451-519.

Khāleqī-Motlaq 1997 J. Khāleqī-Motlaq, « Zībā'ī-e kamāl-e maṯlūb dar zan dar farhang-e Īrān », *Iranshenasi* 4, 1997, p. 703-716.

Khāleqī-Motlaq 1998 J. Khāleqī-Motlaq, « Erotic Literature », EIr VIII, 1998, p. 558-560.

Kiā 1974 Ṣ. Kiā, « Sur quelques termes de "Xosrow et son page" », *Commémoration Cyrus. Hommage Universel III*, ed. J. Duchesne- Guillemin, [Acta Iranica 2], Leiden-Téhéran-Liège, 1974, p. 209-219.

Kiā 1334/1955 Ṣ. Kiā, « Chand vāzhe az Khosrow-e Qobādān wa rīdak-ī », *Majjale-ye Dāneshkade-ye Adabiyyāt-e Tehrān* 3, 1334/1955, p. 22-31.

Klingenschmitt 1968 G. Klingenschmitt, *Farhang-i ōīm, Edition und Kommentar*, Inaugural-Dissertation, Erlangen-Nürnberg, 1968 (thèse inédite).

König 2010 G. König, *Geschlechtsmoral und Gleichgeschlechtlichkeit im Zoroastrismus*, [Iranica 18], Wiesbaden, 2010.

Kotwal 1969 F. M. Kotwal, *The Supplementary Texts to the Šāyest nē Šāyest*, [Det Kongelige Danske Videnskabernes Selskab,

Historisk-filosofiske Meddelelser 44, 2], Copenhague, 1969.

Kotwal/Kreyenbroek 1992 F. M. Kotwal / Ph. G. Kreyenbroek, *The Hērbedestān and Nērangestān,* vol. I: *Hērbedestān*, [Cahiers de Studia Iranica 10], Paris, 1992.

Kreyenbroek 2004 Ph. G. Kreyenbroek, « Ritual and Rituals in the *Nērangestān* », *Zoroastrian Rituals in Context*, ed. M. Stausberg, [Numen Book Series, Studies in the History of religion CII], Leiden, 2004, p. 317-331.

Kreyenbroek 2008 Ph. G. Kreyenbroek, « The Term *Bagān Yasn* and the Function of Yašt in the Zoroastrian Ritual », *One for the Earth: Prof. Dr. Y. Mahyar Nawabi Memorial Volume*, [Ancient Iranian Studies Series 4], Tehran, 2008, p. 81-90.

Laufer 1919 B. Laufer, *Sino-Iranica. Chinese Contributions to the History of Civilizations in Ancient Iran*, Chicago, 1919.

Lawergren 2003 B. Lawergren, « Harp », EIr XII, 2003, p. 7-13.

Lerner/Skjaervø 1997 J. A. Lerner / P. O. Skjaervø, « Some Uses of Clay Bullae in Sasanian Iran : Bullae in the Rosen and Museum of Fine Arts Collections », *Sceaux d'Orient et leur emploi*, ed. R. Gyselen, [Res Orientales X], Bures-sur-Yvette, 1997, p. 67-87.

Lerner/Skjaervø 2006 J. A. Lerner / P. O. Skjaervø, « The Seal of a Eunuch in the Sasanian Court », *Journal of Inner Asian Art and Archaeology* 1, p. 113-117.

MacKenzie 1967 D. N. MacKenzie, « Notes on the Transcription of Pahlavi », *Bulletin of the School of Oriental and African Studies* 30, 1967, p. 17-29 (= *Iranica Diversa*, vol. I, ed. C. G. Cereti / L. Paul, [Serie Orientale Roma 84.1), Roma, 1999, MD, p. 35-48].

MacKenzie 1970 D. N. MacKenzie, *The 'Sūtra of the Causes and Effects of Actions' in Sogdian*, [London Oriental Series 22], Oxford, 1970.

MacKenzie 1971 D. N. MacKenzie, *A Concise Pahlavi Dictionary*, London, 1971 (2[éme] édition 1986).

MacKenzie 1989 D. N. MacKenzie, « Kerdir's Inscription », *The Sasanian Rock Reliefs at Naqsh-i Rustam*, ed. G. Herrmann / D. N. MacKenzie, [Iranische Denkmäler, Iranische Felsreliefs I], Berlin, 1989, p. 35-72 [= *Iranica Diversa*, vol. I, ed. C. G. Cereti / L. Paul, [Serie Orientale Roma 84.1], Roma, 1999, MR, p. 217-273].

Macuch 1981 M. Macuch, *Das sasanidische Rechtbuch „Mātakān ī hazār Dātistān" (Teil II)*, [Abhandlungen für die Kunde des Morgenlandes 45.1], Wiesbaden, 1981.

Macuch 1993 M. Macuch, *Rechtskasuistik und Gerichtspraxis zu Beginn des siebenten Jahrhunderts in Iran. Die Rechtssammlung des Farroḫmard i Wahrāmān*, [Iranica 1], Wiesbaden, 1993.

Macuch 2002 M. Macuch, « A Zoroastrian Legal Term in the *Dēnkard* : *Pahikār-rad* », *Iran : questions et connaissances. Actes du IVe Congrès européen des études iraniennes, organisé par la Societas Iranologica Europaea, Paris 6-10 septembre 2000*, vol. I : *La période ancienne*, ed. Ph. Huyse, [Cahiers de Studia Iranica 25], Paris, 2002, p. 77-90.

Macuch 2008 M. Macuch, « Zur juristischen Terminologie der Berliner Pahlavi-Dokumente », *Berliner Pahlavi-Dokumente. Zeugnisse spätsassanidischer Brief- und Rechtskultur aus frühislamischer Zeit* (Anhang VI), ed. D. Weber, [Iranica 15], Wiesbaden, 2008, p. 249-266.

Madan 1911 D. M. Madan, *The Complete Text of the Pahlavi Dinkard*, 2 vol., Bombay, 1911.

Māhyār Navvābi 1334/1955 Y. Māhyār Navvābi, « Nokte-yi chand darbāre -ye tashih va tarjome-ye matn-e pahlavi-ye Khosro Qobādān va Ridak az Unvālā », *Nashriyye-ye Dāneshkade-ye Adabiyyāt-e Tabrīz*, n° 1, 7ème année, Khordād, 1334/1955, p. 97-112.

Māhyār Navvābi 1349/1970 Y. Māhyār Navvābi, *Manzume-ye derakht-e āsurik, matn-e pahlavi, āvānevesht, tarjome-ye fārsi, fehrest-e vāje-hā va yaddāsht-hā*, Tehrān, 1349/1970.

Marquart 1901 J. Marquart, *Ērānšahr nach der Geographie des Ps. Moses Xorenac'i*, [Abhandlungen der königlichen Gesellschaft der Wissenschaften zu Göttingen. Phil.-hist. Kl. : Neue Folge ; 3. Bd., Nr. 2], Berlin, 1901.

Marshak 2002 B. Marshak, *Legends, Tales, and Fables in the Art of Sogdiana*, [Biennial Ehsan Yarshater Lecture Series 1], New York, 2002.

Mayrhofer 1992, 1996, 2001 M. Mayrhofer *Etymologisches Wörterbuch des Altindoarischen*, 3 vol., [Indogermanische Bibliothek 2], Heidelberg, 1992, 1996, 2001.

Mazdāpour 1369/1990 K. Mazdāpour, *Shāyest nā shāyest, matni be zabān-e fārsi-ye miyāne (Pahlavi-e sāsāni)*, Tehrān, 1369/1990.

de Menasce 1973 J. de Menasce, *Le troisième livre du Dēnkart*, [Travaux de l'Institut d'Études Iraniennes de l'Université de Paris III, 5], Paris, 1973.

Michalak 1987 M. Michalak, « The Origins and Development of Sassanian Heavy Cavalry », *Folia Orientalia* 24, 1987, p. 73-86.

Mo'īn 1323/1944 M. Mo'īn, « Khosrō Qobādān va ridak-e vey », *Māhnāme-ye Āmuzesh va Parvaresh*, n° 2, (p. 68-74), 3 (p. 145-147), 5 (p. 155-159), 8 (p. 426) , 10 (p. 523), 1323/1944 (= *Majmu'e-ye Maqālāt-e Doktor Mohammad-e Mo'in*, vol. 1, M. Mo'īn éd., Tehrān, p. 80-102).

Mo'īn 1371/1992 M. Mo'īn, *Farhang-e Mo'in,* Tehrān, 1371/1992 (8ème éd.).

Modi 1903 J. J. Modi, *Jâmâspi, Pahlavi, Pâzend and Persian Texts with Gujarâti transliteration of the Pahlavi Jâmâspi, English and Gujarâti Translations with Notes of the Pahlavi Jâmâspi, Gujarâti Translation of the Persian Jâmâspi, and English Translation of the Pâzend Jâmâspi*, Bombay, 1903.

Modi 1922 J. J. Modi, *The Religious Ceremonies and Customs of the Parsees*, Bombay, 1922.

Molé 1967 M. Molé, *La légende de Zoroastre selon les textes pehlevis*, [Travaux de l'Institut d'Études Iraniennes de l'Université de Paris III, 3], Paris, 1967.

Monchi-Zadeh 1981 D. Monchi-Zadeh, *Die Geschichte Zarēr's*, [Acta Universitatis Upsaliensis 4], Uppsala, 1981.

Monchi-Zadeh 1982 D. Monchi-Zadeh, « Xusrōv i Kavātān ut Rēdak. Pahlavi Text, Transcription and Translation », *Monumentum Georg Morgenstierne II*, ed. J. Duchesne-Guillemin, [Acta Iranica 22], Leiden, 1982, p. 47-91.

Monier-Williams 1899 M. Monier-Williams, *A Sanskrit-English Dictionary*, Oxford, 1899.

Murray 1913 H. J. Murray, *A History of Chess*, Oxford, 1913.

Murray 1952 H. J. Murray, *A History of Board-Games other than Chess*, Oxford, 1952.

Neubauer 2009 E. Neubauer, « Music History ii », EIr, 2009, http://www.iranica.com.

Nyberg 1988 H. S. Nyberg, *Frahang i Pahlavīk, edited with transliteration, transcription and commentary from the posthumous papers of Henrik Samuel Nyberg,* ed. B. Utas / Ch. Toll, Wiesbaden, 1988.

'Oriān 1361/1982 S. 'Oriān, « Khosro Qobādān va Ridaki », *Chistā* 9, première année, Ordibehesht, 1361/1982, p. 1072-1099.

Overlaet 1993 B. Overlaet, « Organisation militaire et armement », *Splendeur des Sassanides. L'Empire perse entre Rome et la Chine* [*224-642*], ed. B. Overlaet, Bruxelles, 1993, p. 89-94.

Overlaet éd. 1993 *Splendeur des Sassanides. L'Empire perse entre Rome et la Chine [224-642]*, Bruxelles, 1993.

Pagliaro 1951 A. Pagliaro, « Il testo pahlavico sul Giuoco degli scacchi », *Miscellanea Giovanni Galbiati*, vol. 3, [Fontes Ambrosiani 25, 26, 27], Milano, 1951, p. 97-101.

Pakzad 2005 F. Pakzad, *Bundahišn. Zoroastrische Kosmogonie und Kosmologie,* Band I: *Kritische Edition*, [Ancient Iranian Studies Series 2], Tehrān, 2005.

Panaino 1999 A. Panaino, *La novella degli scacchi e delle tavola reale. Un'antico fonte orientale sui due giochi da tavoliere più diffusi nel mondo eurasiatico tra Tardoantico e Medioevo e sulla loro simbologia militare e astrale. Testo pahlavi, traduzione e commento al Wizārišn ī čatrang ud nihišn ī nēw-ardaxšīr « La spiegazione degli scacchi e la disposizione della tavola reale »*, Milano, 1999.

Panaino 2003 A. Panaino, « Haštpāy », EIr XII, 2003, p. 51.

Panaino 2009 A. Panaino, « Sasanian Astronomy and Astrology in the Contribution of David Pingree », *Kayd. Studies in History of Mathematics, Astronomy and Astrology in Memory of David Pingree*, ed. Gh. Gnoli / A. Panaino, [Serie Orientale Roma 102], Roma, 2009, p. 73-103

Panaino 2011 A. Panaino, « Apocalittica, Escatologia e Sciamanismo nell'Opera Iranologica di Ph. Gignoux. Con una nota sulla "visione" del Magio Kirdēr », *Maître pour l'éternité. Florilège offert à Philippe Gignoux pour son 80e anniversaire*, ed. R. Gyselen / Ch. Jullien, [Cahiers de Studia Iranica 43], Paris, 2011, p. 205-243.

Pirart 2006 É. Pirart, *L'Aphrodite iranienne. Études de la déesse Ārti, traduction annotée et édition critique des textes avestiques la concernant*, [Kubaba, série Antiquité 10], Paris, 2006.

Piras 2000 A. Piras, *Hādōxt Nask 2. Il racconto zoroastriano della sorte dell'anima*, [Serie Orientale Roma 58], Roma, 2000.

Potts 2007 [2012] D. T. Potts, « *Cataphractus* and *kamāndār*: Some Thoughts on the Dynamic Evolution of Heavy Cavalry

and Mounted Archers in Iran and Central Asia », *Bulletin of the Asia Institute* 21, 2007 [2012], p. 149-158.

Pourshariati 2007 — P. Pourshariati, « Ḥamza al-Iṣfahānī and Sāsānid Historical Geography of Sinī Mulūk al-'arḍ w' al-anbīyā », *Des Indo-Grecs aux Sassanides : données pour l'histoire et la géographie historique*, ed. R. Gyselen, [Res Orientales XVII], Bures-sur-Yvette, 2007, p. 111-140.

Quicherat 1853 — J. Quicherat, « Solution des problèmes proposés par Chosroès. Traité inédit de Priscien le Philosophe », *Bibliothèque de l'École des Chartes* 14, 1853, p. 248-263.

Raffaelli 2001 — E. G. Raffaelli, *L'Oroscopo del Mondo. Il tema di nascita del mondo e del primo uomo secondo l'astrologia zoroastriana*, Milano, 2001.

Safa 1988 — Z. Safa, « Bahmanjana », EIr III, 1988, p. 499.

Schädler 2008 — U. Schädler, « Antike Brettspiele und frühe Schach-varianten », *Scacchia Ludus. Studien zur Schach-geschichte*, Band 1, ed. H. Holländer / U. Schädler, Aix-la-Chapelle, 2008, p. 69-109.

Schapka 1972 — U. Schapka, *Die persischen Vogelnamen. Inaugural-Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde der Philosophischen Fakultät der Julius-Maximilians-Universität*, Würzburg, 1972.

Schwartz 2007 — M. Schwartz, « Kirdēr's Clairvoyants: Extra-Iranian and Gathic Perspectives », *Iranian Languages and Texts from Iran and Turan. Ronald E. Emmerick Memorial Volume*, ed. M. Macuch/ M. Maggi / W. Sundermann, [Iranica 13], Wiesbaden, 2007, p. 365-376.

Semenov 1985 — G. L. Semenov, « Syuzhet iz Makhabkharaty v zhivopisi Pendzhikenta » [A 'Mahabharata' subject in Penjikent Mural Painting], *Kul'turnoe nasledie Vostoka* [The Culturage Heritage of the East], ed. Yu. V. Bromley, Moscow, 1985, p. 216-229.

Semenov 1996 — G. L. Semenov, *Studien zur sogdischen Kultur an der Seidenstrasse*, [Studies in Oriental Religion 36], Wiesbaden, 1996.

Shahbazi 1986 — A. Sh. Shahbazi, « Army, i. Pre-Islamic Iran », EIr II, 1986, p. 489-499.

Shaked 1995 — Sh. Shaked, « Jewish Sasanian Sigillography », *Au carrefour des religions. Mélanges offerts à Philippe Gignoux,* ed. R. Gyselen, [Res Orientales VII], Bures-sur-Yvette, 1995, p. 239-255.

Shaked 1996 Sh. Shaked, « The traditional commentary on the Avesta (Zand) : Translation, interpretation, distortion? », *La Persia e l'Asia Centrale da Alessandro al X secolo* [Atti dei convegni Lincei, 127], Roma, 1996, p. 641-656.

Shaked 2004 Sh. Shaked, « The Yasna Ritual in Pahlavi Literature », *Zoroastrian Rituals in Context*, ed. M. Stausberg, [Numen Book Series, Studies in the History of religion 102], Leiden, 2004, p. 333-344.

Shaked 2005 Sh. Shaked, « Aramaic Loan-words in Middle Persian », *Bulletin of the Asia Institute* 19, 2005, p. 159-168.

Shapira 2005 D. Shapira, « Pahlavi Flowers », *Languages of Iran: Past and Present. Iranian Studies in memoriam David Neil MacKenzie*, ed. D. Weber, [Iranica 8], Wiesbaden, 2005, p. 177-184.

Sims-Williams 2001 N. Sims-Williams, « Avestan *suβrā-*, Turkish *süvre* », *De Dunhuang à Istanbul: Hommage à James Russell Hamilton* [*Silk Road Studies* 5], 2001, p. 329-338.

Sims-Williams 2008 N. Sims-Williams, « The Sasanian in the East. A Bactrian Archive from Northern Afghanistan », *The Idea of Iran*, vol. 3 : *The Sasanian Era*, ed. V. Sarkhosh Curtis / S. Stewart, New York, 2008, p. 88-102.

Skjærvø 1988 P. O. Skjærvø, « Bagān Yašt », EIr III, 1988, p. 406.

Skjærvø 2007 P. O. Skjærvø, « A Postscript on "The Seal of a Eunuch in the Sasanian Court" », *Journal of Inner Asian Art and Archaeology* 2, 2007, p. 39.

Steingass 1892 F. J. Steingass, *A Comprehensive Persian-English Dictionary Including the Arabic Words and Phrases to be Met with in Persian Literature*, Beirut, 1892.

Le Strange 1905 G. Le Strange, *The Lands of the Eastern Caliphate, Mesopotamia, Persia, and Central Asia from the Moslem Conquest to the Time of Timur*, Cambridge, 1905 [3ème éd. 1966].

Sundermann 1998 W. Sundermann « On a Middle Persian Legal Term and its Forgotten Origin », *Proceedings of the Third European Conference of Iranian Studies held in Cambridge, 11th to 15th September 1995.* Part I: *Old and Middle Iranian Studies*, ed. N. Sims-Williams, [Beiträge zur Iranistik 17], Wiesbaden, 1998, p. 121-130.

Sundermann 2002 W. Sundermann, « "The Book of the Head" and "the Book of the Limbs". A Sogdian word list », *Iran: Questions et Connaissances, vol. 1 : La période ancienne*, ed. Ph. Huyse, [Cahiers de Studia Iranica 25], Paris, 2002, p. 135-161.

Tafazzoli 1987 A. Tafazzoli, « Āxwarrbed », EIr III, 1987, p. 124.

Tafazzoli 1988 A. Tafazzoli, « Bārbad », EIr III, 1988, p. 757-758

Tafazzoli 1995 A. Tafazzoli, « Un chapitre du *Dēnkard* sur les guerriers », *Au carrefour des religions. Mélanges offerts à Philippe Gignoux*, ed. R. Gyselen, [Res Orientales VII], Bures-sur-Yvette, 1995, p. 297-301.

Tafazzoli 1997 A. Tafazzoli, « Education, ii. In the Parthian and Sasanian Periods », EIr VIII, 1997, p. 179-180.

Tafazzoli 2000 A. Tafazzoli, *Sasanian Society.* I. *Warriors,* II. *Scribes,* III. Dehqāns, [Ehsan Yarshater Distinguished Lectures in Iranian Studies 1], New York, 2000.

Tavadia 1930 J. C. Tavadia, *Šāyast-nē-Šāyast. A Pahlavi Text on Religious Customs*, [Alt- und Neu-Indische Studien 3], Hamburg, 1930.

Tavadia 1956 J. C. Tavadia, *Die mittelpersische Sprache und Literatur der Zarathustrier*, [Iranische Texte und Hilfsbücher, 2], Leipzig, 1956.

Unvala 1917 J. M. Unvala, *Der Pahlavi Text „Der König Husrav und sein Knabe", herausgegeben, umschrieben, übersetzt und erläutert. Dissertation zur Erlangung der Doktorwürde bei der philosophischen Fakultät der Universität Heidelberg*, Wien, 1917.

Unvala 1921 J. M. Unvala, *The Pahlavi Text, "King Husrav and his Boy", Published with its Transcription, Translation and Copious Notes*, Paris, 1921.

Utas 1980 B. Utas, « The Pahlavi Treatise *Avdēh u sahīkēh ī Sakistān* or 'Wonders and Magnificence of Sistan' », *Acta Antiqua Academiae Scientiarum Hungaricae* 28, 1980, p. 259-267.

Vahman 1985 F. Vahman, « A Beautiful Girl », *Papers in Honour of Professor Mary Boyce* II, ed. J. Duchesne-Guillemin / P. Lecoq, [Acta Iranica 24], Leiden, 1985, p. 665-673.

Vassilieva 2000 N. Vassilieva, « Musical Terminology in the Pahlavi Writings in Comparison to Music-Archaeological Finds from Ancient and Early Medieval Central Asia », *Studien zur Musikarchäologie* II: *Musikarchäologie früher Metallzeiten, Vorträge des 1. Symposiums der International Study Group on Music Archaeology im Kloster Michaelstein, 18.-24. Mai 1998*, ed. E. Hickmann / I. Laufs / R. Eichmann, Rahden-Westf., 2000, p. 83-86.

Vitalone 2003 M. Vitalone, « Khosrow of the Immortal Soul in the New Persian Zoroastrian Literary Tradition », *Religious Themes and Texts of Pre-islamic Iran and Central Asia :*

Studies in Honour of Professor Gherardo Gnoli on the Occasion of his 65th Birthday on 6 December 2002, ed. C. G. Cereti / M. Maggi / E. Provasi, [Beiträge zur Iranistik 24], Wiesbaden, 2003, p. 435-440.

Walker 2006 — J. Th. Walker, *The Legend of Mar Qardagh. Narrative and Christian Heroism in Late Antique Iraq,* [The Transformation of the Classical Heritage 40], Berkeley-Los Angeles-London, 2006.

Weber 1984 — D. Weber, « Pahlavi Papyri und Ostraca : Stand der Forshung », *Middle Iranian Studies, Proceedings of the International Symposium organized by the Katholieke Universiteit Leuven from the 17st to the 20rd of May 1982*, ed. W. Skalmowski / A. Van Tongerloo, [Orientalia Lovaniensia Analecta 16], Leuven, 1984, p. 25-43.

Weber 1996 — D. Weber, *Pahlavi Phonology*, Moringen, 1996 (private printing) (= « Pahlavi Phonology », *Phonologies of Asia and Africa (Including the Caucasus)*, vol. II, ed. A. S. Kaye, Winona Lake, 1997, p. 601-636).

Weber 2003 — D. Weber, *Berliner Papyri, Pergamente und Leinenfragmente in mittelpersischer Sprache*, [Corpus Inscriptionum Iranicarum III, 4, 5], London, 2003.

Weinreich 1992 — M. Weinreich, « Die Geschichte von *Jōišt i Friyān* », *Altorientalische Forschungen* 19, 1992, p. 44-101.

Weinreich 1994 — M. Weinreich, « Glossar zur Geschichte von *Jōišt i Friyān* », *Altorientalische Forschungen* 21, 1994, p. 181-197.

Weinreich 1995 — M. Weinreich, « Duzen und Ihrzen im Mittelpersischen der Bücher », *Iran und Turfan. Beiträge Berliner Wissenschaftler, Werner Sundermann zum 60. Gerburstag gewidmet*, ed. Ch. Reck / P. Zieme, [Iranica 2], Wiesbaden, 1995, p. 231-249.

West 1904 — E. W. West, « Pahlavi Literature », *Grundriss der iranischen Philologie*, vol. II, ed. W. Geiger / E. Kuhn, Straßburg, p. 75-129.

Williams 1990 — A. V. Williams, *The Pahlavi Rivāyat Accompanying the Dādestān ī Dēnīg,* 2 vol., [Historisk-filosofiske Meddelelser 60], Copenhagen, 1990.

PRÉFACE

par Philip HUYSE

Fin 1917 parut à Vienne en langue allemande l'édition commentée que le jeune prêtre parsi Jamshedji Maneckji Unvala avait consacrée au texte moyen-perse « Xusrō et son page » (une traduction anglaise à la lettre suivit quelques années plus tard, en 1921, aux éditions Paul Geuthner à Paris). Initié à l'avestique auprès d'E. K. Antia ainsi qu'au moyen-perse chez D. P. Sanjana et B. T. Anklesaria au cours des années 1906-1912 à Bombay, J. M. Unvala était arrivé en Europe au printemps 1914, où il avait commencé à préparer, sous la direction de Ch. Bartholomae, sa thèse de doctorat à l'Université de Heidelberg dès le semestre d'hiver 1915-1916, avant d'y obtenir le grade de docteur après un examen oral le 27 juillet 1917.

De l'aveu de l'auteur lui-même (1917, p. 9 ; 1921, p. 7), son édition était uniquement basée sur le texte et l'apparat critique contenus dans les *Pahlavi Texts* (éd. J. M. Jamasp-Asana), vol. I, p. 27-38 (Bombay, 1897) et sur l'introduction faite par B. T. Anklesaria au vol. II, p. 17-18 (Bombay, 1913), et non sur l'étude des manuscrits restants, MK (précédemment J1), daté de 1322 de n. è., et JJ, daté de 1767. Le texte avait par ailleurs été mentionné pour la première fois dans la littérature occidentale par E. W. West (1904, p. 118).

Depuis la première édition avec traduction commentée par J. M. Unvala, d'autres éditions et traductions en persan, anglais et russe ont vu le jour (dont certaines sont difficilement accessibles à un large public), mais une mise à jour était devenu nécessaire, et ceci n'est pas simplement dû à un système de transcription tombé en désuétude. Tout d'abord et contrairement à l'édition de J. M. Unvala, la présente édition de *Husraw ī Kawādān ud Rēdag-ē* par Samra Azarnouche est fondée sur un examen direct du manuscrit MK, longtemps perdu, mais réapparu il y a quelques années et aujourd'hui préservé à la bibliothèque de l'*Ancient India and Iran Trust* à Cambridge. De ce fait, l'édition constitue indéniablement un progrès notable par rapport aux précédentes éditions et permet de corriger plusieurs lectures erronées. La traduction est quant à elle fort élégante et agréable à lire, mais néanmoins précise et proche du texte original. L'éditrice a en outre incorporé de nombreuses excellentes suggestions faites par ses prédécesseurs et propose elle-même de nouvel-

les interprétations ingénieuses pour quelques passages difficiles et antérieurement mal compris. Et enfin, grâce à la consultation de plusieurs spécialistes dans des domaines tels que la botanique ou la ludographie, l'auteure est en mesure d'apporter des éclaircissements et des avancées sur des points de détail dans son commentaire.

Dans son livre *Die mittelpersische Sprache und Literatur der Zarathustrier* (Leipzig, 1956, p. 134), J. C. Tavadia s'était déjà interrogé si les passages comprenant des « traits cléricaux » (§9) n'étaient pas des additions tardives qui auraient incité les prêtres zoroastriens à sauvegarder ce texte jusqu'à l'époque post-sassanide, en dépit de son caractère profane et davantage lié à la noblesse sassanide qu'au clergé.

Comme l'avait déjà soupçonné à juste titre J. M. Unvala (1917, p. 7-8 ; 1921, p. 5-6), le passage sur la capture des lions et la rencontre avec une belle femme (§107-120) est incontestablement étranger au texte d'origine et constitue un ajout tardif, comme le prouve la syntaxe présentant des traits grammaticaux plus récents de la langue et distinctifs du reste du texte. Il est néanmoins clair que le texte initial devait être plus long, comme le démontrent non seulement le texte parallèle en langue arabe, que Samra Azarnouche apprécie à sa juste valeur dans son introduction et dans le commentaire, mais aussi l'absence du passage sur les étoffes et les vêtements, malgré l'annonce d'un questionnement ultérieur à ce sujet (§19).

La partie centrale du texte (§20-101) repose sur une énumération des mets et plats « les plus délicieux » à base de différentes viandes, de desserts, de confitures, de fruits, de vins, de musiciens et de leurs instruments, de fleurs, des plus belles femmes et des meilleures montures, bref, de tout sujet en rapport avec la vie à la cour royale. Elle semble continuer le genre « littéraire » de la littérature à listes (lexicales) – monolingues à l'origine, puis bilingues – déjà très en vogue chez les Sumériens dès le tournant du IVe au IIIe millénaire et portant sur des thèmes variés tels que les métiers et fonctions administratives, des topo- et théonymes, des noms d'animaux, de plantes ou de métaux etc. (voir Cavigneaux 1980-83, p. 609-641) et dont on retrouve également des exemples dans l'aire culturelle iranienne (voir Sundermann 2002, p. 135-161). De même, les historiens arabes des premiers siècles de la tradition islamique ont souvent eu recours à l'usage de listes afin d'impressionner leurs lecteurs, de glorifier des individus énumérés en série ou encore tout simplement pour mettre du piment dans leur récit.

INTRODUCTION

Parmi la littérature sapientielle que nous a léguée le corpus de textes moyen-perses zoroastriens, quelques rares écrits se distinguent par leur caractère principalement profane, même si l'aspect religieux n'en est pas totalement absent. Par son contenu atypique, le texte intitulé *Husraw ī Kawādān ud Rēdag-ē*, « Khosrow fils de Kawād et un page » (désormais HKR)[1] est digne d'une attention toute particulière. Il s'agit en effet du meilleur représentant littéraire du genre didactique moyen-perse.

Élaborée autour de deux personnages antithétiques placés dans un cadre aulique, sa structure narrative permet de le rapprocher d'un « Miroir des princes » : un jeune page (*rēdag*) issu de la noblesse sassanide s'entretient avec le Roi des Rois Khosrow Ier Anūšīruwān (531-579 de notre ère) pour lui faire une démonstration de son éducation, entièrement conforme aux critères aristocratiques des Sassanides.

Le dialogue constituant le corps de ce texte fournit une longue énumération d'entités présentées par le page comme étant les « meilleures » parmi les nourritures, les vins, les jeux, les montures, les fleurs, les fruits, les femmes etc. L'originalité, mais aussi la difficulté de ce texte, réside précisément dans ces listes de mots (dont plusieurs *hapax legomena*) autour desquelles le récit semble avoir été tissé.

Transmis jusqu'à nous par un corpus issu de la tradition religieuse des prêtres zoroastriens, ce texte contient des éléments permettant de l'inclure dans la « littérature de sagesse » : le thème récurrent du test du savoir y est présent et l'instruction y est véhiculée à travers des réponses à des questions posées par l'un des deux personnages.

Si ce texte a bénéficié depuis longtemps d'une grande considération de la part des philologues et des historiens de l'Iran ancien, c'est essentiellement en raison de ses très nombreuses références à la culture matérielle de l'époque sassanide, notamment la gastronomie (§21-59) et la vie de cour (§60-104), mais surtout en raison d'une allusion à l'éducation des prêtres (*hērbed*) et à la mémorisation de l'Avesta et du *zand* (§9).

1 Aucune convention n'ayant été établie depuis l'emploi des sigles pour les textes moyen-perses vers le milieu du 20ème siècle, le titre de ce texte s'est vu jusqu'ici attribuer diverses abréviations telles que XuR, XutR, XKR, XR ou encore HR.

Une autre particularité de ce texte relève de la tradition littéraire arabo-persane. On a très tôt identifié un parallèle arabe d'une section importante de HKR. Ce parallèle apparaît dans un ouvrage intitulé *Ghurar akhbār mulūk al-furs wa siyarihim* « Premiers rapports sur les rois perses et leurs coutumes », attribué généralement à l'écrivain de Neyshābur, Abū Manṣūr 'Abd al-Malik al-Tha'ālibī (961-1038). En 1900, Hermann Zotenberg offre à la communauté orientaliste une édition et une traduction française intégrale de cette chronique sous le titre *Histoire des Rois des Perses* (Paris, Imprimerie Nationale). L'identité de l'auteur est toutefois controversée, car les manuscrits mentionnent un certain Marghani al-Tha'ālibī, inconnu par ailleurs. Dans son introduction (p. xii-xviii), Zotenberg avance en faveur d'Abū Manṣūr al-Tha'ālibī des arguments chronologiques et stylistiques qui n'ont été remis en cause que très récemment. On peut en effet se demander comment le vocabulaire ou le thème de cette chronique perse écrite dans les règles de l'art peuvent être compatibles avec l'entreprise essentiellement arabophile de celui qui s'est distingué avant tout par une œuvre immense, l'anthologie de la poésie arabe *Yatimat al-dahr*[2].

Le parallèle du *Ghurar* correspondant aux passages de HKR concerne les aliments et les fleurs[3], bien que l'histoire soit située sous le règne de Khosrow II Abarwēz (590-628 de notre ère) et non de Khosrow Ier. Les sources précises du *Ghurar* demeurant inconnues[4], on peut toutefois imaginer qu'une version de ce dialogue entre un roi sassanide et un courtisan ait circulé dans des recueils ou des chroniques semi-officielles en pehlevi telles que le *Xwadāy-nāmag*. Cette variation arabe du *Ghurar*, qui exclut le début (notamment le passage sur l'éducation) et la fin du texte pehlevi, est plus complète sur certains points de la partie centrale des énumérations et beaucoup plus concise sur d'autres points. Il est donc évident qu'elle ne découle pas de la version pehlevie que nous possédons, mais qu'elle se base sur une version tronquée d'un original commun[5]. Comme c'est habituellement le cas dans les textes arabes traitant des rois perses,

2 Pour plus de détails sur la question, voir Azarnouche 2004.

3 Zotenberg trad., 1900, p. 705-711.

4 Sur le fonds commun de cet ouvrage avec le *Shāhnāme* de Ferdowsī, voir l'introduction de Zotenberg, 1900, p. xxv-xli.

5 Contrairement à l'avis de Mo'īn 1323/1944, p. 82.

ce passage de *Ghurar* comporte un nombre abondant de termes pehlevis arabisés[6].

La seconde partie du récit, dans laquelle le page se voit confier la mission de la capture des lions menaçant les troupeaux royaux – épisode absent du *Ghurar* – est vraisemblablement un ajout postérieur, comme en témoigne l'état tardif de la langue empreinte de nombreux persianismes.

ÉTAT DE LA RECHERCHE SUR HKR

Il existe à ce jour cinq traductions intégrales de ce texte, toutes basées sur l'édition critique de Jamasp-Asana (PT I, p. 27-38) :

a) 1917 : Jamshedji Maneckji Unvala consacra à ce texte sa thèse de doctorat à l'Université de Heidelberg. Il en publie ensuite à Paris une version anglaise (Unvala 1921) ;

b) 1323/1944 : Mohammad Mo'īn présente, dans une série d'articles, une traduction persane en regard de la version arabe.

c) 1982 : tenant compte de ces premières études, Davoud Monchi-Zadeh y apporte, dans un article, des améliorations considérables[7] ;

d) 1361/1982 : la même année, Sa'id 'Oriān consacre à HKR un article dans la revue persane *Chistā* et insère ses résultats dans sa traduction intégrale de *Pahlavi Texts* (Jamasp-Asana 1371/1992, p. 72-82 et p. 232-246) ;

e) Enfin, Olga Chunakova (2001) fournit une transcription et une traduction en russe qui, sur certains points, se démarquent considérablement des travaux antérieurs, mais qui s'inspirent en général des résultats de l'édition de Monchi-Zadeh (1982).

[6] Il est difficile de concevoir qu'il y ait eu une sélection délibérée tendant à exclure du texte arabe les informations religieuses zoroastriennes, comme le pense de Jong (2004, p. 349). En dehors des §7-9 du texte pehlevi, les références religieuses sont quasi inexistantes. Notons au contraire que le texte arabe se veut volontiers « iranisant », en intégrant systématiquement des emprunts pehlevis.

[7] Cet auteur dresse l'historique des études qui, de 1903 à 1974, font, d'une manière ou d'une autre, mention de HKR (Monchi-Zadeh 1982, p. 48-49). À défaut de mettre en valeur les progrès de la connaissance du pehlevi concernant ce texte, cet historique peut servir de référence bibliographique.

Plusieurs raisons nous invitent à proposer une nouvelle édition : d'une part, une grande partie des lectures et des transcriptions nécessitent une remise à jour, d'autre part, l'étude d'Unvala est désormais largement dépassée et celle de Monchi-Zadeh est aujourd'hui vieillie, tant en raison du système obsolète de transcription qu'il emploie que par ses commentaires réduits à des notes de bas de page. Par ailleurs, les observations de ʻOriān, qui méritent elles aussi une révision, ainsi que la traduction russe de Chunakova, qui fournit une translittération mais non l'édition du manuscrit, ne sont pas aisément accessibles à un large public[8].

En outre, la récente réapparition du manuscrit de référence MK (aujourd'hui déposé à la bibliothèque de l'Ancient India and Iran Trust à Cambridge, et dont une publication en fac-similé paraîtra prochainement)[9] nous donne la possibilité de pouvoir corriger ou d'affiner certaines lectures jusqu'ici douteuses et de proposer de nouvelles interprétations que nous signalerons en leur lieu propre, tout en reconnaissant notre dette envers les travaux de nos prédécesseurs.

Dans le chapitre « Texte et traduction » (ci-dessous, p. 41-68), la translittération et la transcription du moyen-perse accompagnées de la version française offrent la possibilité de se familiariser avec le texte par une lecture cursive. Les commentaires philologiques, les observations paléographiques, quelques témoignages iconographiques ainsi que le parallèle arabe du texte et la traduction en français sont intégrés à la suite de la plupart des paragraphes de l'édition de HKR, au chapitre « Édition commentée » (p. 69-190).

LE MANUSCRIT MK

HKR occupe les folios 28r, ligne 5 à 39r, ligne 3 du codex MK, nommé d'après son copiste, le prêtre iranien Mehrābān Kay-Khosrow qui, au 14ème siècle, entreprit un voyage en Inde pour visiter ses coreligionnaires parsis. Il est connu par ailleurs comme copiste d'autres

8 Nous remercions Florence Fruchaud d'avoir mis à notre disposition une version française du texte de Chunakova.

9 JamaspAsa/Hintze ([2013]) *The Pahlavi codex MK. Facsimile Edition.* Wiesbaden (Iranica 20). Nous tenons à remercier le Professeur Almut Hintze (SOAS) pour avoir mis à notre disposition les photographies des folios du manuscrit MK comprenant ce texte, sur lesquelles nous avons basé la présente édition.

manuscrits : K5, contenant le Yasna pehlevi (daté de 1323 de notre ère), et les Vīdēvdād Pehlevis L4 et K1 (datés respectivement de 1323 et 1324 de notre ère)[10].

Le nom de Mehrābān Kay-Khosrow apparaît dans trois des colophons de MK. Le premier (non daté) invite le lecteur à célébrer la mémoire de Rustam, fils de Mehrabān, pour qui une copie (*pačēn*), sur laquelle se base Mehrābān Kay-Khosrow, avait été produite (PT 1, p. 16 ligne 6-p. 18 ligne 2).

Le deuxième (PT II, p. 3, lignes 7 à 13) nous apprend que Mehrābān Kay-Khosrow a achevé la copie du *ayādegār* (mémorandum) à Thane (*t'nk), au jour Xwaršēd, mois de Šahrewar de l'an 691 du calendrier Qadīm (1322 de notre ère).

Le troisième (PT II, p. 167, ligne 6 – p. 168), auquel s'ajoute un *rōznāmag*, vient clore la copie du *nibēg* (livre) que Mehrābān aurait terminée le jour Farwardīn du mois d'Ādur de l'an 691, dans le temple du feu (*ātaxš-xānag*) de la même ville[11].

Ce manuscrit, connu précédemment sous le sigle J1, a appartenu au Dastur Kay-Khosrow J. Jamasp-Asana, dont le père, Jamaspji M. Jamasp-Asana, avait établi une édition critique en deux volumes (PT I : 1897, II : 1913, dans lesquels le manuscrit est reproduit à l'aide de la typographie habituelle des textes parsis d'Inde, respectivement pour chaque volume aux pages 1 à 48 et 49 à 170). Le second, paru longtemps après sa mort, a été augmenté d'une introduction par B. T. Anklesaria (PT II, p. 1-62)[12]. À la fin du siècle dernier, le manuscrit, assez endommagé, a été ramené en Angleterre pour restauration et déposé à la bibliothèque de l'Ancient India and Iran Trust à Cambridge.

Ce texte est également contenu dans un second manuscrit, très tardif, nommé JJ d'après le Dastur Jamšēd Jāmāsp et datant de 1139 de l'ère de Yazdgerd (1767 de notre ère). Cette copie de MK, faite à Nausari, a servi en certains points à en combler les lacunes.

[10] West (1904, p. 111) qui lui attribue aussi J2, met en doute l'attribution de MK à ce prêtre car, selon lui, l'écriture de MK serait plutôt à rapprocher de celle de K20.

[11] Les colophons ont été étudiés par Cereti (2001, p. 174-178) qui a tenté de retracer l'histoire du manuscrit.

[12] Ces deux volumes ont été réunis en un seul dans deux nouvelles éditions qui reproduisent les textes moyen-perses en facsimilé : Jamasp-Asana (s.d.) par Y. Māhyār Navvābi, publié dans la collection Iranian Culture Foundation 112, et Jamasp-Asana 1371/1992 par S. 'Oriān, avec la transcription et la traduction en persan.

OBSERVATIONS GÉNÉRALES SUR LE THÈME DU TEXTE

a) Le roi Khosrow Ier (531-579 de notre ère) :

Le rôle du souverain dans ce texte est relativement restreint et consiste essentiellement à interroger son jeune page avant d'approuver ses réponses. La phrase *šāhān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt* « cela plut au Roi des Rois et il acquiesça » (§22, 27, 32, 36, 42, 47, 54, 59, 64, 67, 94, 97, 104, et une variante au §101) revient comme un leitmotiv pour ponctuer chacune des réponses offertes par le page.

La fin de l'histoire fait, bien sûr, apparaître le souverain sous son meilleur jour : clément et magnanime envers ses sujets (il récompense généreusement le page et lui accorde des privilèges habituellement réservés au rang royal) et détenteur de tous les pouvoirs (d'un simple valet il fait un grand officier).

Faut-il voir un lien entre la personnalité historique de Khosrow Ier, grand conquérant, réformateur résolu et ennemi du mazdakisme, et sa popularité dans les textes moyen-perses ?[13] Outre les nombreux aphorismes qui lui sont attribués[14], un texte appartenant au genre parénétique (*andarz*) porte son nom : *Andarz-ī Husraw ī Kawādān* (PT II, p. 55-57). Cette attribution n'est pas surprenante puisqu'il est célébré, dans toute la littérature persane, pour sa justice et son sens de l'équité (*Anushiravān-e ʿādel*)[15], qualités véhiculées jusque dans la littérature arabe[16], où il sera parfois confondu avec d'illustres sages ou des philosophes grecs.

Le style parénétique justifie, en quelque sorte, la présence de HKR dans ce que Mary Boyce (1968, p. 35) appelle une « priestly redaction », bien que son attribution à l'époque de Khosrow Ier ne soit basée que sur une supposition (*id.*, p. 63). Comme nous l'avons mentionné plus haut, c'est sous le règne d'un autre « *Kisrā* » (cet emprunt arabe au nom propre iranien Khosrow est devenu un terme générique arabe pour « roi perse ») que *Ghurar* place cette même histoire, c'est-à-dire sous Khosrow II, le télescopage des règnes étant un phénomène récurrent dans les écrits historiographiques. Le chapitre concernant la femme

[13] Parmi les plus récentes études sur son règne, Gariboldi 2009 et Jackson Bonner 2011.

[14] Voir Dk 3.201, de Menasce 1973, p. 210-211.

[15] Voir de Fouchécour 1986 pour les sources littéraires, et Vitalone 2003 pour les *rivāyāt* persanes.

[16] Cf. Inostrancev 1918, p. 61-62.

idéale (HKR 96), qui trouve des parallèles dans la littérature persane et des sources iraniennes en arabe, nous offre l'occasion d'analyser les causes possibles de la confusion des deux règnes dans *Ghurar*[17].

Le thème des réponses adressées à Khosrow Ier n'est pas sans évoquer l'opuscule philosophique d'un des derniers scolarques de l'école d'Athènes, Priscien le Lydien qui, accompagné de six de ses condisciples, se rendit auprès de ce monarque aux alentours de 530-532 de notre ère. Il lui dédia ses *Solutiones eorum de quibus dubitavit Chosroes Persarum rex* (connu aussi sous le titre *Solutiones ad Chosroem*) dont ne subsiste qu'une version latine datant du 9ème siècle. Comme HKR, cet ouvrage se compose de questions posées par le roi et des « solutions » apportées par le savant. Elles sont ici au nombre de dix et concernent des sujets d'ordre philosophique ou scientifique[18].

Quelles que soient les raisons qui ont guidé vers la cour sassanide la « fine fleur » de la philosophie[19], selon Agathias[20] (reprenant les mots de Pindare)[21], le souverain devait jouir d'un certain prestige aux yeux des savants pour se voir adresser des ouvrages ou, plus probablement, pour en être le commanditaire[22]. Il est donc aisément concevable que des

17 Voir *infra*, commentaires au §96.

18 Les thèmes abordés sont les suivants : 1. La nature de l'âme humaine, 2. le sommeil, 3. la faculté de songer, 4. l'astrologie et les climats, 5. les tempéraments et la médecine, 6. l'impact de la lune et les marées de la Mer Rouge, 7. les quatre éléments, 8. les espèces animales et végétales, 9. la composition des êtres et le venin mortel que possèdent certaines espèces de reptiles (recension du traité de Théophraste *Sur les animaux qui mordent et piquent*), 10. la nature de l'esprit et ses capacités de changement. Quicherat (1853, p. 252sq.) qui présente ce texte n'en compte que neuf. À ce jour, la seule édition de ce traité est celle de Bywater 1886.

19 Était-ce une ambassade ou bien l'exil auquel les aurait contraints la fermeture de l'école d'Athènes par Justinien en 529, ou encore le désir de se rendre auprès du « roi-philosophe » d'une Perse fantasmée ? Voir en dernier lieu Hadot 2007, p. 42-50, pour un état de la question, sur la date et les motifs de ce départ et la ville où tous ou une partie de ces philosophes se seraient installés après leur séjour en Perse (Athènes, Alexandrie, ou plus probablement Ḥarrān), sujets encore débattus aujourd'hui.

20 *Histoires* II, 30.3 (Frendo trad., 1975, p. 65).

21 Isthmiques 2.30.3.

22 Un autre exemple est fourni par un traité de dialectique d'Aristote que Paul le Perse (fin du 6ème siècle) aurait adressé à ce roi. Priscien le Lydien ne pouvait oser dédier son ouvrage à l'ennemi par excellence de l'empereur Justinien (r. 527-565) sans une garantie de sécurité de la part du roi perse.

« *Solutiones ad Chosroem* » aient constitué un genre rhétorique en soi, propagé par la suite dans les milieux intellectuels perses en assimilant des thèmes qui n'avaient plus rien à voir avec la philosophie mais relevaient du savoir en général. Même si les chaînons évolutifs demeurent inconnus à ce jour, nous pouvons imaginer que des traités tels que celui de Priscien aient inspiré – du moins d'un point de vue formel – les premiers compositeurs de HKR.

b) Le page :

Principal protagoniste de l'histoire, un jeune garçon se tient devant le roi et parle. Après avoir longuement vanté auprès de ce dernier ses qualités exceptionnelles et l'excellence de son éducation, ce serviteur passe en revue un catalogue qui recevra l'approbation royale. Ses mérites s'étendent à tous les domaines : il connaît les textes liturgiques sur le bout des doigts ; c'est un scribe professionnel ; il est tour à tour cavalier, archer, lanceur de javelot, joueur de polo, musicien, astrologue, champion aux échecs et dans d'autres jeux de table ; et rien du protocole et des usages de la cour ne lui échappe.

Cette énumération correspond bien entendu à une éducation sassanide idéalisée. La religion y tient la place d'honneur, puis viennent les différents aspects de l'érudition, les avatars de la fonction guerrière, et enfin les loisirs courtois. Ce modèle éducatif devait correspondre au système d'enseignement et d'entraînement que les princes et les fils de la haute noblesse recevaient à la cour. Ce n'est en effet qu'en se prévalant de ses acquis éducatifs que le page, issu d'une noblesse déchue de l'une des provinces centrales de l'Empire, parvient à gagner la confiance et l'attention du souverain, avant d'être nommé au poste prestigieux de *marzbān*.

Bien qu'étant vraisemblablement un ajout postérieur au texte d'origine, la partie secondaire fournit à l'histoire un *happy ending* digne d'un conte parénétique. Deux éléments majeurs mettent ici une touche finale à la personnalité du page. Il est confronté à des épreuves qui lui offriront l'occasion de démontrer tour à tour sa force morale et physique : d'une part, il refuse les avances d'une femme libertine et de l'autre, il réussit à capturer deux dangereux fauves.

En incarnant ainsi la triade « sagesse, vertu, bravoure » et se présentant comme le détenteur absolu de la *paideia*, le personnage du page illustre l'initiation exemplaire au métier de prince.

Observations formelles : le phénomène de la liste

Le texte que nous allons lire a été conçu avant tout de manière à offrir un cadre narratif à une série de listes, sans doute préexistantes, en vue de les thésauriser et de garantir ainsi leur transmission, orale ou écrite.

Selon la terminologie consacrée, nous pouvons affirmer que les listes auxquelles nous avons affaire sont des listes « non closes » : « une énumération conçue comme spécimen, exemple, allusion, laissant au lecteur le soin d'imaginer le reste »[23].

Dans le cas de la littérature moyen-perse, orale et profane, l'usage de la liste semble jouer un rôle déterminant dans la composition. Les deux catalogues que nous rencontrons dans HKR (l'un consacré à l'éducation, §8-16, l'autre aux coutumes auliques, §21-100) ne sont pas composés de listes fixes ni d'unités irremplaçables. Le thème de l'éducation ainsi que le thème des fastes de la cour devaient chacun posséder un « stock de listes » à géométrie variable, dans lequel la mémoire de l'orateur pouvait puiser des énumérations plus ou moins étendues. Le critère d'assemblage de chaque ensemble est donc un thème, bien défini, qui lui confère ordre et unité.

De ceci, nous pouvons conclure que le texte pehlevi livré par le manuscrit MK est seulement l'une des multiples variations qu'il aurait été possible de composer avec ces thèmes et ces listes ouvertes. Le parallèle de *Ghurar* dont les listes ne sont jamais identiques à celles du texte pehlevi, représente une nouvelle variation possible (voir ci-dessous, le tableau de concordances). Lors de sa composition, la sélection s'est opérée différemment ; par exemple, la liste des montures (HKR 99-100) n'y figure pas, tandis que celle des étoffes y a trouvé sa place (*Ghurar*, p. 710). Quant au catalogue des qualités de la femme, commun aux deux versions (HKR 96 ; *Ghurar*, p. 710-711), il constitue un modèle-type de liste ouverte qui, comme nous le verrons, a été inséré à différentes époques dans de multiples récits, contextuellement semblables mais stylistiquement distincts.

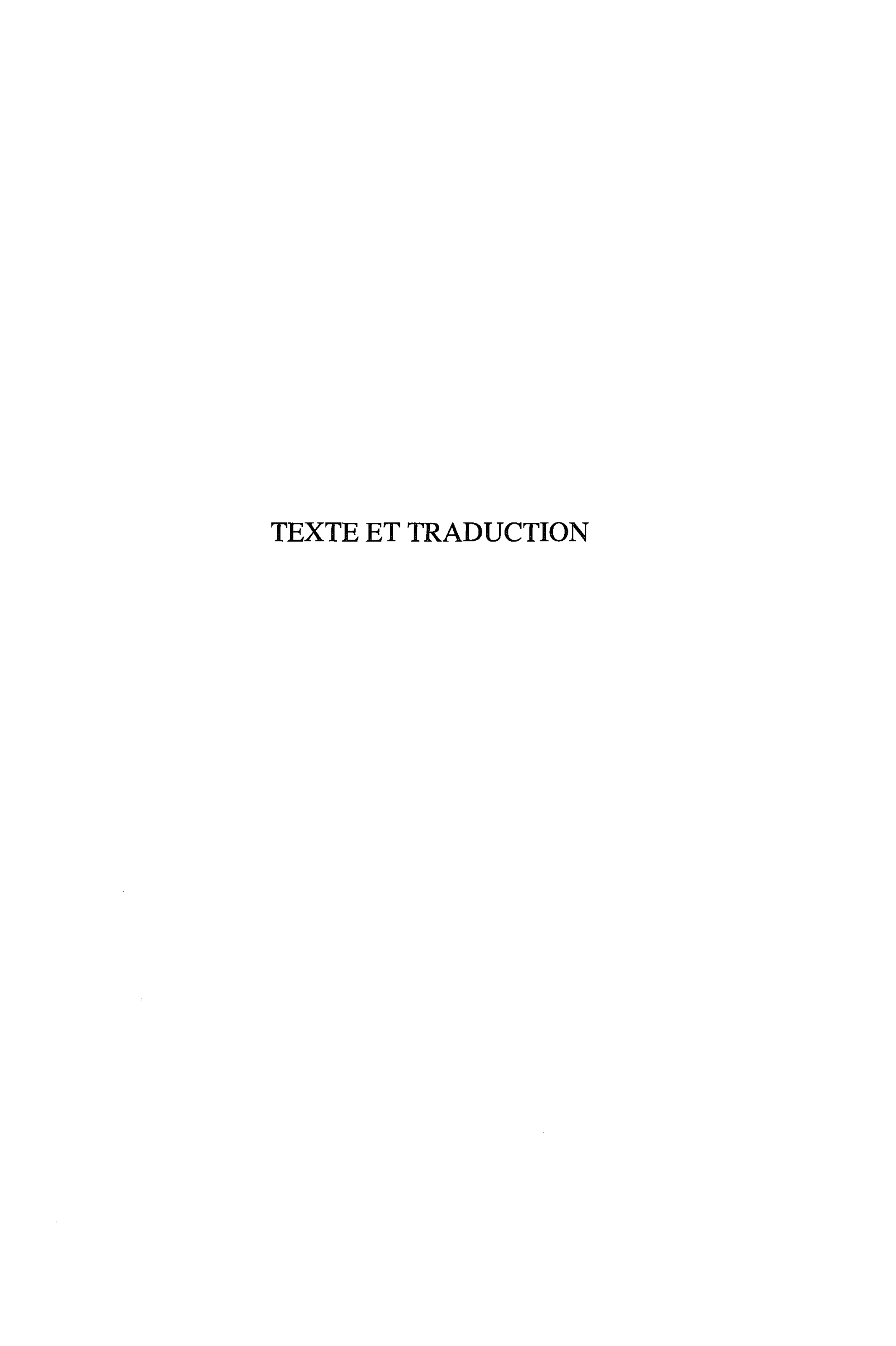
Si l'on a souvent qualifié les énumérations de « savoir encyclopédique », c'est qu'elles « présupposent une forme », une organisation qui a aussi une fonction mnémonique. Dans le domaine de l'oralité, cette définition prend tout son sens. La structure de HKR en fournit un exem-

[23] Eco 2009, p. 49.

ple des plus représentatifs car sa composition présente une arborescence à trois niveaux : un dialogue-cadre dans lequel sont disposés deux catalogues, qui, eux-mêmes, s'organisent autour d'une variation de listes et, dans certains cas, de sous-listes. Cette structure d'enchâssement serait donc l'indéniable illustration matérielle de l'échafaudage du processus de la mémorisation.

Thèmes	HKR	*Ghurar*
textes religieux zoroastriens	§9	-
qualités du scribe	§10	-
qualités du cavalier/archer/chasseur	§11	-
qualités du lancier/joueur de polo	§12	-
qualités du musicien/chanteur	§13	-
qualités de l'astrologue	§14	-
qualités du joueur de jeux de plateau	§15	-
qualités du champion de *zamb*	§16	-
viandes	§§19- 22	p. 706
aliments (moelle, jaune d'œuf)	-	p. 706
volailles	§§23-27	p. 706
viandes froides	§§28-32	p. 706-707
xāmīz	§§33-36	p. 707
pâtisseries, desserts	§§37-42	p. 707
confitures, fruits confits	§§43-47	-
fruits secs	§§48-54	p. 708
vins	§§55-59	p. 707-708
musiques, musiciens	§§60-64	p. 709-710
accompagnements pour le vin	§§65-67	-
fleurs, parfums	§§68-94	p. 708-709
eau	-	p. 710
vêtements	-	p. 710
lits	-	p. 710
femmes	§§95-97	p. 710-711
montures	§§98-101	-

Tableau de concordances entre les versions pehlevie et arabe



TEXTE ET TRADUCTION

Husraw ī Kawādān ud Rēdag-ē
Khosrow fils de Kawād et un page

0. {fol. 28r, l. 5} PWN ŠM Y yz̲d'n
pad nām ī yazdān

Au nom des dieux.

1. 'yl'n wyn'lt kw'tyk lytk HD w'spwhl ŠM YDE 'dlkš LOYN' Y MLKAn MLKA YKOYMWN't
Ērān-winnārd-Kawādīg rēdag-ē Wāspuhr nām dast ēr-kaš pēš ī šāhān šāh ēstād

Un page, de (la ville d') Ērān-winnārd-Kawād, nommé Wāspuhr, se tenait face au Roi des Rois, les mains (croisées) sous les aisselles.

2. AP⟨š⟩ st'dšn W 'pryn' KBD krt
u-š stāyišn ud āfrīn was kard

Il lui fit beaucoup de louanges et d'éloges.

3. AP⟨š⟩ gw⟨p⟩t AYK MLKAn MLKA 'nwšk W y'wyt'n ≈ hpt kyšwl hwt'y W k'm<k>' hnc'm byt
*u-š guft kū šāhān šāh anōšag ud jāwēdān haft kišwar xwadāy ud *kāmag-hanjām bēd*

Il lui dit : puisse le Roi des Rois être immortel, seigneur éternel des sept continents et à la volonté accomplie !

4. plm'd[']yt nywhšytn' dwtk MNW L hcš YHWWNt HWEm 'c'tyh *Y yz̲d'n <W> nyd'k'n Y LKWM l'd hm'k n'myk {fol. 28v} W twb'nkl k'm zywšn bwt *HWEd
**framāyēd niyōxšīdan dūdag kē man az-iš būd hēm āzādīh *ī yazdān <ud> niyāgān ī ašmā rāy hamāg nāmīg ud tuwāngar kām-zīwišn būd *hēnd*

Daignez écouter (ceci) : la famille dont je suis issu, grâce aux dieux et à vos ancêtres, fut toute entière célèbre, puissante et indépendante.

5. APš'n CBW' PWN 'p'dst Y NPŠE YKOYMWN't
u-šān xīr pad abāyist ī xwēš ēstād

Leurs possessions étaient à la hauteur de leurs propres nécessités.

6. APm OLE Y AB' [Y] PWN 'pln'dyh BRA wtlt W AM MNW<š> L BRE YHWWNt HWEm BRA L['] 'yny' AHRN BRE LA YHWWNt
*u-m ōy ī pid [ī] pad aburnāyīh bē widard ud mād kē<-š> man pus bud hēm bē *man ēnyā anē pus nē būd*

Celui qui fut mon père mourut dans (ma) jeunesse et la mère, dont j'étais le fils, n'avait aucun autre fils que moi.

7. APš'n b'hlk l'<d> PWN s<t>wl Y AB' Y p'lk Y stpl W hwlšn Y gwnk gwnk W blhm Y hwp c'pwk nywk d'št ⟨HW⟩E⟨m⟩
*u-šān bahrag *rāy pad *stūr ī pid ī pārag-ē stabr ud xwarišn ī gōnag gōnag ud brahm ī xūb čābuk nēk dāšt hēm*

Pour ce qui est de leur héritage, par le curateur de (mon) père, je disposai d'une part importante, de la nourriture de toute sorte et des vêtements de bonne qualité, superbes et beaux.

8. PWN hng'm OL pl'hngst'n ≈ krt<n> YHBWNt HWEm APm PWN pl'hng krtn' s'ht W 'wšt'pt HWEm
pad hangām ō frahangestān kardan dād hēm u-m pad frahang kardan saxt ud awištāft hēm

Le moment venu, j'ai été envoyé à l'école et je fus, dans mes études, sérieux et diligent.

9. APm yšt W h'twht <W> *ORHYAn ysn W jwdt ŠDYA d't' hylptyh' wlm <krt> gyw'k gyw'k znd ndwhšyt YKOYMWN't
*u-m yašt ud hādōxt <ud> *bagān-yasn ud jud-dēw-dād hērbedīhā warm <kard> gyāg gyāg zand niyōxšīd ēstād*

J'appris par cœur le *Yasna*, le *Hādōxt*, le *Bagān Yasn* et le *Vīdēvdād* à la manière des *hērbed*, et j'ai écouté le *zand* passage par passage.

10. APm dpyryh 'wgwn' AYK hwp npyk W lgy npyk b'lyk' d'nšn {fol. 29r} k'mk' k'l 'ngwst W plc'n[y]k MRYA HWEm
*u-*m dibīrīh ōwōn kū xūb-nibēg ud raγ-nibēg bārīk-dānišn kāmaggār-angust ud *frazānag-saxwan hēm*

En ma qualité de scribe, j'ai une écriture belle et rapide, des connaissances subtiles, la main heureuse et la parole érudite.

11. APm 'swb'lyh W km'nwl<yh> 'wgwn AYK ⟨P⟩WN plhw 'p'yt d'štn' ZK dt MNW LCDr' SWSYA sl Y L B̲YN twb'n wt[']ltn'
*u-m aswārīh ud kamānwar<īh> ōwōn kū pad farrox abāyēd dāštan ān dad kē tar asp sar ī man andar tuwān *widardan*

En ma qualité de cavalier et celle d'archer, je suis tel qu'il faut estimer chanceux l'animal sauvage qui est capable de dépasser la tête de mon cheval.

12. APm nyckw'lyh 'wgw<n> AYK PWN wtbht 'p'yt <d'štn'> ZK 'swb'l MNW PWN SWSYA W nyck' ≈ šmšyl OL hml'nyh W hmnpl[y]tyh Y L YATWNt W PWNc 'splys ⟨<Y> cwpk'n⟩ 'n'swt H<D> zm'n 'plkšk 'hyc hcdl tng W PWN sl <Y> SWSYA 'plgwtyh' 'ytwn'cwm cygwn *gwd Y l[']k-HD <W> *c<w>p <Y> cwpyk'n hm'k QDM HD gyw'k pyt'k
*u-m nēzagwārīh ōwō<n> kū pad wad-baxt abāyēd <dāštan> ān aswār kē pad asp ud nēzag ud šamšēr ō hamrānīh ud *hamnibardīh ī man āmad ud pad-iz asprēs <ī> čawgān anāsūd *ēw zamān abar-kašak-āxiz azēr tang ud pad sar <ī> asp apargūdīhā (?) ēdōn-iz-om čiyōn * gōy (?) ī *raγ-ē <W> *čōb (?) <ī> čawgān hamāg abar *ēw gyāg paydāg.*

En ma qualité de lancier, je suis tel qu'il faut estimer malheureux le cavalier qui est venu à ma rencontre avec son cheval, sa lance et son épée pour me combattre. Et de même, sur le terrain de polo, toujours infatigable, debout sur l'épaule (du cheval), par-dessous la sangle et au-dessus de la tête du cheval, immanquablement (?), je suis tel qu'une balle (?) rapide et le maillet (?) de polo, tous (deux) se touchent (à tous les coups).

13. PWN-c swr wn' W blbwt W tmbwl W knn'l W KRA slwt <W> cyk'mk W PWNc Y ptw'ck {fol. 29v} gwpt<n W> p'w'cyk krtn' 'wst't GBRA HWEm
pad-iz sūr win ud barbut ud tambūr ud kennār ud har srōd <ud> čegāmag ud pad-iz ī paywāzag gufta<n ud> pā-wāzīg kardan awestād mard hēm

De même, dans les réceptions, (pour jouer) de la harpe, du luth (à manche court), du luth (à long manche), de la lyre et tout air et chant, aussi pour (chanter) des réponses (musicales), et dans les danses, je suis un maître accompli.

14. W ⟨PWN M⟩E MNDOM Y st'lk'n 'p'ht[']l'n 'ytwn' BYN OZLWNt HWEm AYK OLEš'n MNW BYN ZK pyšk HWEd hm'k BYN L MNDOM 1 hw'l HWEd
*ud pad čē čiš ī stāragān *abāxtarān ēdōn andar šud hēm kū ōy-šān kē andar ān pēšag hēnd hamāg andar man čiš-ē xwār hēnd*

Et en ce qui concerne les étoiles et les planètes, je suis si avancé que, comparés à moi, ceux dont c'est le métier ne sont que peu de chose.

15. W PWN ctl<n>g W nyw'lthšyl W hštp'y krtn' MN hm'hl'n pr'ctl HWEm
*ud pad *čatrang ud nēw-ardaxšēr ud haštpāy kardan az hamahlān frāztar hēm*

Et aux échecs, au trictrac et au *haštpāy*, je surpasse mes adversaires.

16. PWN ME zmb' Y 2 'dwynk bstn' l'd hcdl ⟨Y lyšk⟩ wnd't gwšnsp YTYBWNm
pad čē zamb ī dō ēwēnag bastan rāy azēr ī rēšag ī Windād-Gušnasp nišīnēm

Pour ce qui est de lier les deux sortes de *zamb*, je m'assieds sous la barbiche/blessure (?) de Windād-Gušnasp.

17. BRA KON dwdk <w>šwpt' W nz'l W tb'h BRA bwt W AMc PWN whšt OZLWNt
bē nūn dūdag wišuft ud nizār ud tabāh bē būd ud mād-iz pad wahišt šud

Mais à présent, la famille est ruinée, affaiblie, déchue et même (ma) mère s'en est allée au paradis.

18. W AMTt'n PWN yz̲d'n p'hlwmyh MDMENyt PWN MNDOM <Y> L plm'yt nklytn'
ud ka-tān pad yazdān pahlomīh sahēd pad čiš <ī> man framāyēd nigerīdan

Et si cela vous sied, par la grandeur des Dieux, daignez porter un regard sur mon cas.

19. MLKAn MLKA OL lytk gwpt ≈ AYK AMT LK lytk 'ytwn' BSYM 'lcwk HWEydy APt hwk PWN xwlšn <Y> BSYM W blhmk Y hwp {fol. 30r} ⟨W⟩ c'pwk B̲YN YHWWNt YKOYMWNyt BRA YMRRWN AYK hwlšn1 kt'm BSYMtl W PWN mycktl
šāhān šāh ō rēdag guft kū ka tō rēdag ēdōn xwaš-ārzōg hē u-t xōg pad xwarišn <ī> xwaš ud brahmag ī xūb ud čābuk andar būd ēstēd bē gōw kū xwarišn-ē kadam xwaštar ud pad-mizagtar

Le Roi des Rois dit au page : ô page, si tel est ton bon désir, et (puisque) la bonne nourriture, les vêtements beaux et superbes font partie de tes manières, dis-moi quelle est la nourriture la plus exquise et la plus savoureuse.

20. YMRRWNyt lytk AYK 'nwšk hpt kyšwl hwt'y k'mk hnc'm plm'yt YHWWNtn' hwlšn1 ZK BSYMtl W PWN mycktl Y B̲YN ⟨gw⟩šn<g>yh W tn' drwstyh W 'pybymyh OŠTENd
*gōwēd rēdag kū anōšag haft kišwar xwadāy kāmag-hanjām framāyēd būdan xwarišn-ē ān xwaštar ud pad-mizagtar ī andar *gušnagīh ud tan-drustīh ud abēbīmīh xwarēnd.*

Le page dit : puisse l'immortel seigneur des sept continents accomplir sa volonté ! La nourriture la plus exquise et la plus goûteuse est celle que l'on mange lorsqu'on a faim, lorsqu'on est en bonne santé et hors de danger.

21. BRA ZK PWN mycktl whyk Y 2 m'hk MNW PWN šyl <Y> AMYtl W ZKc Y TWRA ⟨plwlt⟩ YKOYMWNyt lwtn' 'mblk' AMT LWTE

⟨’pk’⟩mk' W k’mk hndwt OŠTENd ’ywp syn' Y TWRA plpyh PWN spytp’k hwp pwhtn' PWN škl W tplzt OŠTENtn'
bē ān pad mizagtar wahīg ī dō-māhag kē pad šīr <ī> mādar ud ān-iz ī gāw parward ēstēd rūdan ambarag ka abāg āb-kāmag ud kāmag handūd xwarēnd ayāb sēn ī gāw frabīh pad spēd-bāg xūb puxtan pad šakar ud tabarzad xwardan.

Mais le plus savoureux est le chevreau de deux mois, nourri au lait de sa mère et aussi à celui de la vache, qu’on aura dépouillé (une fois) tondu, et que l’on mange enduit d’*āb-kāmag* et de *kāmag*, ou bien la poitrine d’une vache grasse qu’on aura bien cuite dans une soupe blanche et qu’il faut manger avec du sucre et du sucre cristallisé.

22. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l’st d’št
šāhān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois, qui acquiesça.

23. dtygl plm’yt pwrsytn' AYK mwlw H<D> {fol. 30v} kt’m BSYMtl W PWN myckt1
dudīgar framāyēd pursīdan kū murw-ē kadām xwaštar ud pad-mizagtar

Deuxièmement, il daigne demander « quel est l’oiseau le plus exquis et le plus goûteux ? »

24. YMRRWNyt lytk AYK ’nwšk YHWWNyt ZNE ’nd mwlw' hm’k BSYM W nywk
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn and murw hamāg xwaš ud nēk

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques oiseaux sont tous bons et excellents.

25. plš mwlw' pwl W krk ttl tyhwk' spyt dwmbk swlplk W sy W syt (?) ckwk sy Y plwltk W klng <Y> gwšn W clz Y tylm’hyk k[w]pk ’ncyl ≈ W hsyns’l W mwlw' ’pyk
fraš-murw pōr ud karak tadar tīhōg spēd-dumbag sūr-parrag ud sī ud syt (?) *čakōk ud sī *ī parwardag ud kulang <ī> gušn čarz ī tīrmāhīg *kabk-anjīr ud xašēn-sār ud murw-ābīg*

Le paon, le francolin noir, la caille, le faisan, le perdreau à queue blanche et au plumage rouge, l'oie, le (?), l'alouette, l'oie d'élevage et la grue cendrée mâle, l'outarde du mois de Tīr, la bécasse (?), le colvert et le canard.

26. BRA LWTE *⟨krk Y⟩ ktkyk Y ywb̲'n MNW PWN š'hd'nk W k'm[']k Y Š^{g}yn' W MHŠYA ⟨Y z<y>⟩t'n plwlt YKOMWNyt t'htn lwck krtn' pyš [PWN] YOM Y NKSWNtn' lwtn' PWN p'yl 'kwstn' W YOM Y dtygl PWN gltn' 'kw<stn' W PWN> swl'pk blyšt<n> <'yc mwrw' ptk'l LOYT> MN ZK Y mwl<w Y> BSYM MN pwšt BSYMtl W MN pwšt ZK {fol. 31r} BSYMtl Y OL dwmb' nzdstl
*bē abāg *kark ī kadagīg ī *juwān kē pad šāhdānag ud *kāmag ī jawēn ud rōγn ī zaytān parward ēstēd tāxtan rōzag kardan pēš [pad] rōz ī kuštan rūdan pad pāy-ē āgustan ud rōz ī dudīgar pad gardan āg<ustan ud pad> sōrābag brišt<an> <ēč murw pahikār nēst > az ān ī mur<w ī> xwaš az pušt xwaštar ud az pušt ān xwaštar ī ō dumb nazdistar.*

Mais avec le jeune poulet domestique qui a été nourri de chènevis, de *kāmag* d'orge et d'huile d'olive, qu'on a fait courir et affamé un jour avant de le tuer et de le plumer, qu'on a suspendu (d'abord) par une patte et par le cou le jour suivant, et qu'on a fait rôtir avec de la saumure, rien ne rivalise. De cet oiseau délicieux, (la partie) du dos est la meilleure, et meilleur que le dos est ce qui est le plus près de la queue.

27. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l'st <d'št>
šāhān šāh passandīd u-š pad rāst <dāšt>.

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

28. stygl plm'yt pwrs<y>t AYK MN ZK Y PWN ≈ 'pslt HNHTWNd BSLYA1 kt'm BSYMtl
*sidīgar framāyēd *pursīd kū az ān ī pad afsard nihēnd gōšt-ē kadām xwaštar*

Troisièmement, il daigne demander : parmi les viandes servies froides, laquelle est la meilleure ?

29. YMRRWNyt lytk AYK 'nwšk YHWWNyt Z̲NE 'nd hm'k BSLYA <Y> BYM W nywk

gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn and hamāg gōšt <ī> xwaš ud nēk

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques viandes sont toutes bonnes et excellentes.

30. TWRA W gwl W gw'cn' W wl'c W GMRA <Y> kw'tk gwtl Y 'ywk s'lk W TWRA myš W gwl Y ktky⟨k⟩ W HZWLYA Y ktkyk
gāw ud gōr ud gawazn ud warāz ud uštar<ī> kawādak gawdar ī ēk-sālag ud gāw-mēš ud gōr ī kadagīg ud xūg ī kadagīg

Le bœuf, l'onagre, le cerf, le sanglier, le chamelon, le veau d'un an, le buffle, l'onagre domestique (l'âne) et le porc domestique.

31. BR⟨A⟩ LWTE gw<t>l Y ywb̠'n MNW PWN 'spst <W> Š^{g} plwlt YKOYMWNyt W TLBA YHSNN̄yt APš PWN HLYA Y tlwš *lwbynd W c'šnyk 'dwynyh' YHBWNd < 'yc BLSYA ptk'l LOTY> APš pwšt PWN hl'm HNHTWNd 'pslt Y ZK wyh <W> BSYMtl
*bē abāg *gawdar ī juwān kē pad aspast <ud> jaw parward ēstēd ud pīh dārēd u-š pad sik ī truš *rōbēnd ud čāšnīg ēwēnīhā dahēnd < ēč gōšt pahikār nēst > u-š pušt pad halām nihēnd afsard ī ān weh <ud> xwaštar*

Mais avec le jeune veau engraissé avec de la luzerne et de l'orge, et qui a de la graisse, que l'on frotte avec du vinaigre fort (litt. acide) et à quoi l'on ajoute les assaisonnements comme il se doit, aucune viande ne rivalise. On met (de côté) le filet pour le *halām*, (et) les plats froids à base de cette viande sont les meilleurs et les plus succulents.

32. {fol. 31v} MLKA MLKA psndyt APš PWN l's⟨t⟩ d'št
šāhān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

33. ch'lwm plm'yt pwrsyt AYK h'mycl kt'm tlwntl
čahārom framāyēd pursīd kū xāmīz-ē kadām taruntar

Quatrièmement, il daigne demander : quel est le *xāmīz* le plus frais ?

34. YMRRWNyt AYK 'nwšk YHWWNyt h'myc HNA hlgwš tlwntl W SWSYA lwt hmbwdtl W wšmwl<w> PWN ≈ mycktl W dyl Y <t>tl hwhwk'ltl
*gōwēd kū anōšag bawēd xāmīz ēd xargōš taruntar ud asp-rōd hambōytar ud *wušmurw pad-mizagtar ud dil ī *tadar hugugārtar*

Il dit : soyez immortel ! Le *xāmīz* de lièvre est le plus frais, (celui) du ganga couronné est le plus parfumé, (celui) de la caille le plus goûteux, et le cœur de faisan est le plus digeste.

35. BRA LWTE 'hwk Y m'tk Y stlwn MNW 'pslt YK⟨OYM⟩WN⟨yt⟩ W TLBA YHSNNyt 'yc h'myc ptk'l LOYT
bē abāg āhūg ī mādag ī starwan kē afsard ēstēd ud pīh dārēd ēč xāmīz pahikār nēst

Mais avec la (viande de) gazelle femelle bréhaigne qui est gelée et qui est en venaison (litt. qui est grasse), aucun *xāmīz* ne rivalise.

36. MLKAn MLKA p⟨s⟩ndyt <APš> PWN l'st d'št
šāhān šāh passandīd <u-š> pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

37. pncwm plm'yt pwrs<y>t AYK lw<k>n' hwltyk *HD kt'm ŠPYL <W> BSYMtl
*panjom framāyēd pursīd kū *rōγn-xwardīg-*ē kadām weh <ud> xwaštar*

Cinquièmement, il daigne demander : quelle friandise est la meilleure et la plus excellente ?

38. YMRRWNyt lytk AY 'nwšk YHWWNyt Z̲N̲E̲ 'nd lw<k>n' hwltyk hm'k hwš W nywk'
*gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn and *rōγn-xwardīg hamāg xwaš ud nēk*

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques friandises sont toutes bonnes et exquises.

39. PWN h'myn 'n' [W] lwcynk W gwzynk W gwc'plwšk {fol. 32r} W clp 'plwšk W clp ⟨'⟩ngwst MNW MN clz 'ywp MN ZK Y 'hwk OBYDWNd PWN MHŠYA Y gwc *blycynd
*pad hāmīn ān lawzēnag ud gōzēnag ud gōz afrōšag ud čarb afrōšag ud čarb-angust kē az čarz ayāb ān ī āhūg kunēnd pad rōγn ī gōz *brēzēnd*

En été, le gâteau aux amandes, celui aux noix, l'*afrōšag* de noix, l'*afrōšag* gras, et le « doigt gras » que l'on prépare avec (de la graisse) d'outarde ou celle de gazelle et que l'on fait frire dans de l'huile de noix.

40. PWN zmyst'n 'n lwcynk šptynk W wplynk W tplzt W gšnyc 'plk
pad zamestān ān lawzēnag šiftēnag ud wafrēnag ud tabarzad ud gišnīz abarag

En hiver, le gâteau aux amandes, le *šiftēnag*, le « neigeux », (accompagnés de) sucre cristallisé, et (de) coriandre sont souverains.

41. BRA LWTE p<'>lwtk Y MN MYA Y syb <W> *byh Y *symyn krt YKOYMWNyt 'yc lw<k>n' hwltyk ptk'l LOYT
*bē abāg *pālūdag ī az āb ī sēb <ud> *bēh ī *sēmēn kard ēstēd ēč *rōγn-xwardīg pahikār nēst*

Mais avec le *pālūdag* préparé à partir de jus de pomme et de coing blanc, aucune friandise ne peut rivaliser.

42. MLKAn MLKA pasdyt APš l'st d'št
šāhān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

43. ššwm plm'yt p⟨wr⟩syt AYK 'mbk HD kt'm BSYM⟨tl⟩
šašom framāyēd pursīd kū ambag-ē kadām xwaštar

Sixièmement il daigne demander : parmi les fruits confits, lequel est le meilleur ?

44. YMRRWNyt lytk AYK 'nwšk YHWWNyt ZNE 'nd 'mbk HD hm'k BSYM <W> nywk
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn and ambag-ē hamāg xwaš <ud> nēk

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques confitures sont toutes bonnes et exquises.

45. h<y>'lw'tlng AMT LWTE pwst OŠTENd byh W *syngypylc W hłyłk W gwc Y tlwn <W> w'tlng W whwmn Y spyt
**xiyār-wādrang ka abāg pōst xwarēnd bēh ud *sinǰibīl-iz ud halīlag ud gōz ī tarun <ud> wādrang ud wahman ī spēd*

Le concombre que l'on mange avec la peau, le coing et aussi le gingembre, le myrobalan et la noix fraîche, et le cédrat et le behen blanc.

46. BRA LWTE sngypyl Y cynyk {fol. 32v} <W> hlylk Y plwltk 'yc ⟨'⟩mbk ptk'l LOYT
bē abāg sinǰibīl ī čīnīg <ud> halīlag ī parwardag ēč ambag pahikār nēst

Mais avec le gingembre de Chine et le myrobalan macéré aucun fruit confit ne rivalise.

47. MLKAn MLKA psndyt W PWN l'st d'št
šāhān šāh passandīd ud pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

48. ⟨h⟩ptwm plm'yt pwrs<y>tn' AYK d'nynk *HD kt'm BSYMtl
*haftom framāyēd *pursīdan kū dānēnag-*ē kadām xwaštar*

Septièmement, il daigne demander : quel fruit sec est le meilleur ?

49. YMLLWNyt l<y>tk AYK 'nwšk YHWWNyt ZNE 'nd d'nynk hm'k BSYM W n⟨y⟩wk
*gōwēd *rēdag kū anōšag bawēd ēn and dānēnag hamāg xwaš ud nēk*

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques fruits secs sont tous bons et exquis.

50. 'n'lgł AMT LWTE škl OŠTENd PWN hndwk 'n'lgł KLYTWNd PWN p'lsyk gwc Y hwdwk KLYTWNd

anārgil ka abāg šakar xwarēnd pad hindūg anārgil xwānēnd ud pad pārsīg gōz ī hindūg xwānēnd

La noix de coco, quand on la mange avec du sucre. En indien, on l'appelle « *anārgil* » et en persan « noix d'Inde ».

51. bstk <Y> gwlg'nyk AMT PWN swl'pk blcnd <W> ⟨nh⟩wt Y tlwn MN<W LWTE> 'pk'mk OŠTENd
*bistag <ī> gurgānīg ka pad sōrābag brēzēnd <ud> naxōd ī tarun *kē <abāg> āb-kāmag xwarēnd*

La pistache de Gurgān que l'on torréfie avec de la saumure, et le pois chiche frais que l'on mange avec de l'*āb-kāmag*.

52. T^{g} Y hyltyk MNW PWN gwc 'knd YKOYMWNyt bstk <Y> tlwn' W špt'lwk Y 'lmnyk blwt <W> š'hblwt W škl W tplzt[k]
*xurmā ī hērtīg kē pad gōz ākand ēstēd bistag <ī> tarun ud šiftālūg ī arminīg balūt <ud> šāh-balūt ud šakar ud *tabarzad.*

La datte de Ḥīra, fourrée aux noix, la pistache fraîche et la pêche d'Arménie, le gland de chêne et la châtaigne, (avec) du sucre et du sucre cristallisé.

53. BRA hmw'l LWTE š'hd'nk Y syd'lcwlyk MNW PWN TLBA <Y> p'cn' ≈ {fol. 33r} blšt YKOYMWNyt 'yc d'nynk ptk'l LOYT [MLKA'n MLKA psndyt PWN l'st d'št] ME BSYM PWN OŠTENtn' hwbwd PWN PWME hw<gw>k'lt' PWN 'škmbk W PWN ME ZK k'l pr'ctl
*bē hamwār abāg šāh-dānag ī syārazūrīg kē pad pīh <ī> pāzen brišt ēstēd ēč dānēnag pahikār nēst čē xwaš pad xwardan hu-bōy pad dahān *hu-gugārd pad aškambag ud pad čē ān kār frāztar*

Mais, là encore, avec le chènevis de Syārazūr que l'on a grillé avec de la graisse de chamois aucun fruit sec n'est comparable, car il est bon à manger, parfumé en bouche, digeste pour le ventre, et pour ce qui est de l'autre affaire, il est excellent.

54. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l'st d'št
šāhān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

55. <hštwm plm’yt> pwrs<y>t AYK HS1 kt’m ŠPYL W BSYMtl
*<haštom framāyēd> *pursīd kū may-ē kadām weh ud xwaštar*

Huitièmement, il daigne demander : quel vin est le meilleur et le plus délectable.

56. YMLLWNyt lytk AYK ’nwšk YHWWN⟨y⟩t ⟨ZNE⟩ ’nd ⟨H⟩S hm’k nywk <W> BSYM
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn and may hamāg nēk <ud> xwaš

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques vins sont tous bons et délectables.

57. HS <Y> knyk/kndk AMT nywk wyl’dynd W HS Y hlywk W HS Y mlw lwtyk W HS Y bstyk <W> b’tk Y hlw’nyk
may <ī> kanīg/kandag ka nēk wirāyēnd ud may ī harēwag ud may ī marw-rōdīg ud may ī bustīg <ud> bādag ī hulwānīg

Le vin de Kan(d) que l’on a bien clarifié, le vin de Hérat, le vin de Marwrōd, le vin de Bust et le vin jeune/moût de Ḥulwān.

58. BRA hmw’l LWTE HS Y ’swlyk *b’tk Y w’zlngyk <’>yc HS ptk’l LOYT
*bē hamwār abāg may ī āsūrīg *bādag ī wāzrangīg ēč may pahikār nēst*

Mais, encore, avec le vin d’Āsōr (Babylonie) et le vin jeune/moût de Wāzrang, aucun vin ne rivalise.

59. MLKAn MLKA psnd<y>t {fol. 33v} [W] APš PWN l’st d’št
*šahān šāh *passandīd u-š pad rāst dāšt*

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

60. nhwm plm’yt pwrsyt AYK hwnyd’kl1 kt’m *BSYMtl W wyh
*nuhum framāyēd pursīd kū huniyāgar-ē kadām *xwaštar ud weh*

Neuvièmement, il daigne demander : « quel est l’artiste le meilleur et le plus plaisant » ?

61. YMRRWNyt lytk AYK 'nwšk YHWWNyt Z̲NE 'nd hwnyd'kl[k] hm'k BSYM <W> nywk
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn and huniyāgar hamāg xwaš <ud> nēk

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques artistes sont tous bons et plaisants.

62. cngsl'd W wnsl'd W [ww] kn'lsl'd W swl'cyk sl'd W mwstksl'd W tmbwlsl'd <W> *blbwt sl'd W n'dsl'd W dwmblk sl'd sh'nlyk W dylyk lsn' [W] w'cyk W zncylw'cyk' W d'lw'cyk W m'lw'cyk W cmblw'c<yk> W tglw'cyk W t's w'cyk W wndk w'cyk W ≈ 'ndlw'd w'cyk klmylsl'd *swhlsl'd tmbwl Y ms splw'cyk zyn' w'cyk W gwd w'cyk W sł w'cyk šmšylw'cyk W dšnk w'cyk W wlc w'cyk W šyšk w'cyk {fol. 34r} W kpyk w'cyk Z̲NE 'nd hwnyd'kyh hm'k hw[d]š W nywk
*čang-srāy ud win-srāy ud [win] kennār-srāy ud sūrāzīg-srāy ud mustag-srāy ud tambūr-srāy *barbut-srāy ud nāy-srāy ud dumbalag-srāy* sh'nlyk W dylyk (?) *rasan-wāzīg ud zanjīr-wāzīg ud dār-wāzīg ud mār-wāzīg ud čambar-wāz<īg> ud tigr-wāzīg ud tās-wāzīg ud wandag-wāzīg ud andarwāy-wāzīg karmēr-srāy suxr-srāy tambul ī meh spar-wāzīg zēn-wāzīg ud gōy-wāzīg ud sel-wāzīg šamšēr-wāzīg ud dašnag-wāzīg ud warz-wāzīg ud šīšag-wāzīg ud kabīg-wāzīg ēn and huniyāgīh hamāg *xwaš ud nēk*

Le joueur de (petite) harpe, le joueur de harpe (droite ?), le joueur de lyre, le joueur de flûte de fête (?), le joueur d'orgue à bouche, le joueur de luth à long manche, le joueur de luth à manche court, le flûtiste, le joueur de tambourin, le … (?), le jeu de la corde, le jeu de la chaîne, l'acrobatie, charmer des serpents, faire la roue, le jeu de fléchettes, (jongler avec) des coupes, le jeu des liens, le saut acrobatique, le pavillon « carmin » (?) et le pavillon « rouge » de la grande prestidigitation (?), le jeu du bouclier, le jeu de l'armure, le jeu de balle, le jeu du javelot, le jeu de l'épée, le jeu de la dague, le jeu de la masse, le jeu de verres, et le montreur de singes. Ces quelques divertissements sont tous bons et plaisants.

63. BRA LWTE cngsl'd Y kny<w>k Y nywkwk PWN špst'n knyck Y cng sl'd <Y> ŠPYL AMTš w'ng tyc W BSYM 'p'c PWN ME ZK k'l

nywk ≈ š'yt W wnsl'd <PWN> hwln' Y LBA 'yc hwnyd'kyh ptk'l LOYT
bē abāg čang-srāy ī kanīg ī nēkōg pad šabestān kanīzag ī čang-srāy <ī> weh ka-š wāng tēz ud xwaš-āwāz pad čē ān kār nēk šāyēd ud win-srāy <pad> xwaran ī wuzurg ēč huniyāgīh pahikār nēst

Mais avec la belle harpiste du harem — une jeune fille joueuse de harpe serait le mieux —, qui a une voix aiguë et un chant agréable et sied à l'autre affaire, et le joueur de *win* dans les grands banquets, aucun divertissement ne rivalise.

64. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l'st d'št
šahān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

65. d⟨h⟩wm plm'yt pwrsytn' AYK BYN HS < AWLA W> dtykl W stykl W ch'lwm <W> pncwm W ššwm W hptwm ME YMRRWNyy
dahom framāyēd pursīdan kū andar may <fradom ud> dudīgar ud sidīgar ud čahārom <ud> panjom ud šašom ud haftom čē gowē

Dixièmement, il daigne demander : à propos du vin que dis-tu en premier, en second, en troisième, en quatrième, en cinquième, en sixième et en septième ?

66. YMLLWNyt lytk AYK 'nwšk YHWWNyt mlt'n Y p'hlwm BYN HS [Y] AWLA ≈ hwbwd W dtykl d'nynk W stykl hłyłk {fol. 34v} Y plwltk ch⟨'l⟩w⟨m⟩ h<'>myc W pncwm bzm'wlt ššwm wsš'm W hptwm MHŠYA ⟨hn⟩dwt" BRA HLMWNtn'
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd mardān ī pahlom andar may fradom hubōy ud dudīgar dānēng ud sidīgar halīlag ī parwardag čahārom xāmīz ud panjom bazmāward šašom weh šām ud haftom rōγn-handūd bē xuftan

Le page dit : soyez immortel, ô le meilleur des hommes ! À propos du vin, en premier, (qu'il soit) parfumé, deuxièmement (qu'on l'accompagne de) fruits secs, troisièmement (de) myrobalan confit, quatrièmement de *xāmīz*, cinquièmement de *bazmāward*, sixièmement d'un bon dîner, septièmement (la pâtisserie) frottée à l'huile que l'on fait tremper (dans le vin).

67. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l'st d'št •
šahān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

68. y'cdhwm plm'yt pwrsytn' AYK spl<h>m1 kt'm hwbwdtl
*yāzdahom framāyēd pursīdan kū *sprahm-ē kadām hu-bōytar*

Onzièmement, il daigne demander : quelle est la plante odoriférante la plus parfumée ?

69. YMRRWNyt l[d]ytk AYK 'nwšk YHWWNyt mlt'n Y p'hlwm spl<h>m Y y'symyn' hwbwdtl MEš bwd 'ytwn' cygwn bwd Y hwt'y'n KTLWNyt
*gōwēd rēdag kū anōšag bawēd mardān pahlom *sprahm ī yāsimīn hu-bōytar čē-š bōy ēdōn čiyōn bōy ī xwadāyān mānēd*

Le page dit : soyez immortel, ô meilleur des hommes ! Le jasmin est la plante la plus parfumée, car son parfum est pareil à celui des seigneurs.

70. hwslwb splhm bwd 'ytwn' cygwn bwd Y štr'd'l'n
husraw sprahm bōy ēdōn čiyōn bōy ī šahryārān

Le parfum de la fleur de la salsepareille est pareil à celui des princes.

71. kytyg bwd 'ytwn' cygwn bwd <Y> hwnyd'k
kētīg bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> hu-niyāg

Le parfum du ketaki est pareil à celui des personnes de bonne ascendance.

72. gwl bwd 'ytwn' cygwn bwd <Y BRE'n ?>
gul bōy ēdōn čiyōn bōy <ī pusān ?>

Le parfum de la rose est pareil à celui des fils (?).

73. nlgs bwd 'ytwn' cygwn yw'nyh

nargis bōy ēdōn čiyōn juwānīh

Le parfum du narcisse est pareil à celui de la jeunesse.

74. hylyg <Y> swhl <bwd> 'ytwn' cygwn bwd Y dwst'n
hērīg <ī> suxr <bōy> ēdōn čiyōn bōy ī dōstān

Le parfum de la giroflée rouge est pareil à celui des amis.

75. hylyg Y zlt bwd 'ytwn' ≈ {fol. 35r} cygwn NYŠE Y 'c't AMT LA lwspyg ≈
hērīg <ī> zard bōy ēdōn čiyōn zan ī āzād ka nē rōspīg

Le parfum de la giroflée jaune est pareil à celui de la femme libre, si elle n'est pas une prostituée.

76. k'pwl bwd 'ytwn' cygwn dstwblyh
kāpūr bōy ēdōn čiyōn dastwarīh

Le parfum du camphre est pareil à celui des dasturs (l'autorité religieuse).

77. W s⟨mn⟩ Y spyt bwd 'ytwn' cygwn bwd Y prz̲n⟨d'n⟩
ud saman ī spēd bōy ēdōn čiyōn bōy ī frazandān

Et le parfum du faux jasmin (?) blanc est pareil au parfum des enfants.

78. W smn Y zlt bwd 'ytwn' cygwn bwd Y NYŠE Y 'c't AMT LA lwspyg
ud saman ī zard bōy ēdōn čiyōn bōy ī zan ī āzād ka nē rōspīg

Et le parfum du faux jasmin (?) jaune est pareil au parfum de la femme libre, si elle n'est pas une prostituée.

79. swsn Y spyt bwd 'ytwn' cygwn dwstyh
sōsan ī spēd bōy ēdōn čiyōn dōstīh

Le parfum du lis blanc est pareil à celui de l'amitié.

80. W ≈ mlw' Y ’lthšl’n bwd ’ytwn' [bwd] cygwn bwd Y AMYtl
ud marw ī ardaxšērān bōy ēdōn čiyōn bōy ī mādar

Et le parfum de l’armoise est pareil au parfum de la mère.

81. mlw' spyt bwd ’ytwn' cygwn bwd Y ABYtl’n
marw ī spēd bōy ēdōn čiyōn bōy ī pidarān

Le parfum du *marw* blanc est pareil au parfum des pères.

82. wnpšk bwd ’ytwn' cygwn bwd <Y> knyck’n
wanafšag bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> kanīzagān

Le parfum de la violette est pareil au parfum des jeunes filles.

83. š’hsplhm bwd ≈ ’ytwn' cygwn bwd <Y> gl’myg’n
šāh-sprahm bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> grāmigān

Le parfum du basilic est pareil au parfum des êtres chers.

84. mwlt bwd ’ytwn' cygwn dhpt’n
murd bōy ēdōn čiyōn dehbadān

Le parfum du myrte est pareil au (parfum) des chefs de village.

85. nylwpl bwd ’ytwn' cygwn bwd <Y> twb’nklyh
nīlōpal bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> tuwāngarīh

Le parfum du nénuphar est pareil au parfum de la richesse.

86. W mlcngwš bwd ’ytwn' cygwn bwd <Y> bcškyh
ud marzangōš bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> bizeškīh

Et le parfum de la marjolaine est pareil au parfum de la médecine.

87. spytk bwd {fol. 35v} ’ytwn' cygwn bwd <Y> wym’l’n
spēdag bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> wēmārān

Le parfum de la (fleur) *spēdag* est pareil à l’odeur des malades.

88. plngmwšk bwd ⟨'y⟩twn' cygwn wdwk
palang-mušk bōy ēdōn čiyōn wayōg

Le parfum du basilic sauvage/calament (?) est pareil à celui de la mariée.

89. [klp] kwpl bwd 'ydwn' cygwn hwslwb'yh
kūpal bōy ēdōn čiyōn husrawīh

Le parfum de la camomille est pareil à celui de la renommée.

90. nstln' bwd 'ydwn' cygwn bwd NYŠE <Y> pyl
nastaran bōy ēdōn čiyōn zan <ī> pīr

Le parfum de l'églantine est pareil à celui d'une vieille femme.

91. mnc AMT LA škwpyt bwd 'ytwn NYŠE k'mkyh w AMT škwpt YKOYMWNyt bwd 'ytwn' cywn bwd <Y> gl'myk'n
manj ka nē škōfēd bōy ēdōn zan-kāmagīh ud ka škōft ēstēd bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> grāmigān

Le parfum du datura (?) lorsqu'il n'a pas éclos est pareil au désir pour une femme, et lorsqu'il est éclos, il est pareil à celui des êtes chers.

92. sysymbl bwd 'ydwn' cygwn'c'tkyh
sīsimbar bōy ēdōn čiyōn āzādagīh

Le parfum du serpolet est pareil à celui de la noblesse.

93. bwd Z̲NE hm'k splhmyh' B̲YN y'symyn' MNDOM-1 hw'l ME bwd OL bwd Y hwt'y'n m'nyt
bōy ēn hamāg sprahmīhā andar yāsimīn čiš-ē xwār čē bōy ō bōy ī xwadāyān mānēd

Le parfum de toutes ces fleurs comparé à celui du jasmin n'est que peu de chose, car son parfum est semblable à celui des seigneurs.

94. MLKAn MLKA psndyt W PWN l'st d'št

šāhān šāh passandīd ud pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois et il acquiesça.

95. dwb'cdhwm plm'yt pwrsyt AYK NYŠE1 kt'm ŠPYL
dwāzdahom framāyēd pursīd kū zan-ē kadām weh

Douzièmement, il daigna demander : quelle femme est la meilleure ?

96. YMLLWNyt lytk AYK 'nwšk YHWWNyt NYŠE1 ZK ŠPYL Y PWN mynšn <Y> mlt' dwst {fol. 36r} APš 'pzwnyh [l] l'd b'l'd mdy'ncyk [cyk] APš wl p'hn' sl kwn gltn' hmb[w]⟨st⟩ APš LGLE kwt'h W mdy'n b'lyk W h⟨cdl⟩ LGLE wš'tk 'ngwst'n dglng APš hnd'm nlm W sht 'knd W byh [s] pst'n W APš n'hwn wplyn' APš gwnk 'n'lgwn APš cšm w't'm 'dwyn' W lp wstyn' ≈ W blwk' t'k *KKA spyt tlwn W hwš'p W gysw' syd' W *lwšn W dl'c W PWN ws[l]tlg Y mlt'n shw<n> LA 'šlm<y>h' YMLLWNyt
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd zan-ē ān weh ī pad menišn <ī> mard dōst u-š abzōnīh rāy bālāy-mayānjīg u-š war pahn sar kūn gardan *hambast u-š pāy kōtāh ud mayān bārīk ud azēr pāy wišādag angustān dagrand u-š handām narm ud saxt āgand ud bēh pestān ud u-š nāxun wafrēn u-š gōnag anārgōn u-š čašm wādām-ēwēn ud lab wassadēn ud brūg tāk *dandān spēd tarun ud xwaš-āb ud gēsū syā ud *rōšn drāz ud pad *wistarag ī mardān *saxwan nē ašarm<ī>hā gōwēd

Le page dit : soyez immortel ! La femme la meilleure est celle qui, dans les pensées de l'homme, est aimée, et quant à la stature, qu'elle soit de taille moyenne, qu'elle ait la poitrine large, (et) la tête, les fesses (et) le cou (bien) formés, qu'elle ait le pied court, la taille fine, les plantes des pieds voûtées, les doigts longs, qu'elle ait les membres souples et bien charnus, les seins (comme des) coings, qu'elle ait les ongles (blancs comme) neige, les joues couleur grenade, les yeux en forme d'amandes, les lèvres de corail, les sourcils arqués, les dents blanches, fraîches (et) éclatantes, et les boucles noires, brillantes, longues, et, que dans la couche des hommes, elle ne parle pas d'une façon immodeste.

97. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l'st d'št
šāhān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois et il acquiesça.

98. sycdhwm plm'yt pwrsyt AYK b'lk-1 kt'm ŠPYL
sēzdahom framāyēd pursīd kū bārag-ē kadām weh abēāhōg

Treizièmement, il daigne demander : quelle est la meilleure monture ?

99. YMRRWNyt lytk AYK 'nwšk YHWWNyt ZNE hm'k b'lk {fol. 36v} nywk SWSYA W *⟨KW⟩DNTA W GMRA tck W stwl b⟨y⟩'sp'nyg
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn hamāg bārag nēk asp ud astar ud uštar tazag ud stōr ī bayāspānīg

Le page dit : soyez immortel ! Toutes ces montures sont bonnes : le cheval, le mulet, le chameau rapide et la bête du relais de poste.

100. BRA hmw'l LWTE b'lk ⟨Y⟩ špst'nyg 'yc *b'lk ptk'l LOYT
bē hamwār abāg bārag ī šabestānīg ēč bārag pahikār nēst

Mais, encore, avec la monture hongre aucune monture ne rivalise.

101. MLKAn MLKA psndyt W PWN hwp [t] d'št
šāhān šāh passandīd ud pad xūb dāšt

Cela plut au Roi des Rois et il considéra (cette réponse) comme bonne.

102. MLKAn MLKA gwpt AYK LK KBD m'tk k'mk HWEydy
šāhān šāh guft kū tō was mādag-kāmag hē

Le Roi des Rois dit : tu es bien libertin (litt. tu as grand désir pour les femmes)!

103. lytk gwft AYK 'nwšk YHWWNyt mlt'n p'hlwm MN ZK 10 000 kn<y>ck BYN m<š>k'plzyn' Y LK HWEd ZNEš'n k'mk *W ZNEš'n MNDOM bwndg QDMyh *l'mšn' Y LKWM l'd gwpt<n'>
*rēdag guft kū anōšag bawēd mardān pahlom az ān dah hazār *kanīzag andar *mašk-abarzēn ī tō hēnd ēn-šān kāmag *ud ēn-šān čiš bowandag abarīh *rāmišn ī ašmā rāy guft<an>*

Le page dit : « soyez immortel, ô le meilleur des hommes ! Des dix mille jeunes filles qui sont dans ton sérail, voici ce qu'elles désirent et la chose

(qu'elles accomplissent) à la perfection et avec excellence : vous chanter des chansons ».

104. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l'st d'št
šāhān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois et il acquiesça.

105. AHL MLKAn MLKA OL m'hhwslw' ≈ Y *'nwšhwslwb plmwt AYK y'wl1 PWN MNDOM Y ẔNE lytk QDM YHMTWNyt 12 000 {fol. 37r} ẔWẔN Y pwl YHBWNyt W ⟨MNDOM Y⟩ ẔNE lytk gwpt KRA YWM PWN 'wzm'dšn W QDM YHMTWNyt KRA YWM hwḷšn Y ẔNE lytk ⟨gwpt [AYK]⟩ 'l'stk W wyl'stk pyš LNE YHSNNyt OD QDM YHMTWNm
pas šāhān šāh ō Māh-husraw ī Anōš-husraw framūd kū jār-ē pad čiš ī ēn rēdag abar rasēd dwāzdah hazār drahm ī purr dahēd ud čiš ī ēn rēdag guft har rōz pad uzmāyišn abar rasēd har rōz xwarišn ī ēn rēdag guft [kū] ārāstag ud wirāstag pēš amā dārēd tā abar rasēm.

Alors, le Roi des Rois ordonna à Māh-Husraw (fils) d'Anōš-Husraw : « occupez-vous sur le champ du cas de ce page, donnez-lui douze mille drachmes sonnantes et trébuchantes, et veillez à tester chaque jour les choses dont ce page a parlé. Chaque jour, servez-nous les nourritures que ce page a dites, parées et (bien) préparées, afin que nous les goûtions ».

106. APš KRA YWM 4 dyn'l plmwt YHBWNt
u-š har rōz čahār dēnār framūd dād

Il ordonna qu'on lui donne quatre dinars par jour.

107. AHL MN ZK m'hyk'n 'yw cnd lytk' OL BBA <Y> MLKAn MLKA mt W *dlp'n srd'l l'd OL LOYN' MLKAn MLKA ŠDRWNyt
*pas az ān māhīgān ēw-čand rēdag ō dar <ī> šāhān šāh mad ud *darbān-sālār rāy ō pēš šāhān šāh frēstīd*

Après quelques mois le page vint à la cour du Roi des Rois, et fit envoyer le chef des portiers auprès du Roi des Rois.

108. APš PWN np<š>tk ⟨'wg⟩wn npšt YKOYMWN't AMT 'nwšk YHWWNyt mlt'n p'hlwm MN gnc Y d't MLKAn MLKA PWN ptyhwyh Y hwlšn Y c'pwk 'pyy 'hwk HWEm
*u-š pad *nibištag ōwōn nibišt ēstād kū anōšag bawēd mardān pahlom az ganj ī dād šāhān šāh pad padēxīh ī xwarišn ī čābuk abēāhōg hēm*

Il avait écrit ceci dans un billet : « soyez immortel, ô le meilleur des hommes ! Grâce au trésor offert par le Roi des Rois, dans l'abondance d'une nourriture excellente, je vis sans incommodité ».

109. W AMTt'n MDMENyt B̲YN k'l Y LNE sc'kyh' nkylšn plm'yt krtn' W AMT B̲YN ZK hnd'cšn MLKAn {fol. 37v} MLKA hm'⟨k krt⟩
ud ka-tān sahēd andar kār ī amā sazagīhā nigerišn framāyēd kardan ud ka andar ān handāzišn šāhān šāh hamāg kard

« Et s'il vous sied, daignez considérer convenablement notre cas », et lorsque le Roi des Rois eut entièrement porté son jugement,

110. ⟨'⟩hwlpt'n srd'l pr'c OZLWNt OL MLKAn MLKA gwpt AYK 'nwšk ≈ ⟨YHWW⟩Nyt mlt'n p'hlwm 'k's plm'yt ≈ bwtn' AYK 2 šgl YATWNt MNW hwp lmk'n MN gyw'k Y NPŠE spwhtk YHSNNyt
**āxwarrpadān-sālār frāz šud ō šāhān šāh guft kū anōšag bawēd mardām pahlom āgāh framāyēd būdan kū dō šagr āmad kē xūb ramagān az giyāg ī xwēš spōxtag dārēd*

le chef des écuries arriva et dit au Roi des Rois : « soyez immortel, ô le meilleur des hommes ! Daignez être tenu au courant que deux lions sont venus et tiennent les hardes fort éloignées de leur station ».

111. HT LKWM QDM MDMENyt ZK šgl' MN SWSYA lmk'n LAWHL plm'yt d'štn'
agar ašmā abar sahēd ān šagrān az asp ramagān abāz framāyēd dāštan

« S'il vous sied, daignez tenir ces lions à l'écart des hardes de chevaux ».

112. MLKAn MLKA B̲YN z̲m'n lytk OL LOYN' BOYHWNst APš gwpt AYK hwnl <W> š'dyndkyh Y LK 'p'dt AMT ⟨Z⟩K šgl'n l'd zywnk OL *LNE YHYTYWNyt

*šāhān šāh andar zamān rēdag ō pēš xwāst u-š guft kū hunar <ud> šāyendagīh ī tō abāyēd ka ān šagrān rāy ziwandag ō *amā āwarēd*

Le Roi des Rois convoqua immédiatement le page. Il lui dit : « ton adresse et ton habileté doivent ramener ces lions, vivants, devant nous ».

113. W lytk PWN hm zm'n OZLWNt
ud rēdag pad ham zamān šud

Et le page s'en alla sur le champ.

114. BYN l's NYŠEy HZYTWNt Y KBD nywkwk
andar rāh zan-ē dīd ī was nēkōg

En chemin, il vit une très belle femme.

115. lytk [l'd] BRA ZK NYŠE gwpt AYK HTt MDMENyt L l'd ŠBKWNydy OD LWTE {fol. 38r} LK k'mk *wc'lwm
*rēdag [rāy] bē ān zan guft kū agar-it sahēd man rāy hilē tā abāg tō kāmag *wizārom*

Le page dit à cette femme : « s'il te sied, laisse-moi combler mon désir avec toi ».

116. NYŠE ⟨O⟩L lytk gwpt AYK HT ZK wn'syh' Y OD LZNE YWM L krt HWEm LK BRA MKBLWNydy W ZK ⟨krp⟩kyh' Y LK OD LZNE YWM krt HWEydy BRA L 'psp'lydy LK l'd BRA ŠBKWNm OD LWTE L k'mk wc'lydy
zan ō rēdag guft kū agar ān wināhīhā ī tā imrōz man kard hēm tō bē padīrē ud ān kirbagīhā ī tō tā imrōz kard hē bē man abespārē tō rāy bē hilēm tā abāg man kāmag wizārē

La femme dit au page : « si tu acceptes les péchés que j'ai commis jusqu'à ce jour, et que tu me cèdes les bonnes actions que tu as accomplies jusqu'à ce jour, je te laisserai combler ton désir avec moi ».

117. W lytk BYNc zm'n pyš ZK 'p'c gšt W SGYTWNt W ZK wln' BRA LA wc'lt

ud rēdag andar-iz zamān pēš ān abāz gašt ud raft ud ān waran bē nē wizārd

Et aussitôt, le page se détourna d'elle et s'en alla, sans avoir assouvi sa passion.

118. OL wt'l Y šgl'n OZLWNt W PWN wt'l šgl'n BRA YTYBWNst W KRA 2 šgl ⟨l⟩'d PWN kmnd BRA OHDWNt W zywndk OL LOYN' MLKAn MLKA YHYTYWNt
ō widār ī šagrān šud ud pad widār <ī> šagrān nišast ud har dō šagr rāy pad kamand bē grift ud ziwandag ō pēš šāhān šāh āwurd

Il alla sur le lieu de passage des lions, s'assit, attrapa les deux lions avec un lasso, et les amena vivants auprès du Roi des Rois.

119. MLKAn MLKA 'pd MDMENst OL lytk gwpt AYK OZLWN[t] šgl'n l'd BRA YKTLWN[t] W lytk OZLWNt W šgl'n BRA YKTLWNt
*šāhān šāh abd sahist ō rēdag guft kū *šaw šagrān rāy bē *ōzan ud rēdag šud ud šagrān bē ōzad*

Le Roi des Rois fut émerveillé, il dit au page : « va et tue les lions ». Et le page alla tuer les lions.

120. {fol. 38v} W AHL lyt⟨k PWN⟩ štr' <Y> LBA mlcp'n plmwt ⟨kr⟩tn'
ud pas rēdag pad šahr <ī> wuzurg marzbān framūd kardan

Puis, il ordonna que l'on nomme le page *marzbān* d'une grande province.

121. AHL MN ZK 'k'syh OL MLKAn MLKA ⟨YHM⟩TWNyt AMT lytk OL OHDWNtn' <Y> šgl OZLWNt BYN l's NYŠE1 HZYTWNt BRA ZK NYŠE OZLWNt W zn' l'd ME gwpt W ZK NYŠE OL lytk ME pshw YHBWNt W lytk MN TME pr'c SGYTWNt W ZK wln' BRA LA wc'lt'
pas az ān āgāhīh ō šāhān šāh rasīd ka rēdag ō griftan <ī> šagr šud andar rāh zan-ē dīd bē ān zan šud ud zan rāy čē guft ud ān zan ō rēdag čē passox dād ud rēdag az ānōh frāz raft ud ān waran bē nē wizārd

Après cela, on rapporta cette information au Roi des Rois : lorsque le page était allé capturer les lions, en chemin il avait vu une femme vers qui il était allé et ce qu'il lui avait dit et la réponse que cette femme lui

avait faite, et que le page s'était éloigné de ce lieu et n'avait pas assouvi sa passion.

122. W MLKAn MLKA AMTš ZK shw<n> OŠMENt' gwpt AYK ZK lytk KBD PWN hlt bwt AMT ZK wn'syh' BRA LA MKB̲LWNt W ZK wln' BRA LA wc'lt BRA ŠB̲KWNt
*ud šāhān šāh ka-š ān *saxwan ašnūd guft kū ān rēdag was pad-xrad būd ka ān wināhīhā bē nē padīrift ud ān waran bē nē wizārd bē hišt*

Quand le Roi des Rois entendit cette parole, il dit : « ce page a été bien sage de ne pas accepter ces péchés et de laisser sa passion inassouvie ».

123. ZK MN[W] OLE wyh bwt AMT hm'k Z̲NE k'lyh' gwpt <W> krt
*ān *az ōy *weh būd ka hamāg ēn kārīhā guft <ud> kard*

« De sa part, cela (= résister à la tentatrice) fut encore mieux que toutes ces actes dont il a parlés et qu'il a accomplis ».

124. lytk g's W p'dk Y LBA YHWWNt W MN ZK pr'c PWN nzdyk Y NPŠE {fol. 39r} d'š[y]t
*rēdag gāh ud pāyag ī wuzurg *dād ud az ān frāz pad nazdīk ī xwēš *dāšt*

Il offrit au page une place et un rang élevés et, à partir de ce moment, il le garda auprès de lui.

125. 'nwšk lwb'n Y⟨HWWN't⟩ hwslwb MLKAn MLKA Y kw't'n W ZK lytk Y hwš'lcwk 'ytwn' YHWWN't
anōšag ruwān bawād husraw ī šāhān šāh ī kawādān ud ān rēdag ī xwaš-ārzōg
ēdōn bawād

Âme éternelle à Husraw, Roi de Rois, fils de Kawād et à ce page Xwaš-ārzōg.
Qu'il en soit ainsi.

Col. plcpt PWN ŠRM š⟨'tyh⟩ l'mšn'
frazaft pad drōd šādīh rāmišn.

Achevé dans la bonne santé, la joie et la sérénité.

ÉDITION COMMENTÉE

SYMBOLES UTILISÉS DANS L'ÉDITION DE TEXTE

*abc	correction ;
<abc>	ajout ;
⟨abc⟩	partie endommagée dans MK, reconstituée d'après l'édition de Jamasp-Asana (1897, 1913) ;
[abc]	suppression ;
{fol. Xr/v}	indique les n° de folio recto ou verso ;
≈	signe de remplissage de ligne dans le manuscrit ;
∴, :, ::, ••, :•	ponctuations dans le manuscrit ;
~~abc~~	lettres biffées dans le manuscrit.

ABRÉVIATIONS

adj. : adjectif
anc. ir. : ancien iranien
ar. : arabe
arm. : arménien
av. : avestique
fol. : folio
gr. : grec
hébr. : hébreu
i.e. : indo-européen
khot. : khotanais
mp. : moyen-perse
pāz. : pāzand
pers. : persan
pl. : pluriel
prth. : parthe
r. : recto
skt. : sanskrit
sg. : singulier
sogd. : sogdien
syr. : syriaque
v. : verso
vb. : verbe
vp. : vieux-perse

Husraw ī Kawādān ud Rēdag-ē
Khosrow fils de Kawād et un page

0. {fol. 28r, l. 5} PWN ŠM Y yz̲d'n
pad nām ī yazdān

Au nom des dieux.

1. 'yl'n wyn'lt kw'tyk lytk HD w'spwhl ŠM YDE 'dlkš LOYN' Y MLKAn MLKA YKOYMWN't
Ērān-winnārd-Kawādīg rēdag-ē Wāspuhr nām dast ēr-kaš pēš ī šāhān šāh ēstād

Un page, de (la ville d')Ērān-winnārd-Kawād, nommé Wāspuhr, se tenait face au Roi des Rois, les mains (croisées) sous les aisselles.

COMMENTAIRES
Ērān-winnārd-Kawādīg : « de (la ville d')Ērān-winnārd-Kawād », adjectif en *-īg* formé sur un composé à trois membres qui forment le nom de la province sassanide du Pahlaw, signifiant « Kawād a ordonné l'*Ērān* », créée par Kawād I[er] (488-496, 499-531 de notre ère) lors de sa réorganisation de l'Empire (Gyselen 1998).

Faisant écho à des parallèles tels qu'Ērān-āsān-kard-Kawād (ŠĒ 54), Ērān-kard-Šābuhr (ŠĒ 48) ou Šahr-winnārd-Yazdgird (sur le sceau d'un *āmārgar*)[1], ce toponyme est attesté dans la glyptique comme siège de *maguh,* installé dans le canton de Sak[2]. C'est grâce aux *Annales* du philologue et historien persan Ḥamza al-Iṣfahānī, écrites en 961, que l'on a pu situer cette province dans la région de l'actuel Qom : alors qu'Isfahān constituait une province (*wilāya*) indépendante, le roi Kawād y a adjoint une autre province et l'a nomma *ōstān Īrān waṯāraṯ Kawāḏ* [ایرانوثارث كواذ , où *waṯāraṯ* transcrit le pehlevi wt'lt, étant lui-même une lecture erronée de wyn'lt] ; c'est la province dans laquelle il y a des *rustāq*, réunis au temps de Hārūn al-Rašīd pour former les territoires (*a'māl*) de Qom[3].

1 Voir Gyselen 2002, p. 173-174.

2 Gyselen 1989, p. 46, 73, 74 ; Gignoux 1974, p. 299-304, qui déchiffre ce nom sur une bulle administrative ; Gyselen 2002, p. 142.

3 Gyselen 1982, p. 271-272 ; Pourshariati 2007, p. 129.

Henning (1940, p. 503) avait déjà identifié le toponyme en se référant à Marquart (1901, p. 28, n. 1). Bien qu'il n'y ait aucun doute sur la lecture du mot ni sur son identification, seule Chunakova (1991, p. 150), parmi les précédents traducteurs de HKR, prend en compte cette restitution.

Le composé ayant été traduit auparavant par « appartenant à (la famille de) Kawād, l'ordonnateur de l'*Ērān* »[4], on en avait déduit que le page était d'extraction noble, ce qui en réalité se vérifie uniquement par la description que lui-même fait de son éducation, strictement conforme au paradigme aristocratique. Le parallèle arabe de *Ghurar* fait appartenir le page à la classe des *dehqān*, « chefs de *deh* », terme abondamment mentionné dans les sources arabes[5].

rēdag : « garçon », pers. *ridak*, <**rai̯-ta* « adolescent », arm. *arita-sard* « dans l'âge jeune »[6]. Ce terme désigne dans la plupart des cas un adolescent, un enfant nubile (cf. ŠnŠ 13.2 : *rēdāg ī purnāy ud nē aburnāy* « un garçon pubère et non impubère »). On doit la première analyse de ce mot à Bailey (1933, p. 70-72) qui le considérait comme apparenté à mp. *rahīg* (lysyk) < **raϑya-ka-* (ou **raϑwya-ka-*) qui signifie « de la cour », terme ayant fait l'objet de nombreuses discussions puisqu'il intervient dans le récit de la vision de l'au-delà dans l'inscription de Kirdīr (KSM 34)[7].

Wāspuhr : ce mot, pris ici comme un nom propre, peut signifier « spécial » ou « dépendant de la cour, courtisan » (CPD, p. 88, qui traduit *wāspuhr* par « principal » enregistre seulement *wāspuhragān* dans la seconde acception, « courtier »)[8]. Plus loin dans le texte (HKR 19, 125), le page est qualifié de *xwaš-ārzōg*, un *bahuvrīhi* signifiant « celui

4 Seul Bailey (1933, p. 73) penchait pour une interprétation tout autre : il considérait *kawādīg* comme un adjectif relatif à *kawādag*, où ce dernier terme serait un synonyme de *rēdag*, et traduisait le composé par « connected with the institution of the youth ». MacKenzie enregistre également une entrée incertaine **kawādak* « young ; baby » (leçon retenue par Monchi-Zadeh 1982, p. 63), et renvoie à la forme plus largement attestée : *kōdak* (CPD, p. 50).

5 Tafazzoli 2000, p. 38-59.

6 EWAia II, p. 459-460.

7 Voir MacKenzie 1989, p. 68 ; Grenet 2002, p. 17 ; Schwartz 2007, p. 365. Pour un état de la question, voir en dernier lieu Panaino 2011, p. 215, 226-229.

8 Voir Henning 1964 sur l'étymologie du terme (adjectif en *vṛddhi*, **vāispuϑr*) et les causes probables de sa confusion avec *wispuhr* « prince ».

dont les souhaits sont bons », « de bonne espérance ». Or dans le parallèle arabe de *Ghurar*, le page est nommé d'emblée par la forme persane de ce composé, خوش آرزو (*Khōš-ārezū*), ce qui a conduit Monchi-Zadeh (1982, p. 63) et Chunakova (2001, p. 149) à suppléer ce mot dans leurs éditions respectives comme le nom du page. Il semble donc que, s'il figurait dans la version originale, *wāspuhr* ait été interprété par le traducteur arabe comme un titre, puisqu'il traduit le syntagme par « appartenant à une grande famille de *dehqān* »[9]. Le terme *dehqān* (mp. *dehgān*), attesté dans les sources moyen-perses tardives et surtout dans les sources arabes, signifiait « aristocrate local » vers la fin de l'ère sassanide[10].

Wāspuhr étant attesté comme nom propre dans les sources sigillographiques[11], nous aurions tort d'écarter la probabilité qu'il soit bel et bien le nom du protagoniste de l'histoire. Pourtant les débuts de HKR et de *Ghurar* sont trop dissemblables pour que l'un ait la priorité sur l'autre. Il ne nous semble donc pas inconcevable que ce mot ait été considéré comme le nom du page et le composé *xwaš-ārzōg* seulement comme son qualificatif.

dast ēr-kaš : litt. « mains sous les aisselles », lecture restituée par 'Oriān (1361/1982, p. 1081). Ce geste d'hommage qui s'inscrit dans le protocole royal sassanide et achéménide est illustré tant par l'iconographie que par les textes (cf. le bas-relief de Shāpur II et les reliefs du Palais B à Bishāpur[12] ; la coupe d'argent du musée de l'Ermitage (inv. S-250) représentant le roi sassanide (avec un type de

[9] Si le mot *wāspuhr* apparaissait dans l'original commun de HKR et *Ghurar*, on aurait pu s'attendre à ce que le traducteur arabe le traduise par l'équivalent arabe habituel pour ce titre, c'est-à-dire « *ahl al-buyūtāt* » et non par « *dehqān* ». Le seul fait qui associe étroitement les deux classes de *wāspuhragān* et de *dehgān* est que toutes deux étaient conviées à l'audience royale au 2[ème] jour de Nowrouz et pour la fête de Xorram-rōz (Tafazzoli 2000, p. 42).

[10] Sur l'hypothèse de l'émergence de la classe des *dehqān* suite aux réformes agraires de Khosrow I[er], voir Tafazzoli 2000, p. 41.

[11] Gignoux 1986, p. 176, n° 960.

[12] Sur ce palais (associé à Shāpuhr I[er]), voir Bier 2009, p. 11-40, en particulier les reliefs p. 31-36.

couronne allant de Pēroz à Khosrow II) entre quatre dignitaires qui cachent leurs mains sous leurs bras)[13].

Ce geste de révérence est à rapprocher de celui qu'accompli Wīrāz en s'adressant à ses condisciples après avoir été élu pour effectuer un voyage extraterrestre : *ud pas Wīrāz čiyōn-iš ān saxwan āšnūd abar ō pāy ēstād ud dast pad kaš kard* (AWN 1.20) « lorsque Wīrāz entendit cette parole, il se leva et posa la main sur sa poitrine » (attesté également en 2.9). Le code de bonne conduite *Xwēškārīh ī Rēdagān* 23, en pāzand, recommande aux écoliers de se tenir dans cette posture face à leurs parents : *ku aβā xąna šaβə̄t̰ pə̄š u pit̰ u <mād> āmat̰ dast pa *kaš framąn-burdārīhā əstə̄t̰*[14] « Lorsque vous rentrez à la maison, tenez-vous devant vos père et mère les mains sous les aisselles, dans l'attitude de l'obéissance ».

Le parallèle arabe de *Ghurar* débute ainsi par la présentation du page (nous reproduisons l'édition et la traduction de Zotenberg 1900, p. 705-706) :

و منها ريدک خوش آرزو و كان غلاماً من ابناء رؤساء الدهاقين مختصاً بخدمة ابرويز و اعرف الناس بتطييب الطعوم و تنعيم الجسوم و اوصفهم للملاذّ.

« Il [Abarwîz = Khosrow II Abarvēz] avait enfin le *page* Khosch-Ârzoû, qui était un jeune homme appartenant à une famille d'illustres dihqans et qui était attaché à son service. Personne ne connaissait comme ce jeune page la manière de préparer des mets d'une saveur délicieuse et de procurer des jouissances matérielles aux hommes ; et personne mieux que lui ne savait décrire les agréments et les plaisirs ».

2. AP⟨š⟩ st'dšn W 'pryn' KBD krt
u-š stāyišn ud āfrīn was kard

Il lui fit beaucoup de louanges et d'éloges.

3. AP⟨š⟩ gw⟨p⟩t AYK MLKAn MLKA 'nwšk W y'wyt'n ≈ hpt kyšwl hwt'y W k'm<k>' hnc'm byt ∴

[13] Voir reproduction dans Demange éd., 2006, p. 95 et description par B. Marshak, p. 94, 96.

[14] Texte d'après Antia 1909, p. 74.

*u-š guft kū šāhān šāh anōšag ud jāwēdān haft kišwar xwadāy ud *kāmag-hanjām bēd*

Il lui dit : puisse le Roi des Rois être immortel, seigneur éternel des sept continents et à la volonté accomplie !

COMMENTAIRES

Cette formule de louange se retrouve à quelques nuances près au §20 : *anōšag haft kišwar xwadāy kāmag-hanjām framāyēd būdan* « puisse l'immortel seigneur des sept continents accomplir sa volonté ! »[15]. Dans la version persane du *Jâmâspi*, le vizir Jāmāsp introduit sa première réponse au roi Wištāsp par la même formule de politesse : *anushe bād, hezār sāl bar haft keshvar zamin pādshāh bāsh* « Puisses-tu être immortel ! Puisses-tu demeurer pendant mille ans le roi des sept climats de la terre ! » (cf. Modi 1903, p. 80).

L'étiquette de cour impose au visiteur d'exprimer un vœu pour le bonheur du monarque avant de prendre la parole, mais sans jamais le nommer directement (Christensen 1944, p. 401). C'est ce que fera le page avant chacune des réponses qu'il adressera au roi, tout en respectant le vouvoiement obligatoire.

4. plm'd[']yt nywhšytn' dwtk MNW L hcš YHWWNt HWEm 'c'tyh *Y[16] yzd'n <W> nyd'k'n Y LKWM l'd hm'k n'myk {fol. 28v} W twb'nkl k'm zywšn bwt *HWEd[17]

**framāyēd niyōxšīdan dūdag kē man az-iš būd hēm āzādīh *ī yazdān <ud> niyāgān ī ašmā rāy hamāg nāmīg ud tuwāngar kām-zīwišn būd *hēnd*

Daignez écouter (ceci) : la famille dont je suis issu, grâce aux dieux et à vos ancêtres, fut toute entière célèbre, puissante et indépendante.

[15] Voir Daryaee 2010, p. 103 sur les sources avestiques de la formule.

[16] MK : W.

[17] MK : HWEm.

COMMENTAIRES

dūdag : « famille ». Dans le cas des collectifs, il n'est pas rare que le mot passe du singulier au pluriel : *az-iš*, puis *būd *hēnd*, et *u-šān* (§5).

*āzādīh *ī yazdān*: « grâce aux dieux », lu par Unvala (1921, p. 12) *ābādīh* <*ī*> *yazdān,* qu'il traduit « favor of Gods »[18]. *Āzādīh* est largement attesté dans le sens de « reconnaissance, remerciement », mais il semble que la construction avec la postposition *rāy* (qu'Unvala traduit par « thanks to ») n'apparaisse pas ailleurs que dans ce cas (cf. Dd II.12 *āzādīh az dōstīh* « en reconnaissance de l'amitié »)[19].

hamāg : « tous, tout, entièrement ». Étant donné que les formes hm'k *hamāg* (mp. man. h(')m'g) et hm'y *hamē* « toujours » se confondent fréquemment dans les manuscrits, la correction en **hamē* aurait aussi pu être envisagée : « ma famille a toujours été célèbre ... ». C'est la traduction adoptée par Chunakova 2001, p. 149.

kām-zīwišn : *bahuvrīhi* signifiant litt. « celui qui mène sa vie selon son bon vouloir ». L'interprétation « indépendant » (Unvala 1921, p. 12) nous semble plus littérale et plus appropriée que « happy » (Monchi-Zadeh 1982, p. 63).

5. APš'n CBW' PWN 'p'dst Y NPŠE YKOYMWN't
u-šān xīr pad abāyist ī xwēš ēstād

Leurs possessions étaient à la hauteur de leurs propres nécessités.

6. APm OLE Y AB' [Y] PWN 'pln'dyh BRA wtlt W AM MNW<š> L BRE YHWWNt HWEm BRA L['] 'yny' AHRN BRE LA YHWWNt
u-m ōy ī pid [ī] pad aburnāyīh bē widard ud mād kē<*-š*> *man pus bud hēm bē *man ēnyā anē pus nē būd*

18 Au lieu de *yazdān*, la leçon *wihān* signifiant littéralement « motif, raison » et pouvant aussi se traduire par « grâce à » avait été proposée par Māhyār Navvābi 1334/1955, p. 98, retenue par 'Oriān 1361/1982, p. 1081 et rejetée par Monchi-Zadeh 1982, p. 63, n. 4. Shaked 2004, p. 334 lit *wēhān* « good ones ».

19 Dans cet exemple, la traduction de Jaafari-Dehaghi 1998, p. 45 par « +freedom » est à corriger.

Celui qui fut mon père mourut dans (ma) jeunesse et la mère, dont j'étais le fils, n'avait aucun autre fils que moi.

COMMENTAIRES

Chunakova (2001, p. 149, p. 177, n. 4) adopte une autre lecture pour le début de phrase (*u-m ōy ī pid u-m *barōmand ī pid*) « et mon riche père », et lit *ham* « aussi » au lieu de *mād* « mère ». Pourtant la syntaxe de cette phrase, assez correcte, ne requiert pas ces modifications de lecture.

7. APš'n b'hlk l'<d> PWN s<t>wl Y AB' Y p'lk Y stpl W hwlšn Y gwnk gwnk W blhm Y hwp c'pwk nywk d'št ⟨HW⟩E⟨m⟩
*u-šān bahrag *rāy pad *stūr ī pid ī pārag-ē stabr ud xwarišn ī gōnag gōnag ud brahm ī xūb čābuk nēk dāšt hēm*

Pour ce qui est de leur héritage, par le curateur de (mon) père, je disposai d'une part importante, de la nourriture de toute sorte et des vêtements de bonne qualité, superbes et beaux.

COMMENTAIRES

u-šān bahrag : « leur héritage », ou litt. « leur part (héréditaire) ». Sans s'aligner sur les autres éditeurs, qui lisent *az-išān bahrag* pour indiquer la provenance de l'héritage, 'Oriān (1361/1982, p. 1081) maintient la particule introductive de phrase, *u-*, que l'on retrouve dans un grand nombre de paragraphes précédents et suivants. La provenance est en effet déjà explicitée par la proposition qui suit, introduite par *pad* « par (le biais de) ».

stūr : « curateur », noté swl dans les manuscrits au lieu de stwl. La correction du mot avait déjà été envisagée par Unvala (1921, p. 12). Celle qui est proposée par Monchi-Zadeh (1982, p. 64, qui ne s'en explique pas), swk *sōg* « use, profit, advantage » (CPD, p. 75), suppose qu'il y ait eu une confusion scribale entre l et k, ce qui est extrêmement rare. Un haplographie du t et de la ligature entre la seconde boucle du s et du t – qui aurait pu être identifiée à un t – serait plus aisément admise. Contre s<t>wl Y AB' Y, la correction proposée par Chunakova (2001, p. 149 et 177, n. 5) pour, *dyn'l <W> *ZHBA *dēnār ud zarr* « des dinars et de l'or » est beaucoup trop lourde, et aboutit d'ailleurs à une tautologie.

Dans le système du droit sassanide, le *stūr* est un mandataire, homme ou femme – équivalent du fidéicommissaire du droit romain – désigné par le testateur pour assurer la succession du patrimoine de ce dernier à ses héritiers testamentaires. En l'absence du modèle agnatique et du principe de la primogéniture, l'institution zoroastrienne de *stūrīh* est l'un des plus importants vecteurs garantissant à une famille la pérennité de son nom, de son prestige et de ses biens[20].

À l'origine, ce dispositif est prévu lorsqu'il n'existe pas de successeur direct, ce qui ne semble à priori pas être le cas du page. Cependant, vers la fin de la période sassanide, tout *paterfamilias* est contraint par la jurisprudence d'avoir recours au *stūrīh,* qu'il ait ou non un héritier mâle. Ainsi, un père peut, en plus de l'héritage légal qui revient à son fils, léguer à celui-ci une part supplémentaire par le moyen du *stūrīh,* faisant de lui le principal responsable des possessions familiales[21]. Dans notre cas, deux scénarios sont envisageables : soit le page est le *stūr* direct de son père décédé dans son enfance (cf. §6) et dispose d'une partie de ses biens (*bahrag*, par opposition au terme *abarmānd* qui désigne l'héritage non divisé), soit il a reçu le legs de son père, par le biais d'un *stūr* (peut-être sa mère, en tant que *stūr ī būdag* « curatrice naturelle »), une fois qu'il a atteint l'âge légal. La qualité médiocre de la transmission manuscrite ne permet pas d'être tout à fait affirmatif sur cette leçon – les copistes n'ayant même pas pu identifier le mot-clé *stūr* –, mais il semblerait que, si elle est admise, la seconde possibilité puisse convenir au contexte.

xwarišn ī gōnag gōnag ud brahm ī xūb čābuk nēk : « de la nourriture de toute sorte et des vêtements de bonne qualité, superbes et beaux ». Une importante portion de ce texte est dédiée à la gastronomie et à la tradition culinaire de cour. En réponse aux questions du roi, le page énumérera un grand nombre de mets (§21-58). Concernant les vêtements, seule la version de *Ghurar,* p. 710, y fait allusion en nommant les étoffes qu'il convient de porter en chaque saison (laine, soie, fourrure ...)[22]. Nous pouvons donc supposer que la version originale de HKR devait elle aussi contenir une section sur les tissus et les vêtements.

[20] Voir Macuch 1981, p. 115-119, p. 167 ; Macuch 1993, chapitre XIX, p. 299-368.

[21] Hjerrild 2007, p. 172-173.

[22] Voir *infra*, à la suite des commentaires du §66.

čābuk : « excellent ». Si ce mot peut généralement prendre le sens d'« agile », comme c'est le cas en moyen-perse (cf. KAP 2.2, *čābukīh* « agilité »[23]), en persan et en arménien (voir Bailey 1971, p. xxxvi pour les termes apparentés), il est également attesté comme l'un des qualificatifs du vêtement. Bailey (*id.*) relève trois cas : AZ 35.42 : *wastarag* ⁺*čābuktar* « des vêtements les plus superbes »[24], DkM 163.21, *idem*, DkM 447.8 : *pāk ud čabuk* « propres et superbes ». Le présent exemple serait donc une quatrième occurrence.

8. PWN hng'm OL pl'hngst'n ≈ krt<n> YHBWNt HWEm APm PWN pl'hng krtn' s'ht W 'wšt'pt[25] HWEm
pad hangām ō frahangestān kardan dād hēm u-m pad frahang kardan saxt ud awištāft hēm

Le moment venu, j'ai été envoyé à l'école et je fus, dans mes études, sérieux et diligent.

COMMENTAIRES
frahangestān kardan : litt. « faire le *frahangestān* » signifie « suivre le cursus scolaire ». Le syntagme serait probablement calqué sur *hērbedestān kardan* « suivre les cours préparant à la fonction de *hērbed* » (cf. adj. *kard-hērbedestān* « (prêtre) ayant achevé le cycle du *hērbedestān* ». La juxtaposition des verbes *kardan* et *dādan* dans la phrase *ō frahangestān kardan dād hēm* a pu paraître déroutante[26], or elle signifie littéralement « j'ai été livré aux cours du *frahangestān* ». L'idée d'être « donné » ou de s'adonner à l'étude est clairement perceptible dans le cas de l'école religieuse[27] et pourrait s'interpréter comme une soumission inconditionnelle à l'autorité religieuse et juridique. Ce paragraphe et le suivant concernant l'apprentissage religieux sont parfois

23 Sur *čabukīh* comme traduction de termes avestiques, voir Buyaner 2010, p. 80-81.

24 Gignoux/Tafazzoli 1993, p. 136-137.

25 Les lettres ' et w sont notées au dessus du š suivant.

26 Le verbe *kardan* a été jugé redondant par Unvala 1921, p. 13 et Monchi-Zadeh 1982, p. 51 et 64 ; *dād hēm* a été corrigé sans raison apparente en *būd hēm* par 'Oriān 1361/1982, p. 1081.

27 Par exemple, *tan bē ō hērbedestān dahēd* « il se dévoue (litt. donne son corps) au *hērbedestān* » (Y 19.2), et variantes avec *rādēnīdan* (Y 19.16) et *abespārdan* (ŠnŠ 17.8).

lus ensemble, bien qu'ils indiquent deux formations théoriquement distinctes.

Contrairement au terme *frahang* « éducation, savoir », largement employé dans la littérature pehlevie, *frahangestān* n'est que faiblement attesté (la seconde attestion est celle du KAP 2.21 : *rōz ud šab az nazdīk ī stōrān ō naxčīr <ud> čawgān ud frahangestān nē šawē* « ni de jour ni de nuit ne t'éloigne des montures pour aller à la chasse, au polo ou à l'école ! »), et serait la désignation de l'institution éducative dirigée par un *frahangbed* (DkM 274.1-2).

u-m ... hēm : Shaked (2004, p. 334) fait remarquer que l'emploi simultané du pronom enclitique et de la copule est irrégulier.

9. APm yšt W h'twht[28] <W> *ORHYAn ysn[29] W jwdt ŠDYA d't' hylptyh' wlm <krt> gyw'k gyw'k znd ndwhšyt YKOYMWN't
*u-m yašt ud hādōxt <ud> *bagān-yasn ud jud-dēw-dād hērbedīhā warm <kard> gyāg gyāg zand niyōxšīd ēstād*

J'appris par cœur le *Yasna*, le *Hādōxt*, le *Bagān Yasn* et le *Vīdēvdād* à la manière des *hērbed*, et j'ai écouté le *zand* passage par passage.

COMMENTAIRES

**bagān-yasn* : « *Bagān Yasn* ». Cette leçon ne fait pas l'unanimité.

La forme donnée par MK peut être rapprochée de celle contenant l'araméogramme, ORHYAn ysn, car le tracé de la ligature entre le h et le y est assez grossier pour pouvoir contenir les trois graphèmes -HYA-. Tandis qu'Unvala (1921, p. 13) lisait *ān ī yasn*, Monchi-Zadeh (1982, p. 64) lit seulement **bagān* en se fondant sur la leçon proposée par Bailey (ZP, p. 160). L'argument de ce dernier reposait sur deux élements : la graphie donnée dans FP I.10 pour *bagān*, [Pahlavi script][30], ainsi que les deux attestations offertes par ASS (§12 et 15, PT, p. 26), lues **nask ī bagān-iz*, [Pahlavi script]. Le lien avec le texte du *Bagān Yasn* se justifiait

[28] Le h initial est noté au dessus du W précédent.

[29] MK : ORHYn ysyn.

[30] Nyberg 1988, p. 1, notée pourtant par [Pahlavi script] dans la note 4.

par le fait que c'est la mémorisation de ce *nask* dans le Sīstān[31] qui, selon ASS, l'aurait sauvé de l'oubli[32]. Bailey s'est abstenu de commenter la diversité de ces orthographes ; pourtant la seule qui ne porte pas à confusion est celle qui est attestée, par exemple, par DkM 692.15 : . Moyennant la suppression d'un *alef*, Māhyār Navvābi (1334/1955, p. 99) avait émis une hypothèse originale, mais guère convaincante : celle de lire *Wanand Yasn*, l'hymne avestique en l'honneur de la divinité astrale Vanaṇt (Yt 21). Il semble, dès lors, que compte tenu des parallèles la restitution de la lecture hétérographique *ORHYAn ysn ne soit plus à rejeter.

Ce passage est la partie la plus fréquemment mentionnée du HKR pour cette précision exceptionnelle sur l'éducation des prêtres (le mot *hērbed* « prêtre enseignant » se retrouvant ici pour la première fois sous une forme adverbiale *hērbedīhā*), et sur la transmission orale et la mémorisation des textes sacrés[33].

Le texte étant partiellement corrompu, cela a laissé place à une grande diversité de leçons, notamment sur les trois premiers noms de textes avestiques *yašt, hādōxt, *bagān-yasn* ; le quatrième, *jud-dēw-dād* « *Vīdēvdād* », parfaitement lisible, correspond à la graphie habituelle que les livres pehlevis emploient pour nommer ce livre (Cantera 2006, p. 54).

La lecture de Bailey (ZP, p. 160), *yašt ud hadōxt ud bagān ud vīdēvdād*, a longtemps fait autorité et s'est largement répercutée dans les travaux de la génération postérieure[34], bien que certains soient restés fidèles à la proposition d'Unvala (1921, p. 13) : *yašt ī hādōxt ud ān ī yasn ud wīdēwdād*[35]. Selon Kotwal, *yašt ī Hādōxt* correspond à une liturgie basée sur le *Hādōxt nask*, tandis que Kreyenbroek estime que ce terme

[31] Sur la place de cette région dans l'histoire du zoroastrisme voir Gnoli 1980, p. 129-158. Al-Bīrūnī cite un phytonyme des « Mages du Sīstān », voir plus bas commentaires du §79.

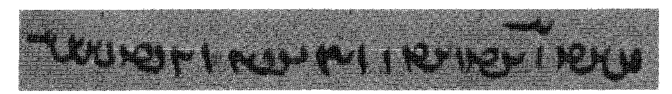
[32] *nask-ē būd ī zanān būd [ī] aburnāyīg-ē nask *ī ⁺bagān-iz xwast ud warm kard ēstēd* « Les *nask* qui avaient survécu étaient détenus par les femmes. (Alors) un jeune garçon s'entraîna à réciter le *nask Bagān* et le mémorisa » (cf. ZP, p. 161 et Utas, 1980, p. 262). Cette correction a été toutefois rejetée par Skjærvø (1988, p. 406) : « H. W. Bailey's emendation to **Bagān* of an unreadable word in a Pahlavi text dealing with the history of the Avesta is quite hypothetical ».

[33] Cf. ZP, p. 160 ; Kotwal/ Kreyenbroek 1992, p. 17 ; Shaked 1996, p. 642, n. 2, 2004, p. 334-335 ; Tafazzoli 1997, de Jong 1997, p. 450 ; Cantera 2004, p. 130 ; Piras 2000, p. 13 ; Huyse 2008, p. 143, pour ne citer qu'eux.

[34] Par exemple, Piras 2000, p. 13 ; Cantera 2004, p. 130.

[35] Cf. Kotwal/Kreyenbroek 1992, p. 17.

peut se référer au *Srōš Yašt Hādōxt*, c'est-à-dire au Yašt 11 à Sraoša tandis que *ān ī yasn* se réfère au Yasna 57 (le *Srōš Yasn*)[36]. Assez récemment, Shaked (2004, p. 334-335) proposait de lire *yašt ud hādōxt ud nān* (?) <*ud*> *yasn ud jud-dēw-dād* « the *yašt*, the *Hādōxt*, the prayer over bread, the *Yasna* and the *Vīdēvdād* », tout en admettant que cette allusion à la prière *nān xwārišn* (ou *bāj*) était ici incongrue. En réalité, la leçon *nān* est impossible, car la graphie de MK montre bien qu'il n'y avait pas qu'un simple *alef* entre les deux « n », mais que le copiste n'a pas distingué les jambages :



MK, fol. 28v, 11 (détail).

Il faut ajouter que les textes *Hādōxt* et *Bagān Yasn* sont aussi attestés ailleurs côte à côte, dans ZWY 7.22 où il est dit que Pišōtan et ses disciples célébreront le *Hādōxt* et le *Bagān Yasn* pour les eaux et le feu[37]. Si le *Bagān Yasn* que nous connaissons (Y 19-21) est un commentaire des prières principales et en premier lieu de la prière *Ahuna Vairiia*, on remarque d'après la description faite dans le Dk 8 (DkM 784.16-786.10) que le *Hādōxt nask* présente la même particularité. Mais le *Bagān Yasn* (dont un résumé est donné dans le Dk 8, DkM 692.15-693.2) peut également se référer au contenu de l'ancien *nask* avestique qui contenait les *yašt* aux différentes divinités. L'une des multiples difficultés concernant les textes avestiques nommés dans les textes moyen-perses est que les termes *yašt* et *yasn* sont imparfaitement synonymes, ou plutôt, que *yašt* désigne généralement la liturgie du *Yasna* ainsi que sa cérémonie[38].

Le *Bagān Yasn* est fréquemment mentionné dans le *Nērangestān*. À l'appui de témoignages tirés de ce textes, Kreyenbroek (2004, p. 327-331 ; 2008, p. 86-88) a proposé de considérer ce terme comme le nom d'une cérémonie du *Yasna* contenant les intercalations du *Visperad* qui aurait été augmenté de textes tirés du *Bagān nask* (soit les *Yašt* aux divinités), comme c'est le cas de la cérémonie majeure dite « *Vīdēvdād* »

36 Kotwal/Kreyenbroek 1992, p. 17, n. 1.

37 Pour les attestations de la juxtaposition du *Bagān Yasn* et du *Visperad*, voir Kreyenbroek 2008, p. 85.

38 Kellens 1998, p. 479-481 ; Kreyenbroek 2008, p. 83-85.

où les intercalations sont précisémment issues du *Vīdēvdād*. Il serait même possible que la structure liturgique basée sur le *Bagān yasn* ait servi de modèle lorsque le texte juridique et initialement non liturgique du *Vīdēvdād* a été intégré à la liturgie. Plusieurs passages du *Nērangestān* (24.8, 10, 11) laissent supposer que des passages d'un ancien *Hādōxt nask* étaient récités de la même manière au cours d'une cérémonie appelée « *Hādōxt* » (Kreyenbroek 2004, p. 329-330).

10. APm[39] dpyryh 'wgwn' AYK hwp npyk W lgy npyk b'lyk' d'nšn {fol. 29r} k'mk' k'l 'ngwst W plc'n[y]k MRYA HWEm
*u-*m dibīrīh ōwōn kū xūb-nibēg ud ray-nibēg bārīk-dānišn kāmaggār-angust ud *frazānag-saxwan hēm*

En ma qualité de scribe, j'ai une écriture belle et rapide, des connaissances subtiles, la main heureuse et la parole érudite.

COMMENTAIRES
kāmaggār-angust : « ayant la main heureuse », lecture due à 'Oriān (1361/1982, p. 1081), bien que *kāmgār-angust* eût été le composé attendu. Monchi-Zadeh (1982, p. 64, n. 11) proposait de le mettre en parallèle avec pers. *khōš-angošt* « habile, litt. aux bons doigts », or, cet adjectif s'emploie plus généralement pour désigner le talent des artistes, notamment la virtuosité des instrumentistes (voir Dehkhodā : « artiste habile ; musicien talentueux »).

Shaked (2004, p. 334-335) propose de découper le texte différemment : *bārīk ud dānišn-kāmag, kār-angust ud frazānīg-saxwan* « (a writer of) fine script, a philosopher, a man of nimble fingers (?) and of clever words ». Cette répartition serait acceptable si elle permettait de résoudre la majorité des problèmes que ce texte soulève. Or ici, il manque le mot que qualifierait *bārīk* (peut-être *nībēg*, « écriture » ; Shaked (2004 p. 335, n. 18) suppose un composé **bārīk-dibīr*) et par ailleurs, le composé *kār-angust* (ou à corriger en **kārīg-angust* « à la main (litt. doigt) efficace » ?) est nettement moins satisfaisant que *kāmaggār-angust*.

[39] MK : APš.

11. APm 'swb'lyh W km'nwl<yh> 'wgwn AYK ⟨P⟩WN plhw 'p'yt d'štn' ZK dt MNW LCDr' SWSYA sl Y L B̲YN twb'n wt[']ltn'
*u-m aswārīh ud kamānwar<īh> ōwōn kū pad farrox abāyēd dāštan ān dad kē tar asp sar ī man andar tuwān *widardan*

En ma qualité de cavalier et celle d'archer, je suis tel qu'il faut estimer chanceux l'animal sauvage qui est capable de dépasser la tête de mon cheval.

COMMENTAIRES
dad : « animal sauvage ». Unvala (1921, p. 14), Chunakova (2001, p. 149) et Monchi-Zadeh (1982, p. 64) lisent ce mot *did* « autre » (i.e. l'adversaire). Les deux premiers s'étaient efforcés de fournir une interprétation militaire : « il faut estimer chanceux l'autre qui pourrait éviter ma (flèche) derrière la tête de (son) cheval ». Nous devons la restitution de la forme correcte à Gignoux (1983, p. 109).

Dans l'iconographie cynégétique, l'arc n'est que l'une des nombreuses armes habituellement représentées, aux côtés de la lance, du javelot, de l'épée, et plus rarement du lasso que le texte mentionnera plus loin au §118, comme instrument de capture des lions. Le matériel toreutique dont nous disposons aujourd'hui ne permet pas d'affirmer s'il y a quantitativement une prédominance de l'arc dans les scènes de chasse, thème favori dans l'art officiel des Sassanides.

Compte tenu du rapprochement symbolique entre la chasse et la guerre, mais aussi du fait que les équipements du chasseur et du guerrier peuvent être identiques, la répartition des armes selon les activités du page, dans ce passage et le suivant, ne semble répondre ni à un souci de précision ni à un désir d'objectivité.

12. APm nyckw'lyh 'wgw<n> AYK PWN wtbht 'p'yt <d'štn'> ZK 'swb'l MNW PWN SWSYA W nyck' ≈ šmšyl OL hml'nyh W hmnpl[y]tyh Y L YATWNt W PWNc 'splys ⟨<Y> cwpk'n⟩ 'n'swt H<D>[40] zm'n 'plkšk 'hyc hcdl tng W PWN sl <Y> SWSYA 'plgwtyh' 'ytwn'cwm cygwn *gwd[41] Y l[']k-HD <W> *c<w>p[42] <Y> cwpyk'n hm'k QDM HD[43] gyw'k pyt'k

40 MK : y.
41 MK : lwd.

*u-m nēzagwārīh ōwō<n> kū pad wad-baxt abāyēd <dāštan> ān aswār kē pad asp ud nēzag ud šamšēr ō hamrānīh ud *hamnibardīh ī man āmad ud pad-iz asprēs <ī> čawgān anāsūd *ēw zamān abar-kašak-āxiz azēr tang ud pad sar <ī> asp apargūdīhā (?) ēdōn-iz-om čiyōn * gōy (?) ī *raγ-ē <W> *čōb (?) <ī> čawgān hamāg abar *ēw gyāg paydāg.*

En ma qualité de lancier, je suis tel qu'il faut estimer malheureux le cavalier qui est venu à ma rencontre avec son cheval, sa lance et son épée pour me combattre. Et de même, sur le terrain de polo, toujours infatigable, debout sur l'épaule (du cheval), par-dessous la sangle et au-dessus de la tête du cheval, immanquablement (?), je suis tel qu'une balle (?) rapide et le maillet (?) de polo, tous (deux) se touchent (à tous les coups).

COMMENTAIRES

*hamrānīh ud *hamnibardīh* : « rencontre et combat », cf. DĀ 30 pour un emploi similaire de ces deux verbes couplés, mais sans le préverbe *ham-*: *tō-z ō man rānē, tō-z ō man nibardē* « tu me provoques, tu me combats ».

čawgān : « polo ; maillet de polo », pers. *chowgān*, ar. *ṣawlajān*, syr. *ṣawlagān*, gr. byzantin *tzoukanion*. Hormis en son début où la phrase est le pendant exact du §11, ce passage est l'un des plus corrompus de HKR. Il présente toutefois l'une des deux occurrences du terme *čawgān* qu'offrent les livres moyen-perses, l'autre étant KAP 2.11, 12, 21, 14.3, 6 avec les deux orthographes cwpk'n et cwpyk'n. L'étymologie demeure contestée, notamment en raison de la forme empruntée en arabe dès l'époque sassanide, *ṣawlajān*, et en syriaque, *ṣawlagān*[44], où l'insertion de la syllabe *-la-* est inexpliquée, à moins que l'on considère le mot comme un dérivé de pers. *chūl/chawl* « courbé ». Pourtant l'emprunt du grec byzantin *tzoukanion* (5ème siècle) fait écho au terme moyen-iranien[45]. Plus tard, vers le 12ème siècle, une forme plus proche de ce dernier, *jūkān* ou *jawkān*, fait son apparition dans la littérature arabe et supplante

[42] MK : ck'.

[43] MK : HNA.

[44] Voir Ciancaglini (2008, p. 244) qui, tout en faisant état du problème de l'étymologie, signale que l'emprunt syriaque est tardif et pourrait avoir subi l'influence du terme arabisé.

[45] Voir Huyse 2002, p. 222 ; Azzara 1996, p. 20-26.

définitivement *ṣawlajān.* Sans prendre en compte ce problème, une seconde hypothèse serait de voir dans *čawgān* un dérivé en *-ag* (voire en *-īg*) de *čōb* « bois, bâton », augmenté du suffixe *-ān*. En effet, la graphie cwpyk'n, attestée ici, mais aussi dans KAP 2.11 et 12 (MK, fol. 77r), semble être la plus répandue, bien que non enregistrée par MacKenzie (CPD, p. 22)[46].

L'emploi métonymique que connaît le persan classique (*čōgān*) est également attesté en pehlevi : le terme s'applique en effet à la fois au jeu (mp. *čawgān kardan* « jouer au polo ») et à l'accessoire principal tenu par le joueur : la crosse ou le maillet (mp. *čawgān zadan* « frapper le maillet ») qui sert à porter un coup dans la balle (*gōy*) pour la mener vers le but[47]. Le maillet devait à l'origine avoir la forme d'une canne au bout évasé[48], tandis qu'aujourd'hui il se compose de deux parties : un manche en bambou et une pointe en bois dur.

Nous avons des raisons de penser que des détails tels que les règles du jeu, les critères de choix des chevaux, la formation des équipes et le nombre des joueurs, la qualité et les dimensions du terrain, la confection des maillets et des balles, etc. étaient consignés dans des *ēwēn-nāmag* sassanides. Il n'en subsiste presque rien : un titre, *kitāb āyīn al-ḏarb bi 'l-ṣawālaja li-l-furs* « *ēwēn-nāmag* sur le polo (litt. sur la manière de frapper avec le maillet) chez les Perses »[49], et un extrait d'un *ēwēn-nāmag* cité par le polygraphe du 9ème siècle, Ibn Qutayba, dans sa compilation des *'Uyūn al-akhbār*[50]. Cet extrait peut se résumer ainsi : le joueur doit d'abord lever le bras en le tournant vers l'avant, puis porter un coup franc à la balle, sans la rater, avec le bout de son maillet. S'il veut frapper la balle par dessous la sangle[51] ou sous l'encolure de sa monture, il faut qu'il veille [à ne pas blesser ses avant-bras]. Qu'il ne heurte pas son maillet contre le sol avant la balle, car cela risquerait de le briser. Qu'il évite toute altercation avec ses adversaires, qu'il ne jure pas,

[46] Sur l'étymologie et l'histoire de ce jeu en Iran, voir Azarnouche 1390/2011.

[47] Dans le persan d'aujourd'hui, le maillet est appelé *čūb* « bâton ».

[48] Sur le mur ouest de la grande peinture des Ambassadeurs à Samarkand (env. 660), on aperçoit un Turc portant un objet de cette forme qui a été identifié comme une canne de polo. Aucun joueur à cheval n'est représenté, mais la canne suffit à indiquer que des tournois étaient organisés dans le contexte des festivités royales de Nōrouz.

[49] Ibn al-Nadīm, Tajaddud éd., 1988, p. 376.

[50] D'après Azarnouche 1387/2008 qui met à jour et corrige la traduction proposée par Inostransev (1926, pp. 41-42).

[51] Cf. mp. *azēr tang*.

qu'il ne lance pas la balle sur les bâtiments voisins ni ne fasse fuir les spectateurs...

asprēs : ce terme est généralement compris comme « champ de course, hippodrome », et c'est aussi avec cette signification qu'il est entré dans les langues persane, arabe et syriaque[52]. Or un passage du KAP (14.3) nous permet d'étendre son champ sémantique au « terrain de polo » : *Hormizd ō asprēs šud ud čawgān kard* « Hormizd se rendit au *asprēs* et joua au polo ».

La connaissance de la terminologie équestre nous faisant défaut, tous les efforts des éditeurs pour décrypter ce passage se sont avérés vains[53]. Les lectures que nous proposons ne font que s'ajouter aux précédentes tentatives et la traduction de la dernière partie du passage est très conjecturale. Toutefois une chose est à peu près certaine : la performance sportive décrite ici – celle de dérober la balle par un adroit coup de maillet – est rendu encore plus ardue par le fait que le cavalier se dresse sur le garrot ou glisse sous la sangle du cheval, ce qui, en l'absence d'étriers[54], aurait été considéré comme une véritable prouesse.

[52] Ciancaglini 2008, p. 112-113.

[53] Monchi-Zadeh (1982, p. 64) ira jusqu'à rejeter la lecture de *čawgān* en la remplaçant par un improbable **čērakēh* [sic] pour réinterpréter l'ensemble de ce passage comme une description de prouesses militaires.

[54] La question de l'adoption de l'étrier en Iran sassanide n'est pas totalement résolue, étant donné que la chronologie de sa diffusion dans le monde iranien comme sa région d'origine (les steppes centrasiatiques ?) demeurent imprécises. Notons qu'il est largement absent de l'abondante iconographie équestre sassanide, non seulement par le fait qu'il n'est pas figuré, mais surtout du fait de la position du genou déplié du cavalier et de sa jambe pendante le long de l'épaule du cheval (et peut-être aussi celle de son pied placé « en pointe »). Une partie des supports, notamment les reliefs rupestres, sont trop détériorés pour indiquer clairement la présence d'étriers (Overlaet 2003, p. 93). Les traces de sangles que l'on peut apercevoir sur certaines représentations de cavaliers pourraient aussi bien correspondre à la sangle de la selle qu'aux étrivières. Certains chercheurs tels que Shahbazi (1986, p. 497) et Bivar (1965) étaient convaincus du fait que les Sassanides n'avaient jamais connu cette pièce de harnachement. L'iconographie étant conservatrice, elle n'a peut-être pas tenu compte de son adoption qui a dû avoir lieu au 6ème siècle au plus tard, par le biais des contacts avec des nomades des steppes centrasiatiques. La seule représentation assurée est celle du plat en argent du Musée de l'Ermitage, inv. S-247, daté du 7ème ou début du 8ème siècle (voir Overlaet éd., 1993, p. 197). On connaît également une paire d'étriers en argent, conservée au Musée de Mayence, datée, sur la base de critères formels, du 6e-7e siècle (*id.*, p. 187). Quoi qu'il en soit, il est assez vraisemblable que l'étrier ait été adopté par l'équipement de l'armée sassanide vers la fin de cette

anāsūd : « infatigable », leçon proposée par ʻOriān (1361/1982, p. 1082) comme un adjectif dérivé du verbe *āsūdan* « se reposer » commençant par un *a(n)-* privatif. Chunakova (2001, p. 149) traduit d'une manière plus littérale « sans lambiner ».

ēw zamān : « un instant ». Si cette leçon est correcte, la particule privative de l'adjectif précédent modifie sa traduction en « pas (même) un instant, jamais ». Étant donné que la boucle du z est interrompue et pourrait se confondre avec un d, ʻOriān (1361/1982, p. 1082) avait proposé de lire un participe présent actif sur le verbe *damīdan/daftan* « souffler », *damān* (pers. *id.*), qu'il traduit d'après son emploi métaphorique dans la littérature persane par « exalté, nerveux, fougueux ».

apargūdīhā : « immanquablement » (?). Notre proposition de lecture se fonde sur l'adjectif plgwt *pargūd* « exempt from » (CPD, p. 65), apparenté à prth. prg'w- « lack », prgwdk « deprived, bereft » (Boyce 1977, p. 72), ou ^{2}frg'w « lack »[55]. La traduction de Chunakova (2001, p. 149, p. 177, n. 10 : *afrayūdīhā*), « sans rater », s'inspire en réalité d'une leçon de Molé (1967, p. 10-12) dans Dk 5.2.1 et 7.1.41 : *afragūt-azišīhā* « sans que rien ne soit omis »[56]. Dans ses commentaires, Molé (*id.*, p. 156) qui traduit *afrayutīhā* par « sans manquer le but » favorise l'étymologie proposée par Unvala (1921, p. 74), skt. *aprayuta-*, plutôt que celle de Bailey (1971, p. 83, et n. 3) : *fragūtak* « obtenu ».

**gōy* (?) *ī *raγ-ē* <W> **čōb* (?) <ī> *čawgān* : « une balle rapide et le maillet de polo ».

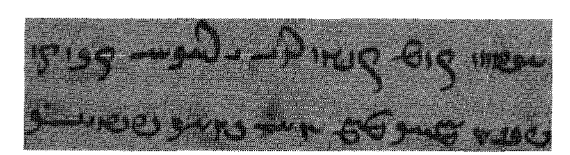
Bien que notre émendation soit très spéculative, il faut admettre que s'il y a au moins deux termes que l'on s'attendrait à rencontrer dans un

période, lors des transformations survenues dans la structure de la cavalerie ayant abouti à l'apparition d'unités de cavalerie légères et mobiles (Michalak 1987, p. 83). Attaché à la selle, l'étrier garantit une meilleure stabilité au cavalier et lui permet de manier plus facilement ses armes. Auparavant, les cataphractaires étaient directement attachés au harnais afin d'éviter les chutes (voir en dernier lieu Potts (2007[2012]). Les armées musulmanes généraliseront l'usage de l'étrier seulement vers la fin du 7e et au cours du 8e siècle (Costantini 1980, pp. 24-25).

55 Voir DMMPP, p. 154.

56 Voir aussi Amouzgar/Tafazzoli 2000, p. 111.

tel contexte, ce sont bien *gōy*[57] et *čōb*. Si le manuscrit note lwd au lieu de gwd, cela peut être dû à un signe diacritique en forme de « chapeau circonflexe » qui était placé au dessus du d (en réalité, du g initial réinterprété comme un d), et qui au fil de la transmission se serait assimilé à la lettre et aurait fini par ressembler à un l.



MK, fol. 29r, page gauche, l. 11-12 (détail).

Quant à *čōp*, les lettres ck' données par le manuscrit pourraient traduire une forme très corrompue de cwp où le p aurait été dissocié en k' (?).

*hamāg abar *ēw gyāg paydāg* : litt. « tous apparaissent en un endroit », d'où notre traduction « tous (deux, c.-à-d. la balle et le maillet) se touchent ». Comme au §4, hm'k pourrait également présenter une graphie corrompue de hm'y *hamē* « toujours ».

13. PWN-c swr wn' W blbwt W tmbwl W knn'l W KRA slwt <W> cyk'mk W PWNc Y ptw'ck {fol. 29v} gwpt<n W> p'w'cyk krtn' 'wst't GBRA HWEm
pad-iz sūr win ud barbut ud tambūr ud kennār ud har srōd <ud> čegāmag ud pad-iz ī paywāzag gufta<n ud> pā-wāzīg kardan awestād mard hēm

De même, dans les réceptions, (pour jouer) de la harpe, du luth (à manche court), du luth (à long manche), de la lyre et tout air et chant, aussi pour (chanter) des réponses (musicales), et dans les danses, je suis un maître accompli.

COMMENTAIRES
pad-iz sūr : comme l'orthographe attendue de *sūr* « banquet » aurait été swl, Chunakova (2001, p. 149, p. 178, n. 13), à la suite de la leçon de

57 Sur le rôle symbolique de la balle de polo, immobilisée par un « miracle chrétien », voir la Légende de Mar Kardag (Walker 2006, p. 25-26, p. 140-141).

Māhyār Navvābi (1334/1955, p. 100), choisit de lire « *pad čang* », compte tenu de l'importance de cet instrument qui arrive en tête de liste dans les §62 et 63. Mais l'argument nous semble insuffisant pour justifier cette lecture.

Concernant la musique sassanide, ce passage et le §62 offrent le plus large témoignage de noms d'instruments. Au total, neuf y sont nommés : *win*, *barbut*, *tambūr*, *kennār* (§13), *čang*, *sūr pīk* (?), *mustag*, *nāy*, *dumbalag* (§62). Les cinq premiers sont également attestés dans DĀ §48, lignes 101-2, dans un passage où la chèvre affirme que les instruments peuvent être fabriqués grâce à elle[58].

Étant donné que la majeure partie de nos informations sur la musique des Perses provient des sources arabes, il est curieux que cet épisode soit absent de *Ghurar*. Le goût des Sassanides pour la musique est un fait largement reconnu et l'on connaît par ailleurs le prestige dont jouissaient les musiciens de cour[59]. Le règne de Khosrow II semble avoir été l'âge d'or de la musique sassanide. De nombreux récits ont conservé les noms de certains musiciens célèbres : Bārbad[60], inventeur supposé du système modal de la musique savante persane et compositeur des *navā-i khusravāni* « airs royaux » et de trois cent soixante airs, un pour chaque jour de l'année zoroastrienne (hormis les épagomènes)[61] ; celui de Sarkaš et de Nakīsā, compositeurs à la cour de Khosrow II. Les diverses représentations de musiciens dans la toreutique ou les bas-reliefs

[58] Cf. Māhyār Navvābi 1349/1970, p. 77. Le texte ne l'explicite pas, mais il faut bien entendu comprendre que la peau de chèvre était utilisée pour les percussions et les tables des instruments à cordes, et les intestins pour la fabrication des frettes ou des cordes, etc.

[59] Cf. al-Mas'ūdī, *Les prairies d'or*, vol. I, p. 219, § 582 sur l'organisation de l'institution des musiciens.

[60] Cf. Ferdowsi, Khāleqi-Motlaq éd., 1386/2007, vol. 8, p. 281-287 ; *Ghurar*, Zotenberg trad., 1900, p. 694-698. Voir aussi Tafazzoli 1988, p. 757-758.

[61] Voir Christensen 1936, p. 38-39. Ibn Khurdādbih, qui donne pour ce nom l'orthographe Bahlbaδ, le dit originaire de la ville de Merv et le considère comme le musicien et joueur de luth (*al-'ūd*) le plus illustre de l'ère de Khosrow II. Il narre aussi un passage des plus surprenants sur sa rivalité avec Sarkaš (Šarkās, dans Ibn Khurdādbih, Khalīfa éd., 1964, p. 17). Voir également cet épisode dans *Ghurar*, p. 694-698. Son nom (*Pahlbad) permet de l'associer aux ménestrels parthes (*gōsān* sur lesquels voir Boyce 1957, p. 10-45).

sassanides[62] attestent à leur tour l'omniprésence de la musique, y compris lors des parties de chasse ou de la célébration des banquets (mp. *sūr*). Ceci est confirmé par la version arabe de l'unique spécimen d'*āyīn* sassanide (traité sur le protocole et les règles de conduite destinées à la haute aristocratie ou « Livre des prescriptions ») qui nous soit parvenu : « ... aussi avons-nous permis l'enseignement des instruments musicaux à cordes au chef de banquet et aux autres, de manière qu'ils puissent se passer de musiciens de condition humble. S'il n'y en a pas assez, le noble jouera lui-même de l'instrument à cordes qu'il connaît » (Grignaschi 1966, p. 117-118).

win : « la harpe (droite, ou angulaire ?) », sogd. *wyn'*, khot. *bīna*, provenant du skt. *vīṇā-*[63]. Monchi-Zadeh (1982, p. 65) considère que ce mot est lié au précédent : *sūr-vin* « banquet vina ». Christensen (1936, p. 30 ; 1944, p. 484) qui suit ordinairement les lectures d'Unvala (lequel ne fournit ici aucune interprétation), le traduit par « luth indien » en référence au sanskrit. L'identification de cet intrument, dont le nom figure aussi dans DĀ (§48, ligne 101) est problématique. Selon la majorité des dictionnaires persans, qui l'orthographient *vn*, il s'agirait d'une sorte de tambourin circulaire[64]. Or, dans son ouvrage sur la culture musicale et les musiciens, *Mukhtār min kitāb al-lahw wa 'l-malāhī*, le « Livre des plaisirs et des divertissements », le bureaucrate musulman originaire du Khorāsān, Abū 'l-Qāsim 'Ubayd-Allāh Ibn Khurdādbih (825-911) mentionne un instrument à sept cordes nommé *al-wanj* qu'on joue dans le Khorāsān et dont le son serait proche de celui du *al-ṣanj* « la harpe » (Khalīfa éd., 1964, p. 16)[65]. Toutefois, comme nous le savons par une source plus ancienne, le recueil du poète arabe al-A'shā' Maymūn (première moitié du 7ème siècle), *win* (ar. *wann*) et *čang* (ar. *ṣanj*) étaient deux intruments distincts (sur mp. *čang*, désignant une autre sorte de harpe, voir HKR 62). Selon l'opinion de Farmer (1938, p. 401-402), ces termes désignent deux sortes de harpes : le premier correspond aux deux

62 Parmi les plus célèbres, la scène de chasse de Tāq-e Bostān (les tableaux de la chasse au sanglier et de la chasse au cerf), cf. Farmer 1938 ; Christensen 1944, p. 483-486 ; Duchesne-Guillemin 1993.

63 EWAia II, p. 568.

64 Par exemple Steingass 1892, p. 1481 « cymbals, castanets » ; BQ, p. 2292 « le *sanj* qu'on joue avec les doigts ».

65 Informations reprises telles quelles par al-Mas'ūdī, *Les prairies d'or*, vol. V, p. 1299, §3215, mais l'éditeur lit par erreur *wanadj*.

types de grandes harpes à caisse de résonance droite, réservés aux musiciens de cour, que l'on peut observer sur le panneau de la chasse au sanglier à Tāq-e Bostān (*id.*, pl. I, fig. 1 et 2) mais aussi sur une mosaïque de Bishāpur (voir figures 1 et 2 ci-dessous), tandis que le second désigne un troisième type, à caisse de résonance angulaire (*id.*, pl. I, fig. 3). Notons cependant que cette répartition des formes ne fait pas l'unanimité (voir HKR §62)[66].



Figure 1 : joueuse de harpe, mosaïque de Bishāpūr, Musée du Louvre.

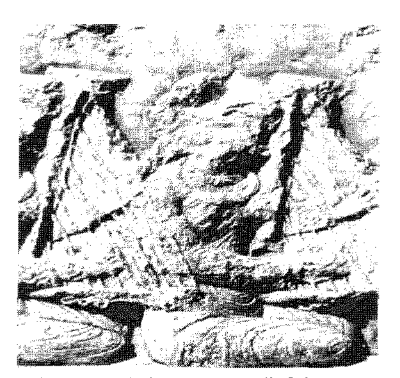


Figure 2 : joueuses de harpe, bas relief de Tāq-e Bostān, paroi gauche du grand iwan (tableau de la chasse au sanglier).

[66] Par exemple, voir Lawergren 2003. Et bien qu'aucun prototype de *win* n'ait été découvert en Iran, Vassilieva (2000, p. 85) suppose que cet instrument pourrait être la harpe arquée figurant sur des illustrations provenant d'Olbia, du Gandhara et du site de Zar-Tepe près de Termez.

barbut : « luth (à manche court) ». Le nom de cet instrument à cordes, également attesté dans DĀ §48, ligne 101, a été emprunté en grec sous la forme *barbitos/barbiton* et en latin *barbitus*[67]. Les sources arabes le connaissent sous le nom d'*al-'ūd*, mot à l'étymologie contestée (selon une hypothèse, le mot provient du mp./pers. *rōd*, et selon une autre, plus probable, de l'akkadien *gudi*[68]). Cependant, Neubauer (2009) fait remarquer que ces deux instruments n'étaient pas identiques aux débuts de l'islam : le *barbut* (ar. *barbaṭ*) avait un manche plus long et une caisse de résonance plus petite.



Figure 3 : Musicien pinçant les quatre cordes d'un luth à col cassé en forme de demi-poire (détail d'un plat en argent du Musée de l'Ermitage, d'après Overlaet éd., 1993, p. 138)

Plus tard, lorsque cet instrument tomba en désuétude, l'emprunt arabe *barbaṭ* fut appliqué au luth à manche court (comme le modèle à col cassé, voir figure 3, ci-dessus). Il semble qu'une sorte de luth nommé « luth perse » (*al-'ūd al-fārīsī*) fut l'instrument préféré des cours califales jusqu'à la première moitié du l'ère abbasside (Farmer 1929, p. 73)[69].

[67] Cette étymologie n'est pas unanimement acceptée. Sur cette question et sur la probable provenance kouchane de l'instrument, voir During 1988.

[68] Duchesne-Guillemin 1993, p. 19.

[69] En réponse au calife al-Mu'tamid qui le questionnait sur l'origine de cet instrument, Ibn Khurdādbih rapporte une anecdote assez lugubre où il associe les différentes parties de l'instrument avec celles du corps humain : « le premier qui fit usage du luth est Lemech, fils de Mathuschaël (Méhujaël). Ce Lemech avait un fils qu'il aimait tendrement ; la mort le lui ayant enlevé, il suspendit le corps à un arbre ; les jointures se désagrégèrent et il ne resta plus que la cuisse, la jambe et le pied avec ses doigts. Lemech prit un morceau de bois et l'ayant taillé et raboté avec soin, il en fit un luth, donnant au corps de l'instrument la forme de la cuisse, au manche la forme de la jambe, au bec celle du pied, les chevilles imitaient les doigts, et les cordes, les artères. Puis il en tira des sons et chanta un air funèbre auquel le luth mêla ses accents » (al-Mas'ūdi, *Les prairies d'or*, vol. V, p. 1298, § 3213). Ce rapport particulier entre le

tambūr (ou *tanbūr*) : « luth (à long manche) », ar. *ṭunbūr*. C'est une autre sorte de luth, à deux cordes et sept frettes, à la caisse de résonance plus petite et au manche plus long que le *barbut*.

Selon Ibn Khurdādbih, c'est l'instrument de prédilection des habitants de Ray, du Ṭabaristān et du Deylam et aussi celui que les Perses préfèrent à tous les autres instruments[70]. Ils l'accompagnent généralement du *dōnāy*[71], la flûte à deux becs (*id.*, p. 15). Au 8ème siècle, cet instrument fut le favori des virtuoses et entra en concurrence avec le *'ūd* tétracorde qui, lui, devint l'instrument de prédilection de l'accompagnement (sans doute à l'unisson, puisque la musique orientale ne connaît pas la polyphonie). Henry G. Farmer, l'historien de la musique arabe, que nous avons cité plus haut, explique ainsi cette spécialisation : "the peculiar timbre of the instrument, due to the drum-like structure of the sound-chest (it was probably constructed with a skin belly at this time) gave it a noisy tone, and was therefore more acceptable for solo performance" (Farmer 1929, p. 155). Deux sortes de *tanbūr* sont longuement décrits par al-Fārābi dans son *Kitāb al-mūsiqī al-kabīr* : *ṭunbūr al-mīzānī* et *ṭunbūr al-khurāsāni*, ce dernier, le *tanbūr* du Khorāsān, étant une innovation persane antérieure au 9ème siècle (*id.*, p. 148, 155).

kennār : « lyre ». C'est le terme qui désigne la constellation de la lyre dont l'étoile la plus brillante est α Lyrae (Véga), av. *vanaṇt*, mp. *wanand*. En tant que terme astrologique, il n'est pas directement attesté en moyen-perse, mais il est transmis par le biais de l'arabe dans des œuvres astrologiques telles qu'*al-Madkhal* d'Abū Ma'shar al-Balkhī

luth et l'homme se reflète aussi sous une autre version, car il ajoute : « d'après une opinion répandue chez presque tous les peuples et adoptée par un grand nombre de savants, le luth est [d'origine] grecque ; il fut construit par des géomètres dans un étroit rapport avec les natures [simples] de l'homme. Si ses cordes sont dans une juste proportion avec les nombres augustes, le luth participe à la nature de l'homme et l'agite d'une émotion qui n'est autre chose que le retour subit de l'âme à son état naturel » (*id.*, vol. V, §3226, p. 1301-1302).

70 Citation dans al-Mas'ūdī dans son exposé sur la musique (*Les prairies d'or*, vol. V, §3215, p. 1299).

71 L'édition de Khalīfa note *al-zunāmī* (p. 15) et mentionne, en note 8, le parallèle d'al-Mas'ūdī : *al-diyānī*. C'est encore la même forme *al-zunāmī* que l'on retrouve dans l'édition de Barbier de Meynard et Pavet de Courteille, vol. V, p. 1298, §3214. Quoi qu'il en soit, la correction de ces termes en *dōnāy* « flûte à deux becs » va de soi. Neubauer (2009) reproduit pourtant la lecture de Khalīfa sans plus d'explication.

(Albumasar) datant du 9ème siècle de notre ère ou dans *Kitāb asrār al-nujūm* et sa version latine, *Liber Aristotilis*[72]. Comme nom d'instrument de musique, nous ne connaissons pas d'autre attestation que celle-ci et celle de DĀ 101. C'est en effet sous son nom grec qu'Ibn Khurdādbih mentionne la lyre à cinq cordes, *al-lūrā* (Khalīfa éd., 1964, p. 17). Farmer (1938, p. 406) cite les termes apparentés (hébreu *kinnōr*, arabe *kinnāra*, sanskrit *kinnarī*), mais Shaked (2005, p. 160) semble favoriser une origine araméenne.

paywāzag guftan : litt. « dire des réponses ». Dans ce contexte, ce syntagme doit désigner l'art de répondre à une phrase musicale par une variation exécutée soit en chantant, soit par un instrument. Chunakova (2001, p. 150) traduit par « savoir poser des questions et répondre », peut-être en référence à l'exercice auquel se prête le page en se soumettant aux questions du roi, bien que rien ne l'explicite.

pā-wāzīg : pers. *pābāzī*, litt. « jeu de pas », ou « effectuer des pas de danse ».

14. W ⟨PWN M⟩E MNDOM Y st'lk'n 'p'ht[']l'n 'ytwn' B̲YN OZLWNt HWEm AYK OLEš'n MNW B̲YN ZK pyšk HWEd hm'k B̲YN L MNDOM 1 hw'l HWEd
*ud pad čē čiš ī stāragān *abāxtarān ēdōn andar šud hēm kū ōy-šān kē andar ān pēšag hēnd hamāg andar man čiš-ē xwār hēnd*

Et en ce qui concerne les étoiles et les planètes, je suis si avancé que, comparés à moi, ceux dont c'est le métier ne sont que peu de chose.

COMMENTAIRES
ōy-šān kē andar ān pēšag hēnd : « ceux dont c'est le métier ». Peut-être est-ce par ironie que l'auteur ne donne pas le nom de ce métier. Il est toutefois bien attesté en pehlevi : *axtar(ā)mār*, *starōšmār/starōšmur*, mais aussi *star-gōwišn* et *star-hangār*[73]. Les planètes (ainsi que les

[72] Raffaelli 2001, p. 37, n. 27 ; Raffaelli 2002, p. 115. Panaino (2009, p. 96-97) fait remarquer qu'en tant que traduction littérale du gr. Λύρα, le nom *kennār* s'applique à la constellation mais non nécessairement à l'étoile Vega, puisque celle-ci porte déjà un nom iranien connu depuis l'avestique, *vanaṇt*.

[73] Brunner 1987, p. 862.

comètes) (*abāxtar*) sont considérées par l'astrologie iranienne comme maléfiques[74]. L'« astrologie » est aussi désignée dans KAP 3.4 par une paraphrase *čiš* <*ī*> *haftān* <*ud*> *dwāzdahān ud ēstišn ud rawišn ī stāragān* « concernant les Sept (planètes) et les Douze (signes du zodiaque), la position et le mouvement des étoiles ».

15. W PWN ctl<n>g W nyw'lthšyl W hštp'y krtn' MN hm'hl'n[75] pr'ctl HWEm
*ud pad *čatrang ud nēw-ardaxšēr ud haštpāy kardan az hamahlān frāztar hēm*

Et aux échecs, au trictrac et au *haštpāy*, je surpasse mes adversaires.

COMMENTAIRES
čatrang : « les échecs », skt. *caturaṇga-*. L'omission du n (ctlg) semble à priori être un cas isolé car elle n'apparaît pas dans WČN qui offre dix occurrences du mot. Bailey (1971, p. 125, n. 1) attire l'attention sur des cas de divergences dialectales engendrées par la disparition du n (*ng* > *gg* > *g*) dont *sang/sag* ; *rang/rag* ; *čatrang/čatrag*, le dernier cas étant reflété par l'arménien *čatrak* (*id.*, p. 230). Cependant, compte tenu de la transmission défectueuse du manuscrit MK, la graphie ctlg pourrait être ici une faute attribuable au copiste, même si elle parraît surprenante pour un mot aussi connu.

Ces jeux, dont deux sont d'origine indienne (les échecs et le *haštpāy*), sont cités immédiatement après l'astrologie. Si elle n'est pas fortuite, cette disposition peut trouver deux explications : soit l'auteur ou le compilateur du HKR tente d'indiquer que ces jeux et les sciences des astres ont en commun le fait d'avoir été véhiculés depuis l'Inde, soit il a voulu mettre en avant la portée astrologique de ces jeux, le hasard y occupant une grande place.

nēw-ardaxšēr : litt. « Ardashīr (est) bon», hébr., ar. *nrdšyr*. Ce terme, d'où dérive le nom iranien du backgammon actuel, pers. *nard*, désigne un jeu de plateau, appartenant à la famille du trictrac, joué avec trente pions, mp. *muhrag* (quinze blancs et quinze noirs) et deux dés, mp.

[74] Raffaelli 2001, p. 88.

[75] hm écrit en dessus de la ligne.

gardānag (WČN 21, 22). Il serait une variante des jeux romains *tabula* et *alea*[76]. Nous ignorons quelle était la structure exacte du tablier à l'époque sassanide, mais il est probable qu'elle ait été comparable à la figuration de ce jeu sur le petit bol en argent de la Sackler Gallery (voir ci-dessous, figure 4)[77], avec deux rangées de huit cases[78]. Daté de la fin de l'époque sassanide ou du début de l'ère islamique, l'objet représente une scène de mariage accompagnée d'autres activités festives (musiciens, combat au corps à corps, filtrage du vin...). La forme du plateau de jeu avec un espace intermédiaire – réservé sans doute au lancé de dés – présentant deux cases croisetées, a parfois servi à l'identification d'un autre tablier comme un plateau de trictrac : la brique trapézoïdale extraite des fouilles de la citadelle de Paikend près de Boukhara et datée de la seconde moitié du 4ème ou du début du 5ème siècle de notre ère (Semenov 1996, p. 16, ill. p. 130-131). Composé de trois rangées de huit cases, ce tablier présente dans la rangée centrale deux cases marquées d'une croix, ce qui ne correspond ni au principe du trictrac ni à aucun jeu connu.



Figure 4 : joueurs de trictrac, détail du bol en argent de la Arthur M. Sackler Gallery (Washington), S1987.105.

Sur la scène de ce bol, les deux joueurs ont laissé leurs effets éparpillés autour d'eux : un bonnet appartenant à celui de droite et une dague à tête d'aigle dans son carquois appartenant au joueur de gauche. Cela peut signifier que ces objets ont été mis en gage dans la partie. Le

76 Panaino 1999, p. 199.

77 Voir Harper 1978, p. 74-76 pour la description de cet objet.

78 Le plateau actuel compte deux rangées de douze cases.

joueur de gauche, peut-être un militaire, est visiblement plus âgé, car, contrairement à son adversaire, il porte la barbe. Il lève la main en signe de victoire, tandis que le perdant fait le geste de révérence en courbant l'index en sa direction. Cette scène trouve un parallèle centrasiatique datant du 9ème siècle, dans l'un des cycles du Mahābhārata sur les peintures murales de Panjikent (pièce 13/VII) où deux héros nimbés se mesurent dans une partie de trictrac[79]. Le plateau, sans être identique à celui du bol de la Sackler Gallery, en est relativement proche bien qu'étant disposé entre les adversaires dans le sens de la longueur et composé de trois rangées de six cases. Le joueur de gauche, qui porte une longue barbe, courbe l'index de la main gauche et son adversaire lève la main droite. On peut en conclure qu'à l'instar des échecs, la scène figurant une partie de trictrac avait trouvé sa place parmi les motifs récurrents et conventionnels de l'iconographie aristocratique.

D'après la légende étiologique de WČN, à la suite de l'introduction des échecs à la cour sassanide par le roi indien Dewišarm, le trictrac aurait été inventé par le vizir de Khosrow Ier, Wuzurg-Mihr, non pas comme une allégorie de la stratégie militaire – c'est le cas des échecs –, mais plutôt comme une représentation des principes cosmogoniques zoroastriens, en assignant, par l'intervention des dés, une grande part au destin

haštpāy : « huit pieds ». Depuis Unvala (1921, p. 16), ce mot a été lu avec un second membre *-pāy* « pied » ; pourtant, comme l'a fait remarquer Bailey (1937, p. 233), en tant que dérivé du skt. *aṣṭāpada-* (pāli *aṭṭhapada*) « having eight squares (pada) », le mot pehlevi devait conserver la voyelle brève. L'orthographe donnée par MK, p'y, graphie assez répandue pour noter *pāy*[80] – alors qu'on attendrait p'dy – ne permet pas de décider s'il s'agit d'un emprunt direct à l'indien ou une adaptation du mot au pehlevi.

L'identification du jeu a également posé problème. Du côté indien, l'historien des échecs, H. Murray, a tout d'abord interprété *aṣṭāpada* comme un jeu de parcours joué sur un échiquier de 64 cases. Chaque

[79] Reproduction dans Marshak 2002, pl. 15, p. 83, et commentaires p. 142 ; détail de l'image dans Bussagli 1963, p. 46 ; commentaires détaillés dans Semenov 1985, p. 216-229, Semenov 1996, p. 17, et dessin comparatif des tables de Paikend, Penjikent et du bol en argent p. 131.

[80] Cf. HKR §26 ; DĀ §11, AZ §86, et deux cas dans le Gr.Bd., voir Bahār 1345/1966, p. 116.

joueur devait disposer d'un plateau sur lequel il lançait deux dés, l'un rouge et l'autre noir (Murray 1913, p. 35-37, p. 40-42). On a longtemps pensé que ce plateau avait été à l'origine de l'invention des échecs (Murray 1952, p. 130)[81]. Or Murray a plus tard abandonné cette idée, car le jeu ne semble avoir aucune réalité dans les sources indiennes et le mot désignerait simplement un plateau structuré employé pour lancer les dés (Schädler 2008, p. 74-75)[82]. Cette fonction pourrait aussi être celle du *haštpāy* sassanide et, dans ce cas, le présent passage énumérerait les jeux avec une gradation croissante du hasard : jeu stratégique (les échecs), jeu de stratégie et de hasard (le trictrac), jeu de hasard pur (le *haštpāy*) (*id.*, p. 75, n. 35)[83].

16. PWN ME zmb' Y 2 'dwynk bstn' l'd hcdl ⟨Y lyšk⟩ wnd't gwšnsp YTYBWNm
pad čē zamb ī dō ēwēnag bastan rāy azēr ī rēšag ī Windād-Gušnasp nišīnēm

Pour ce qui est de lier les deux sortes de *zamb*, je m'assieds sous la barbiche/blessure (?) de Windād-Gušnasp.

COMMENTAIRES

Suivant immédiatement une énumération de noms de jeux, le mot *zamb* a été naturellement assimilé à un jeu. Unvala (1921, p. 16) traduit cette phrase par « in order to bind *zamb* in two ways I sit under the hair of *vindāt-vušnasp* » (« hair » traduisant *rēšag*). S'il s'agit bien d'une pratique ludique, cette phrase énigmatique pourrait correspondre à une

81 Sur l'hypothèse de la polyvalence du plateau voir Gunter 1991, p. 10 ; Panaino 1999, p. 51, n. 16, p. 145, n. 50, p. 153-156 ; Panaino 2003, p. 51.

82 Nous tenons à remercier l'archéologue et historien des jeux Ulrich Schädler d'avoir mis à notre disposition son importante contribution sur les jeux de plateau.

83 Dans un article intitulé « Hašt-pāy », Azami (1985) apporte un témoignage contemporain d'un plateau à huit côtés (bien que portant un nom autre que *haštpāy*) auquel jouent les garçons du village de Sangesar à l'aide de 36 pions de deux couleurs. N'ayant apparemment nulle ressemblance avec un damier ou un tablier de trictrac, ce plateau sert à un jeu tactique dans lequel les dés n'interviennent pas (Azami 1985, p. 107, fig. 1). En référence à sa structure (3x8 cases), Semenov (1996, p. 16-17, 131, ill. 1, 2) proposait une identification éventuelle du plateau de jeu découvert à Paikend avec le *haštpāy* sassanide. Mais comme indiqué plus haut, le type de jeu correspondant à ce plateau n'a pas encore été identifié avec certitude.

expression consacrée ou à un dicton employé par celui qui s'impose systématiquement à son adversaire. Sans connaissance de cette pratique ni de son expression, tout commentaire ne peut qu'être spéculatif. *Rēšag*, qui signifie en général « racine », pourrait être ici un diminutif soit du mot *rēš* « barbe », d'où notre traduction très conjecturale par « barbiche » soit de *rēš* « plaie, blessure ». Par ailleurs, lyšk peut encore être interprété par *rišk* « lente » (cf. AWN 34.3) mais cela ne trouve aucune explication satisfaisante. Une autre possibilité consisterait à lire *srēšk* « larme » (avec s au lieu de Y), puisque la préposition *azēr* peut se construire sans l'*ezafe* comme dans *azēr zamīg* « sous terre » (MK étant endommagé en ce point, fol. 29r ligne 8, cette proposition ne peut être confirmée par la graphie). Dans cette même ligne de conjecture s'offre une nouvelle alternative : celle de lire *'lyšk *arēšk* « jalousie » et de comprendre l'expression comme signifiant « (je suis si invincible) que j'attise la jalousie de ... ». Bien que cela ne soit pas explicité, c'est la traduction adoptée par Chunakova (2001, p. 150) : « j'inspire l'envie ». Bartholomae (1917-20, p. 40-42) avait supposé que ce jeu était identique au trictrac, en traduisant le mot *zamb* par « morsure » (av. *zaṇb-* « lutter »), mais cet argument n'avait pas été jugé convaincant (par ex. Pagliaro 1951, p. 97, n. 3, p. 213-216, n. 79)[84].

Le parthe manichéen atteste deux termes qui, eux, dérivent d'un anc. iran. *^{2}*zamb* « écraser »[85], *zambag* « combat, bataille » et le nom d'agent *zambāgar* « combattant », et qui pourraient être mis en rapport avec le nom de ce jeu[86].

Windād-Gušnasp : ce nom propre est bien connu de l'onomastique iranienne : il est attesté dans le commentaire du V 3.40 comme nom d'un exégète (cf. Cantera 2004, p. 209), et c'est aussi le nom du possesseur d'une coupe d'argent conservée au Musée d'Art de Cleveland et de celui d'un sceau apposé sur une bulle de la Bibliothèque Nationale de France (BNP 16.9b.) (Gignoux 1986, p. 182, n° 1000). Il est également attesté à plusieurs reprises dans le *Shāhnāme* comme nom de l'un des grands généraux de Hormizd IV (579-590), mais déformé, notamment par les exigences prosodiques, en « Bandā-Goshasp [sic] » (Khāleqi-Motlaq éd.,

84 Voir aussi Panaino 1999, p. 53, n. 24, p. 215, n. 79.

85 EDIV, p. 463-464.

86 Voir DMMPP, p. 382.

vol. VII, p. 503, vers 464, p. 531, vers 807, p. 594, vers 1540, p. 598, vers 1589, p. 599, vers 1591).

17. BRA KON dwdk <w>šwpt' W nz'l W tb'h BRA bwt W AMc PWN whšt OZLWNt
bē nūn dūdag wišuft ud nizār ud tabāh bē būd ud mād-iz pad wahišt šud

Mais à présent, la famille est ruinée, affaiblie, déchue et même (ma) mère s'en est allée au paradis.

COMMENTAIRES
mād-iz pad wahišt šud : « (ma) mère est allée au paradis ». La leçon première de cette phrase avait été *pad *baxt šud* (Unvala, 1921, p. 16 : « (my) mother has departed this life » ; Monchi-Zadeh 1982, p. 66 : « my mother has gone to her fate »). Même si la préposition attendue aurait été *ō* plutôt que *pad* (cf. Dd 30.1 : *ruwān ī ahlawān ka bē ō wahišt šawēd pad čē ēwēnag šawēd* ?[87]), outre qu'elle convient au contexte, la leçon *wahišt*, qui fait aussi l'économie d'une correction, est sans doute à préférer.

18. W AMTt'n PWN yzd'n p'hlwmyh MDMENyt PWN MNDOM <Y> L plm'yt nklytn' ::
ud ka-tān pad yazdān pahlomīh sahēd pad čiš <ī> man framāyēd nigerīdan

Et si cela vous sied, par la grandeur des Dieux, daignez porter un regard sur mon cas.

19. MLKAn MLKA OL lytk gwpt ≈ AYK AMT LK lytk 'ytwn' BSYM 'lcwk HWEydy APt hwk PWN xwlšn <Y> BSYM[88] W blhmk Y hwp {fol. 30r} ⟨W⟩ c'pwk BYN YHWWNt YKOYMWNyt BRA YMRRWN AYK hwlšnl kt'm BSYMtl W PWN mycktl

[87] Jaafari-Dehaghi 1998, p. 90.

[88] Écrit en dessous de la ligne. L'insertion est indiquée par le signe ^ placé en dessus de la ligne.

šāhān šāh ō rēdag guft kū ka tō rēdag ēdōn xwaš-ārzōg hē u-t xōg pad xwarišn <ī> xwaš ud brahmag ī xūb ud čābuk andar būd ēstēd bē gōw kū xwarišn-ē kadām xwaštar ud pad-mizagtar

Le Roi des Rois dit au page : ô page, si tel est ton bon désir, et (puisque) la bonne nourriture, les vêtements beaux et superbes font partie de tes manières, dis-moi quelle est la nourriture la plus exquise et la plus savoureuse.

COMMENTAIRES

xwaš-ārzōg : « aux bons souhaits ». Voir commentaires du §1 (sous « *Wāspuhr* »). Suivant la version offerte par *Ghurar* (pers. *khosh-arezū*), certains éditeurs ont fait de ce composé le nom du page. Si l'on accepte l'explication de Bailey (1937, p. 233), il y aurait eu un effet de paronomase entre le qualificatif et le nom propre.
Dans le texte moyen-perse *Mādayān ī Yōšt ī Friyān*, le sorcier Axt pose une question tout à fait similaire à Yōšt : *dwāzdahom frašn ēn pursīd kū xwarišn kadām xwaštar ud pad mēzagtar* « (En) douzième question il demanda : quelle est la nourriture la plus exquise et la plus savoureuse ? » (YF 2.62). Mais la réponse est ici purement morale : la nourriture acquise par l'effort et utilisée dans un acte pieux.

čābuk : voir commentaire §7.

Ghurar, p. 706 :

فسأله ابرويز يوماً عن اطيب الطعام و اوفقه و الذه.

« Abarwîz, un jour, lui demanda quel était l'aliment le meilleur, le plus sain et le plus agréable ».

20. YMRRWNyt lytk AYK 'nwšk hpt kyšwl hwt'y k'mk hnc'm plm'yt YHWWNtn' hwlšn1 ZK BSYMtl W PWN myckt1 Y B̲YN ⟨gw⟩šn<g>yh W tn' drwstyh W 'pybymyh OŠTENd
*gōwēd rēdag kū anōšag haft kišwar xwadāy kāmag-hanjām framāyēd būdan xwarišn-ē ān xwaštar ud pad-mizagtar ī andar *gušnagīh ud tandrustīh ud abēbīmīh xwarēnd.*

Le page dit : puisse l'immortel seigneur des sept continents accomplir sa volonté ! La nourriture la plus exquise et la plus goûteuse est celle que

l'on mange lorsqu'on a faim, lorsqu'on est en bonne santé et hors de danger.

COMMENTAIRES

Le pseudo-Ǧāhiz, le *Livre de la couronne*, permet de compléter l'aphorisme : « la nourriture la plus savoureuse et la plus agréable est celle que l'on attaque avec une faim vorace ; l'étreinte est la plus délicieuse, la plus voluptueuse quand le désir est accru par une longue continence ; le sommeil le plus doux et le plus calme est celui qui suit la fatigue et la veille. Il en est ainsi de tous les plaisirs de ce monde » (Ǧāhiz, Pellat trad., 1954, p. 170).

*_gušnagīh_ : « faim ». En raison de la graphie gwšnyh, ce mot avait précédemment été lu *juwānīh* « jeunesse » (Unvala 1921, p. 17). Tenant compte du parallèle de *Ghurar*, la correction en *gušnagīh* avait été envisagée par Kiā (1974, p. 209-210).

Ghurar, p. 706 :
فقال ما تأكله على صحة الجسم و امن السِرب و سرور القلب و شدّة الجوع مع الاحباب و الاصدقاء.
Le page répondit : « C'est celui que tu manges quand tu es bien portant, libre d'esprit et de belle humeur, et quand tu as bien faim, étant en compagnie de tes favoris et de tes amis ».

21. BRA ZK PWN mycktl whyk Y 2 m'hk MNW PWN šyl <Y> AMYtl W ZKc Y TWRA ⟨plwlt⟩ YKOYMWNyt lwtn' 'mblk' AMT LWTE ⟨'pk'⟩mk' W k'mk hndwt OŠTENd 'ywp syn' Y TWRA plpyh PWN spytp'k hwp pwhtn' PWN škl W tplzt OŠTENtn'
bē ān pad-mizagtar wahīg ī dō māhag kē pad šīr <ī> mādar ud ān-iz ī gāw parward ēstēd rūdan ambarag ka abāg āb-kāmag ud kāmag handūd xwarēnd ayāb sēn ī gāw frabīh pad spēd-bāg xūb puxtan pad šakar ud tabarzad xwardan.

Mais le plus savoureux est le chevreau de deux mois, nourri au lait de sa mère et aussi à celui de la vache, qu'on aura dépouillé (une fois) tondu, et que l'on mange enduit d'*āb-kāmag* et de *kāmag*, ou bien la poitrine d'une vache grasse qu'on aura bien cuite dans une soupe blanche et qu'il faut manger avec du sucre et du sucre cristallisé.

COMMENTAIRES

Comme dans toute culture religieuse, le mazdéisme a élaboré un système de classification des animaux en fonction des tabous alimentaires[89]. Le choix de l'animal ne concerne pas uniquement la consommation quotidienne, mais l'acte sacrificiel lors de la grande cérémonie du Yasna. Certains des textes pehlevis donnant des instructions quant à l'animal qui peut être sacrifié (et consommé par la suite, mp. *gōšudāg* < av. *gəuš hudå* « vache généreuse », voir PRDd 58 et 59) ne sont pas en conformité avec la liste donnée ci-dessous dans HKR. Par exemple, ŠnŠ 10.9 :

az kuštan ī gōspand warrag ud wahīg ud gāw ī warzāg ud asp ī karezārīg ud xargōš ud čihrāb ud xrōs ud wahman murwag ud murwag ī kāskēnag ud az murw ī sār ud humāy ud paristōg wēš pahrēzišn

« Il faut éviter de tuer l'agneau du mouton, le chevreau, le bœuf de labour, le cheval de combat, le lièvre, le corbeau (?), le coq, le hibou (?)[90], la pie[91], et par-dessus tout (éviter) le passereau, l'aigle et l'hirondelle ».

Comme nous allons le voir, l'agneau, le chevreau et le lièvre semblent au contraire très appréciés dans la gastronomie sassanide.

wahīg : comme le fait remarquer Kiā (1974, p. 210), il s'agit du chevreau plutôt que de l'agneau. C'est aussi ce mot qui, en astrologie, correspond au Capricorne. *Ghurar*, p. 706, mentionne en premier l'agneau (*ḥamal*) qui a tété deux brebis, puis le jeune chevreau (*jedī*).

rūdan ambarag : « (il faut) dépouiller (= retirer la peau) de (l'animal) tondu » (cf. CPD, p. 8 et 73 pour ces deux termes ; Chunakova 2001, p. 150). Cette interprétation basée sur l'association d'un infinitif

89 À propos de la consommation des animaux, en particulier en contexte sacrificiel, voir les contributions de Gignoux 1994 et de Jong 2002, et Daryaee 2012 pour une approche plus anthropologique.

90 Il existe une description de l'oiseau Wahman dans Gr.Bd. 24h28 : l'Avesta a été créé dans sa langue et son chant fait fuir les démons. Il habite dans les ruines pour éviter que ceux-ci ne les hantent.

91 CPD, p. 50, signalant l'incertitude de l'identification par un astérisque. Schapka 1972, p. 195-196 propose le rollier d'Europe (*Coracias garrulus*) ou le pivert (*kāskēn* signifie « lapis-lazuli »). D'après Gr.Bd. 24h35, ayant été créé pour combattre les sauterelles, le *kāskēn(ag)* se nourrit seulement de ces *xrafstar*.

exhortatif et de son complément est due à ʻOriān (1361/1982, p. 1082). Celle d'Unvala (1921, p. 18 : *rōd nāmbarag :* « the entrails especially »), avait été contestée par Māhyār Navvābi (1334/1955, p. 102-103) qui proposait en échange *rūdan ham brištan* « dépouiller et braiser aussi », moyennant une lourde correction du manuscrit. Monchi-Zadeh (1982, p. 67) ne traduit pas les termes dans le bon ordre : « stripped and plucked bare of its wool ». *Ghurar* (p. 706) énumère en ce lieu trois animaux : l'agneau, le chevreau et la génisse.

āb-kāmag : pers. *ābkāme*, mets aigre que l'on consomme accompagné de pain trempé. Ce plat, dont les ingrédients varient selon les sources, était rendu acide soit par l'ajout de vinaigre, soit par la fermentation qui permettait une plus longue conservation.

La recette préparée à Isfahān, mentionnée par Christensen (1944, p. 478, n. 4), est à base de lait caillé ou de lait frais, de grains de rue, de levain séché et de vinaigre. Le mot est également attesté au §51.

kāmag : pers. *kāme*, syr. *kāmkā*[92], ar. *kāmakh,* soupe ou mets agrémenté d'épices et de vinaigre que l'on mange avec du pain[93]. Ce mot a été supprimé par certains éditeurs (ʻOriān 1361/1982, p. 1082 ; Chunakova 1991, p. 84) qui l'avaient pris pour une dittographie. Or il est aussi attesté au §26, ce qui montre que ce plat n'était pas identique au *āb-kāmag*, même si sa composition est assez semblable à celle de ce dernier.

spēd-bāg : pers. *sepīdbā*, litt. « soupe blanche », potage à base de yaourt. Selon Christensen 1944, p. 478, ce serait une soupe à base d'épinards, de farine et de vinaigre.

šakar ud tabarzad : « sucre et sucre cristallisé». Nous pouvons imaginer qu'en tant qu'accompagnement de viande, le sucre est pilé et que le sucre cristallisé - obtenu par la cristallisation d'un sirop saturé - est cassé en morceaux avant d'être croqué. Le nom du sucre cristallisé, basé sur le skt. *tava-rāja-*, s'est aisément prêté à l'étymologie populaire : *tabar* + *zad* « frappé (cassé) à la hache ». Comme l'a remarqué Monchi-Zadeh (1982, p. 67, n. 28) la traduction de CPD, p. 81 par « manna », sans

[92] Ciancaglini 2008, p. 196.

[93] Voir Bailey 1979, p. 140b, qui en se basant sur le khot. *tciña* « levure », propose une dérivation de la racine *kā- : ki-* « devenir acide ».

doute fondée sur les parallèles persans *tabāšir*[94] et *z/žad* « gomme », est trop éloignée de notre contexte.

Ghurar, p. 706 :
قال احسنت فاخبرنى عن اطيب لحوم الماشية فقال لحم حمل قد رضع شاتين و رعى شهرين يُسمَط و يُشوَى فى التنّور او لحم جدى سمين يُطبَخ شورباجاً او صدر بقرة بكر سمينة بالسكباج.
« Très bien ! dit le roi ; dis-moi quelles sont les meilleures viandes des quadrupèdes ». – C'est la chair d'un agneau qui a tété deux brebis et brouté l'herbe pendant deux mois, et qu'après l'avoir échaudé, on rôtit dans le four ; ou bien la chair d'un jeune chevreau gras que l'on cuit dans son jus[95] ; ou encore la poitrine d'une génisse grasse cuite avec du vinaigre[96] ».

22. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l'st d'št ∴
šāhān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois, qui acquiesça.

COMMENTAIRES

Cette phrase qui est répétée à la fin de chaque paragraphe va ponctuer tout le texte à la manière d'un refrain. On en retrouve plusieurs variantes avec cette même fonction dans le *Gujastag Abāliš,* « compte rendu » d'un débat théologique à la cour d'al-Ma'mūn, entre le chef du clergé mazdéen et un zoroastrien converti l'islam : *mamūn amīr muminīn ān saxwan passandīd ud pad xūb dāšt ud rāmišn u-š padīrift* (2.14) « Ma'mūn, le commandeur des Croyants, approuva ces paroles, les goûta fort, et en éprouva beaucoup de plaisir (Barthélemy trad., 1887, p. 34) ou plus simplement, *amīr muminīn passandīd* (3.9), Ma'mūn, le commandeur des Croyants, approuva, ou encore *mamūn ud *kādī abd passandīd*, Ma'mūn et le cadi approuvèrent en s'émerveillant (*ibid.*, p. 35).

[94] Voir Laufer 1919, p. 350-352 sur ce terme et ses antécédents.

[95] Le terme arabisé *shurbāj* désigne en réalité une soupe salée.

[96] *Sikbāj* dans le texte, qui désigne une soupe aigre.

Suite à cette partie sur les viandes des quadrupèdes, le parallèle arabe ajoute un paragraphe que HKR n'a pas conservé :

Ghurar, p. 706 :

قال جوّدت فاخبرنى عن الذّ الاطا يب قال المخّ و المحّ.

« – C'est parfait. Dis-moi maintenant quel est l'aliment le plus exquis d'entre les meilleurs ? – Ce sont la moelle et le jaune d'œuf ».

23. dtygl plm'yt pwrsytn' AYK mwlw H<D> {fol. 30v} kt'm[97] BSYMtl W PWN myckt1 ∴
dudīgar framāyēd pursīdan kū murw-ē kadām xwaštar ud pad-mizagtar

Deuxièmement, il daigne demander « quel est l'oiseau le plus exquis et le plus goûteux ? »

COMMENTAIRES
framāyēd pursīdan : « il daigne demander ». À partir de cette phrase, le texte introduit un présent historique qui va dans certains cas se mêler au prétérit. Contrairement à nos prédécesseurs, nous préférons reproduire cette alternance des temps qui ne porte aucune atteinte à la compréhension de l'histoire.

24. YMRRWNyt lytk AYK 'nwšk YHWWNyt ZNE 'nd mwlw' hm'k BSYM W nywk
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn and murw hamāg xwaš ud nēk

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques oiseaux sont tous bons et excellents.

25. plš mwlw' pwl W krk ttl tyhwk' spyt dwmbk swlplk W sy W syt (?) ckwk sy Y plwltk W klng <Y> gwšn W clz Y tylm'hyk k[w]pk 'ncyl ≈ W hsyns'l W mwlw' 'pyk

[97] Le t est écrit au-dessus de la ligne.

fraš-murw pōr ud karak tadar tīhōg spēd-dumbag sūr-parrag ud sī ud syt (?) *čakōk ud sī *ī parwardag ud kulang <ī> gušn čarz ī tīrmāhīg *kabk-anjīr ud xašēn-sār ud murw-ābīg*

Le paon, le francolin noir, la caille, le faisan, le perdreau à queue blanche et au plumage rouge, l'oie, le ... (?), l'alouette, l'oie d'élevage et la grue cendrée mâle, l'outarde du mois de Tīr, la bécasse (?), le colvert et le canard.

COMMENTAIRES

Ce passage a apparemment subi de multiples remaniements et ajouts que le copiste a eu tendance à introduire dans une liste à la suite d'une mauvaise séparation entre les mots et d'un emploi aléatoire de la conjonction *ud* et de l'*ezafe ī*. Le parallèle de *Ghurar* (qui ne mentionne que le faisan, la perdrix, le pigeon et le jeune poulet) ne permet ni de compléter ni de corriger cette énumération de volatiles.

fraš-murw : le paon, litt. « l'oiseau merveilleux[98] », mp. manichéen *frašemurw*. Comme les autres Phasianidés cités dans ce passage, le paon peuplait les parcs royaux et était chassé et consommé. Il est couramment représenté dans l'iconographie sassanide, bien qu'il ait sans doute disparu à la fin de cette période[99]. Peu digeste, sa chair n'était cuite qu'une fois faisandée ou marinée (Dehkhodā ; *al-Abniyya*, Bahmanyār éd., 1346/1967, p. 293 ; à propos du faisandage voir §26).

pōr : le francolin noir (*Francolinus francolinus*), connu également en persan classique sous le nom générique de *dorrāj*[100]. Schapka (1972, p. 40) fait dériver ce mot de l'anc. ir. **paura-*, comparable au pers. *būr* « blond, clair », sans doute en référence au plumage tacheté tirant par endroits sur le roux qu'on observe chez quelques-unes des sous-espèces. Incapable de voler comme le reste des Phasianidés, cet oiseau a de tout temps été un gibier de choix.

[98] L'adjectif *fraš* n'est pas attesté tel quel en pehlevi. Cette interprétation dérive du sens de l'av. *fraša-* selon l'analyse de Bailey (résumée dans ZP, p. vii-xiv), « conspicuous, spectacular, splendid ».

[99] Voir Gignoux 1983b, p. 116, et n. 63. Son nom iranien a lui aussi disparu pour être remplacé par un nom emprunté au grec (ταώς), *tāūs*, *tāvūs* (Schapka 1972, p. 164, n° 516).

[100] Firouz 2005, p. 134.

karak : la caille. Le mot, écrit krk tel qu'enregistré dans CPD, p. 49, peut aisément être confondu avec le nom de la poule[101] (klk *kark*, CPD, p. 50 ; FP VIII, 4[102] ; V 18.15[103], cf. av. *kahrkatāt-* « coq », AiWb 452). Celle-ci sera mentionnée au paragraphe suivant sous une forme restituée. Schapka (1972, p. 212, n° 673) l'identifie avec la caille des blés (*Coturnix coturnix*). Appartenant à la famille des Perdicinae, cet oiseau ressemble à la perdrix, bien qu'étant plus petite que celle-ci.

spēd dumbag : « ayant la queue blanche ». On peut envisager avec Schapka (1972, p. 53, n° 174) qu'il s'agit d'un adjectif qui, comme le suivant (*sūr-parrag*, « au plumage rouge »), qualifie une variété de faisan (*tīhōg*). Mais si, comme pers. *sepid-dom,* il s'agissait d'un nom indépendant, ce pourrait être, selon Dehkhodā et Schapka (1972, p. 120, n° 405), un pigeon ou un autre colombiforme à queue blanche.

tīhōg : le perdreau ou plus exactement, la perdrix à gorge grise ou la perdrix si-si (*Ammoperdix griseogularis*), pers. *tīhū*, *teyhū*, emprunté vers l'arabe *tayhūj/ṭayhūj* et le syriaque ṭyhwg[104] (voir Schapka 1972, p. 53, n° 174). Cet oiseau au plumage brun clair, un peu plus petit qu'une perdrix, vit dans le même environnement qu'elle : un terrain désertique et vallonné. Comme la perdrix, il est encore de nos jours la proie des chasseurs en Iran.

sī : l'oie, sogd. B *sych* (<**sīkā-* < **siyakā-*)[105], khot. *siyā-*[106]. Nous ignorons si MacKenzie (CPD, p. 75) a relevé en pehlevi une autre occurrence que celle-ci. Monchi-Zadeh (1982, p. 68, n. 38) rapproche cet oiseau du pers. *sikā/siqā*, nom d'un grand canard. Schapka ignore apparemment ce nom.

Nous ne proposons aucune lecture pour le mot suivant, syt, qui doit vraisemblablement désigner un autre nom d'oiseau. Certaines des éditions précédentes (par exemple Chunakova 2001, p. 150 suivant Monchi-Zadeh) lisent ce mot *AYT *ast*, et corrigent le syntagme en *sī *ī*

[101] Par exemple, Unvala 1921, p. 18.

[102] Nyberg 1988, p. 72.

[103] Jamasp 1907, I, p. 570.

[104] Ciancaglini 2008, p. 183-184.

[105] MacKenzie 1970, p. 39, n. 352.

[106] Bailey 1979, p. 425b.

**ast čakōk*, « l'oie qui est *čakōk* », par opposition avec *sī ī parwardag* « l'oie d'élevage » qui suit. Or les parallèles persans de *čakōk* sont bien attestés pour le nom de l'alouette, et par ailleurs le nom de cet oiseau à peine plus grand qu'un moineau pourrait difficilement désigner une espèce d'oie.

Il est probable que la première espèce mentionnée soit l'oie sauvage, tandis que la seconde, l'oie d'élevage (*sī ī parwardag*), désigne l'oie domestique que l'on engraisse, puis que l'on gave avant l'abattage. D'après *al-Abniyya fī haqāyiq al-adwiyya*, « au goût, le foie de l'oie est le meilleur foie du monde » (Bahmanyār éd., 1346/1967, p. 289). On peut dès lors supposer que l'ancienne pratique du gavage des oies n'était pas inconnue de l'Iran sassanide.

čakōk : l'alouette (CPD, p. 21), pers. *chakā(v)*, *chakāvak*, *chakāk*, *chaghuk*. Selon Schapka (1972, p. 67-68, n° 219, 221, 222, 223) le nom de cet oiseau a été confondu en persan avec celui du moineau (*chughuk*) ou celui d'un oiseau d'eau. Sans connaître la présente attestation, il imagine une forme moyen-perse *čk'p' dont pers. *chakā* serait issu, mais cette forme ne semble pas attestée[107].

Ce petit passereau de la famille des alaudidés est connu aussi bien comme un petit gibier traditionnel que pour la qualité de son chant[108]. Schapka (*id.*, n° 222) suggère d'ailleurs de faire dériver son nom de l'ancienne racine i.e. *ku-* « hurler ».

kulang : la grue (ou le héron), pers. *kulang*, kurd. *kuling*, *kering*, skt. *kuraṅkara-* « indian crane, *Ardea sibilica* »[109]. Ces deux échassiers de forme proche auraient facilement pu être confondus. Par référence à la morphologie de l'animal, Schapka (1972, p. 225-226, n° 693) tente une explication du mot par un rapprochement avec pers. *kolang* « pioche », *leng* « jambe », et le nom d'une autre sorte de grue *kushālang* (?) (*id.*, p. 230, n° 707). Selon *al-Abniyya*, la chair de cet oiseau devient comestible après faisandage (Bahmanyār éd., 1346/1967, p. 293 ; voir §26 à propos du faisandage).

[107] Son renvoi au lexique du *Bundahišn* (Bahār 1345/1966, p. 166) est inexact, car en réalité le terme en question, écrit kč'p, est de lecture incertaine et ne désigne pas un oiseau mais un bovidé (voir Pakzad 2005, p. 172, n. 117).

[108] Voir une description dans Firouz 2005, p. 161-162.

[109] Monier-Williams 1899, p. 293c.

gušn : « mâle », confondu graphiquement avec *juwān* « jeune »[110], (comparer *gušn*, CPD, p. 201, [71] bas, avec *dandān, juwān,* p. 198, [78] haut). Le seul éditeur à retenir la lecture *gušn* (bien que sans justification) est Unvala (1921, p. 19). Il est vrai que l'on considère généralement que les animaux jeunes ont une viande plus tendre (cf. HKR 26 : « le jeune poulet domestique », *Ghurar*, « le jeune poulet »).

Or, lorsqu'il s'agit de gibier chassé dans les parcs royaux, la sélection qui, soit dit en passant, présente moins de facilité que dans une basse-cour, devait se faire selon le sexe de l'animal, lui-même déterminé seulement par la couleur de son plumage ou de sa robe lorsqu'il est adulte. Le principe de la chasse dans un enclos (un *paradis*) est d'éviter toute entrave à la reproduction. Dès lors, on tue de préférence les jeunes et les mâles. Remarquons que dans l'unique allusion à une femelle le texte précise qu'elle est stérile (HKR 35 : *āhūg ī mādag ī starwan* « une gazelle bréhaigne »).

čarz : l'outarde, pers. *charz, hubare* (cf. l'outarde houbara, *Chlamydotis undulata*)[111]. Il semble que cet oiseau des zones désertiques et semi-désertiques soit traditionnellement chassé avec des oiseaux de proie (Dehkhodā, sous « charz »). Voir Schapka 1972, p. 64.

tīrmāhīg : « du mois de Tīr ». L'adjectif pers. *tīrmāhi* désigne de manière générale les fruits[112] ou les animaux qui apparaissent en automne. La majorité des éditeurs traduisent donc *čarz ī tīrmāhīg* par « l'outarde d'automne », sans relever le fait que, dans le calendrier zoroastrien, le mois de Tīr désigne en principe le 4ème mois de l'année (juillet-août). C'est seulement vers le milieu du 5ème jusqu'à la fin du 8ème siècle de notre ère, qu'en raison de la dérive du calendrier, Tīr devint un mois d'automne.

kabk-anjīr : la bécasse (?), litt. « perdrix-figue », dont le nom évoque davantage une étymologie populaire qu'une nomenclature établie. L'identification avec la bécasse est conjecturale. Chunakova (2001,

110 Comme dans le cas du nom du père de Zādspram, lu d'abord Gušn-Jam, puis Juwān-Jam, cette dernière leçon étant conforme au mythe de l'abolition de la vieillesse par Yima.

111 Voir description dans Firouz 2005, p. 137-138.

112 Une variété de raisin porte ce nom (BQ, p. 544).

p. 150) traduit ce nom par « gélinotte », ce qui aurait pu convenir si le Moyen-Orient ou au moins l'Iran était compris dans l'habitat de cet oiseau de la famille des Phasianidés. Schapka (1972, p. 211, n° 651) qui réfute le lien avec *anjīr* « figue » hésite sur l'identification de cet oiseau avec le francolin (*Francolinus francolinus*) ou la bécasse des bois (*Scolopax rusticola*). Le francolin (*pōr*) figure déjà au début du présent passage.

xašēn-sār : le colvert (?), litt. « tête bleue » (avec une variante de *sar* « tête »), pers. *khashansār/khasīnsār*. Notre identification est fondée sur BQ, p. 757, « *khasīnsār* » : un grand canard de couleur sombre dont le milieu de la tête est blanc. Schapka (1972, p. 86, n° 295), qui discute de l'étymologie de chacun des membres, ne propose aucune identification avec une espèce connue.

murw ī ābīg : le canard, litt. « oiseau d'eau », pers. *morgh-e ābi*, *morghābī*.

26. BRA LWTE *⟨krk Y⟩[113] ktkyk Y ywb̲'n MNW PWN š'hd'nk W k'm[']k Y Š^{g}yn' W MHŠYA ⟨Y z<y>⟩t'n plwlt YKOMWNyt t'htn lwck krtn' pyš [PWN] YOM Y NKSWNtn' lwtn' PWN p'y1 'kwstn' W YOM Y dtygl PWN gltn' 'kw<stn' W PWN> swl'pk blyšt<n> <'yc mwrw' ptk'l LOYT> MN ZK Y mwl<w Y> BSYM MN pwšt BSYMtl W MN pwšt ZK {fol. 31r} BSYMtl Y OL dwmb' nzdstl
bē abāg *kark ī kadagīg ī *juwān kē pad šāhdānag ud *kāmag ī jawēn ud rōγn ī zaytān parward ēstēd tāxtan rōzag kardan pēš [pad] rōz ī kuštan rūdan pad pāy-ē āgustan ud rōz ī dudīgar pad gardan āg<ustan ud pad> sōrābag brišt<an> <ēč murw pahikār nēst > az ān ī mur<w ī> xwaš az pušt xwaštar ud az pušt ān xwaštar ī ō dumb nazdistar.

Mais avec le jeune poulet domestique qui a été nourri de chènevis, de *kāmag* d'orge et d'huile d'olive, qu'on a fait courir et affamé un jour avant de le tuer et de le plumer, qu'on a suspendu (d'abord) par une patte et par le cou le jour suivant, et qu'on a fait rôtir avec de la saumure, rien ne rivalise. De cet oiseau délicieux, (la partie) du dos est la meilleure, et meilleur que le dos est ce qui est le plus près de la queue.

[113] PT I, p. 29 : rkd Y.

COMMENTAIRES

Ghurar cite le début de ce passage à l'identique : « [la viande] du jeune poulet nourri avec des grains de froment (*al-burr*), du chènevis (*al-šahdānaj*) et de l'huile d'olive (*dahan al-zayt*) », ce qui a permis de restituer la leçon krk « poule » avec certitude. Le coq, oiseau associé à Srōš et dont le chant matinal chasse les êtres démoniaques, est exclu des animaux comestibles (voir de Jong 2002, p. 134 et Gignoux 1994, p. 19) sauf dans des cas exceptionnels, tel qu'un usage médicinal (*id.*, p. 23).

abāg ... < *ēč murw pahikār nēst* > : la restitution se base sur les §35 et 41.

šāhdānag : « chènevis ou graine de chanvre », pers. *šāhdāne/šahdāne*, ar. emprunté *al-šahdānaj*, utilisé encore aujourd'hui dans l'alimentation des oiseaux.

zaytān : « olive(s) », cf. mp. *zayt*, ou *zēt* (CPD, p. 99 et FP IV.7). La probabilité que le suffixe final *-ān* soit original (et non la marque du pluriel) est faible. Nous pouvons supposer qu'un *stroke* a été réinterprété comme 'n, peut-être sous l'influence de l'ar./pers. *zeytūn* que l'on aurait considéré comme un pluriel et retransmis ici avec un suffixe moyen-perse, ou bien, moins probablement, par analogie avec le toponyme Zaytān (ville située dans le sud du Fars).

rūdan : « plumer, peler », voir §21.

pad pāy-ē āgustan ud rōz ī dudīgar pad gardan āgustan : « (il faut) le suspendre par une patte, et le deuxième jour par le cou ». Cela semble être le procédé classique pour le faisandage des viandes. Selon *al-Abniyya*, il est ainsi préconisé pour les oiseaux à chair dure, tels que la grue (*kolang*) et le paon (*ṭāvūs*) : « on doit laisser (reposer) ces viandes pendant deux ou trois jours et les suspendre en attachant une lourde pierre à la patte pour que la viande devienne tendre » (Bahmanyār éd., 1346/1967, p. 293).

kāmag : voir §21.

sōrābag : litt. « eau salée, saumure », pers. *shurābe,* formé sur *sōr* « salé » (khot. *ṣūra-*). Le nom du sel est également attesté : mp. des livres *namak*, mp. manichéen *namehk*, cf. khot. *namva* <* *namadā* (voir Bailey 1979, p. 173b).

az pušt xwaštar ud az pušt ān xwaštar ī ō dumb nazdistar : « (la partie) du dos est la meilleure, et meilleur que le dos est ce qui est le plus près de la queue ». Ce seraient le sot-l'y-laisse et le croupion, morceaux encore très recherchés.

Ghurar, p. 706 :
قال اخبرنى عن اطيب لحوم الطير قال التذرج السمين و القبج الشتوىّ و فراخ الحمام المسمنة و الدجاج الفتّى المربّى بالبرّ و الشهدانج و دهن الزيت.
« Et quelle est la meilleure chair de volaille ? – C'est celle du faisan gras, celle de la perdrix d'hiver, celle des jeunes pigeons engraissés et celle du jeune poulet nourri avec des grains de froment, du chènevis et de l'huile d'olive ».

27. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l'st <d'št> ∴
šāhān šāh passandīd u-š pad rāst <dāšt>.

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

28. stygl plm'yt pwrs<y>t AYK MN ZK Y PWN ≈ 'pslt HNHTWNd BSLYA1 kt'm BSYMtl ∴
*sidīgar framāyēd *pursīd kū az ān ī pad afsard nihēnd gōšt-ē kadām xwaštar*

Troisièmement, il daigne demander : parmi les viandes servies froides, laquelle est la meilleure ?

COMMENTAIRES
afsard : litt. « froid, gelé ». Ce mot désigne un plat de viande (de préférence celle du chevreau selon Dehkhodā) servie froide, probablement crue et marinée, en aspic ou en salaison (comparable au tartare ou au carpaccio). Selon *Ghurar* (voir plus bas, §31), ce serait de la viande de veau préparée avec du vinaigre très fort et de la moutarde très piquante. L'un des parchemins de la collection de Berkeley (n° 70) mentionne une ration de quinze portions de viande, faites au sel et au vinaigre (*namak-sūd sik kardag gōšt 15 kardag*)[114], et selon un autre

[114] Gignoux 2010a, p. 104.

document (n° 115) cinq brebis (*mēš*) mises en salaison sont remises au patrimoine (*bun*) de Dādēn-Windād[115].

29. YMRRWNyt lytk AYK ’nwšk YHWWNyt Z̲NE ’nd hm’k BSLYA <Y> BYM W nywk
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn and hamāg gōšt <ī> xwaš ud nēk

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques viandes sont toutes bonnes et excellentes.

30. TWRA W gwl W gw’cn' W wl’c W GMRA <Y> kw’tk gwtl Y ’ywk s’lk W TWRA myš W gwl Y ktky⟨k⟩ W HZWLYA Y ktkyk
gāw ud gōr ud gawazn ud warāz ud uštar<ī> kawādak gawdar ī ēk-sālag ud gāw-mēš ud gōr ī kadagīg ud xūg ī kadagīg

Le bœuf, l’onagre, le cerf, le sanglier, le chamelon, le veau d’un an, le buffle, l’onagre domestique (l’âne) et le porc domestique.

COMMENTAIRES

Ghurar ne cite que la viande de veau pour la préparation des plats froids, mais ajoute des détails rappelant la viande marinée ou tartare : « préparées avec du vinaigre très fort et de la moutarde très piquante ».

kawādak : « enfant ». MacKenzie indique par un astérisque qu’il n’est pas certain de cette forme et renvoie à l’allomorphe *kōdak* (CPD, p. 51). Nous ignorons s’il s’agit ici de la seule occurrence du mot.

gawazn : « cerf », pers. *gawazn*, sogd. *γ’wzn*, khot. *ggūysna-*, av. *gauuasna-*. Bailey (1933, p. 69) qui remarque la *scriptio plena* régulière (gw’cn'), propose de faire dériver ce nom de **gau-/gu-* « jaune rougeâtre » plutôt que de **gau-* « bovin » (1979, p. 87b).

gawdar : « veau » ; selon une proposition de Bailey (1933, p. 69), ce mot proviendrait du composé **gau-taru-*, où **taru-* serait en rapport avec av.

[115] *Id.*, p. 50.

tauruna-, mp. *tarōg* (ŠnŠ 2.2, V 13.33, Y 10.18), et sogd. *trw'k* « jeune ».

31. BR⟨A⟩ LWTE gw<t>l Y ywb̲'n MNW PWN 'spst <W> Š^{g} plwlt YKOYMWNyt W TLBA YHSNNyt APš PWN HLYA Y tlwš *lwbynd[116] W c'šnyk 'dwynyh' YHBWNd < 'yc BLSYA ptk'l LOTY> APš pwšt PWN hl'm HNHTWNd 'pslt Y ZK wyh <W> BSYMtl
*bē abāg *gawdar ī ǰuwān kē pad aspast <ud> ǰaw parward ēstēd ud pīh dārēd u-š pad sik ī truš *rōbēnd ud čāšnīg ēwēnīhā dahēnd < ēč gōšt pahikār nēst > u-š pušt pad halām nihēnd afsard ī ān weh <ud> xwaštar*

Mais avec le jeune veau engraissé avec de la luzerne et de l'orge, et qui a de la graisse, que l'on frotte avec du vinaigre fort (litt. acide) et à quoi l'on ajoute les assaisonnements comme il se doit, aucune viande ne rivalise. On met (de côté) le filet pour le *halām*, (et) les plats froids à base de cette viande sont les meilleurs et les plus succulents.

COMMENTAIRES
< *ēč gōšt pahikār nēst* > : la restitution est basée sur les §35 et 41.

gawdar : le texte lit gwl, mais deux indices permettent de corriger le mot : le parallèle arabe, *'ajājīl* « veaux », déjà vu par Kiā (1974, p. 211), mais aussi la description de *halām* d'après *Zakhire-ye Khwārazmshāhi* qui relie ce plat à la viande de veau (*apud* Dehkhodā, sous « *halām* »).

sik ī truš : « vinaigre acide ». En se basant sur cette occurrence et son pendant arabe الخل الثقيف, Henning avait fait remarquer que l'araméogramme HLYA servait à noter *sik* et non *šīr* (1950, p. 642, n. 8)[117].

pušt : litt. « dos », ici traduit par « filet », puisqu'il s'agit de viande bovine.

116 MK lwwynd.

117 Signalons à ce propos que dans l'édition du *Frahang i Pahlavīk* (Nyberg 1988, p. 68), l'entrée V : 8 (⁺ḤLB̲', SKL') est à corriger en HLYA, *sirkā*, *sik* « vinaigre ».

halām : « mets à base de viande et de peau de veau », il doit s'agir d'une sorte de marinade. Dehkhodā, qui vocalise en *holām,* cite *Zakhire-ye Khwārazmshāhi* : « Par habitude, on nomme *afsard* ce qui est préparé avec de la viande d'agneau, et *holām,* le plat à base de viande de veau »[118]. Il se pourrait que l'un des parchemins de la collection de Berkeley (n° 42) fasse aussi mention de ce plat parmi d'autres denrées : à la ligne 8, on pourrait lire *āsūriyā halāmīg* ('swly' hl'myk) « conserve de viande (façon) Syries »[119].

Ghurar, p. 706-707:
قال فاخبرنى عن اطيب البوارد قال لحوم العجاجيل الرخصة الرطبة بالخلّ الثِقّيف و الخردل الحِرّيف.
« – Et quels sont les meilleurs hors-d'œuvre froids ? – Ce sont des viandes de veau, tendres et succulentes, préparées avec du vinaigre très fort et de la moutarde très piquante ».

32. {fol. 31v} MLKA MLKA psndyt APš PWN l's⟨t⟩ d'št
šāhān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

33. ch'lwm plm'yt pwrsyt AYK h'mycl kt'm tlwntl
čahārom framāyēd pursīd kū xāmīz-ē kadām taruntar

Quatrièmement, il daigne demander : quel est le *xāmīz* le plus frais ?

COMMENTAIRES
xāmīz : nom d'un plat de viande. Aussi bien dans sa forme que dans sa signification, le nom de ce plat présente quelques problèmes qui ont longtemps résisté à l'analyse. La double entrée de CPD a également dû induire en erreur : *āmiz* « side dish, vegetable » (p. 8) et *xāmīz* « pickled meat » (p. 93), cette dernière étant certainement basée sur la présente attestation. En réalité, deux formes se confondent : d'une part l'emprunt dans *Ghurar*, *khāmiz,* qui correspond à la forme courante en persan, et

[118] Pour les sources arabes et persanes, voir Kiā 1974, p. 215-216.

[119] Gignoux 2010a, p. 66, voir commentaires à la ligne 8.

d'autre part, le mot arabe *'āmiṣ* ou *'amiṣ* désignant le même plat, qui s'apparente aux formes suivantes : arménien *amič*, araméen *'mṣ*, araméen talmudique *'wmṣ'* « viande crue », et syriaque *āmsā* « plat aigre » (Ciancaglini 2008, p. 108). Il est probable que la seconde forme avec le ā initial soit originale (cf. skt. *āmiṣá-* « chair crue ») et que la première ait été formée par attraction avec mp. *xām* « crue ». Monchi-Zadeh (1982, p. 70, n. 57) consacre à ce terme une note détaillée concernant les deux définitions que lui attribuent différents dictionnaires[120] : une sorte de ragoût froid à base de viande marinée dans du vinaigre, ou bien de fines tranches de viande crue ou légèrement braisée. La recette la plus courante semble être la suivante : de la viande d'agneau ou de mouton, crue ou cuite, marinée avec la peau dans du vinaigre, et que l'on laisse refroidir avant de la dégraisser (Dehkhodā).

taruntar : « plus frais ». C'est la forme *tarr* qui apparaît dans CPD (p. 82) qui ne prend pas en compte la graphie trwn' que l'on retrouve à six reprises dans HKR. Cantera (2004, p. 224, n. 168) fait remarquer qu'il existe d'autres occurrences de cette graphie, démontrant que cette forme est étroitement reliée à *tarr* mais qu'on ne peut les confondre : *tarun* continuerait le cas oblique (**tarúnahi̯a*) tandis que *tarr* continue probablement le cas direct **tárunah* > **tarnəh* > **tarri* > *tarr*.

34. YMRRWNyt AYK 'nwšk YHWWNyt h'myc HNA hlgwš tlwntl W SWSYA lwt hmbwdtl W wšmwl<w> PWN ≈ mycktl W dyl Y <t>tl hwhwk'ltl
*gōwēd kū anōšag bawēd xāmīz ēd xargōš taruntar ud asp-rōd hambōytar ud *wušmurw pad mizagtar ud dil ī *tadar hugugārtar*

Il dit : soyez immortel ! Le *xāmīz* de lièvre est le plus frais, (celui) du ganga couronné est le plus parfumé, (celui) de la caille le plus goûteux, et le cœur de faisan est le plus digeste.

[120] Voir aussi Kiā 1974, p. 211-212 pour quelques sources arabes et persanes sur la définition de ce mot.

COMMENTAIRES

asp-rōd : « le ganga (couronné ?) », pers. *asf(o)rud, asapru*, ou *sang-khorāk*. Schapka (1972, p. 6, n° 25, 128, n° 431) qui hésite entre le grèbe et le ganga, propose de faire dériver ce nom de la racine *spar-* « secouer ». Selon *al-Abniyya* (Bahmanyār éd., p. 292), la chair de l'*asparu*, mentionnée avec celle du moineau, est décrite comme particulièrement dure et longue à digérer. Par comparaison avec l'oiseau nommé *qiṭā* en arabe, cet oiseau pourrait correspondre au ganga couronné ou *Pterocles coronatus* de la famille des Pteroclididés. Cet oiseau grégaire au vol rapide et direct est encore chassé de nos jours en Iran.

wušmurw : « la caille ». C'est à Monchi-Zadeh (1982, p. 70) que nous devons l'identification définitive de cet oiseau[121], plus connu en persan par son nom turc *belderchin*. Ainsi, *wušmurw* s'analyse aisément en *wušm* + *murw*, avec assimilation du m. Schapka (1972, p. 276, n° 859 : *vašm/vušm*) ne propose aucune étymologie mais signale les différentes formes du nom de la caille dans les dialectes du nord de l'Iran. Petit gibier très recherché, cet oiseau est célébré dans l'onomastique de cette région par le nom du souverain ziyaride Voshmgir, « Attrape-caille », frère de Mardāvij, qui mourut en 967 lors d'une partie de chasse. Nous avons rencontré, au §25, un autre nom de la caille, *karak*. Peut-être d'agit-il de deux espèces différentes, ou dans le présent cas, d'un nom régional.

*dil ī *tadar* : « cœur de faisan ». Bien que l'on attendrait ici le nom d'un animal, le premier terme se lit dyl *dil* « cœur » (sl *sar* « tête », également possible, avait été proposé par Unvala 1921, p. 21-22). L'émendation de **tadar*, envisagée par Unvala, se base sur le fait que le copiste, influencé par les nombreux comparatifs de la phrase marqués par le suffixe tl *-tar* a pu, par haplographie, noté un seul t au lieu de deux dans le mot ttl (déjà attesté §25). Chunakova (2001, p. 150), quant à elle, préfère corriger tl en gwl *gōr* « onagre ». À propos du nom du faisan (*Phasianus colchicus*) et de son étymologie, voir Schapka 1972, p. 43.

[121] Ceci fait suite à plusieurs tentatives infructueuses dont celle d'Unvala (1921, p. 21) *samōr* « loutre » qui en dépit de son manque de réalisme avait été retenue par Christensen (1944, p. 478) : « zibeline ».

Ghurar est radicalement différent à propos des *xāmiz* (voir paragraphe suivant).

35. BRA LWTE ’hwk Y m’tk Y stlwn MNW ’pslt YK⟨OYM⟩WN⟨yt⟩ W TLBA YHSNNyt ’yc h’myc ptk’l LOYT
bē abāg āhūg ī mādag ī starwan kē afsard ēstēd ud pīh dārēd ēč xāmīz pahikār nēst

Mais avec la (viande de) gazelle femelle bréhaigne qui est gelée et qui est en venaison (litt. qui est grasse), aucun *xāmīz* ne rivalise.

COMMENTAIRES
starwan : « bréhaigne ». Ce terme semble ici désigner la femelle qui n’a pas encore faonné, et non pas celle qui n’en serait pas capable (cf. Dehkhodā et BQ). Étant donné qu’aux paragraphes précédents (cf. §21, 26, 30, 31), il a été question d’animaux jeunes (*kawādag, juwān* etc.) et que *Ghurar* donne expressément *al-fatiyya* (jeune femelle), il s’agit ici d’un faonne.
Ce passage n’a pas son équivalent dans *Ghurar.*

Ghurar, p. 706-707:
قال فاخبرني عن اطيب الخاميز قال لحوم الظبآء الفتيّة الرخصة المشرّحة المرقّقة بالخلّ و الخردل و المرّيّ و الشّبِث و الثوم و الكرويا و الكمّون.
« – Et quelle est la meilleure gelée? – Des viandes de jeunes gazelles, tendres, coupées en tranches longues et minces, marinées avec du vinaigre, de la moutarde, de la saumure, de l’aneth, de l’ail, du carvi et du cumin ».

36. MLKAn MLKA p⟨s⟩ndyt <APš> PWN l’st d’št ∴
šāhān šāh passandīd <u-š> pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

37. pncwm plm’yt pwrs<y>t AYK lw<k>n' hwltyk *HD[122] kt’m ŠPYL <W> BSYMtl ∴

[122] MK : HNA écrit au-dessus de la ligne.

*panjom framāyēd pursīd kū *rōγn-xwardīg-*ē kadām weh <ud> xwaštar*

Cinquièmement, il daigne demander : quelle friandise est la meilleure et la plus excellente ?

COMMENTAIRES
rōγn-xwardīg : litt. « nourriture au beurre ou à l'huile », désignant la friandise ou la pâtisserie (cf. *Ghurar*, *al-ḥalāwī* « sucrerie, gâteau »), également attesté dans DĀ §42, ligne 78.

Henning (1950, p. 644, n. 10) considérait que ce composé écrit lwn' hwltyk devait être lu *rōwn-xwardīg* (the « Southern » form), en se basant sur le manichéen rwyn/rwyyn *rōyn*[123]. Les trois attestations du mot dans HKR présentent en effet la même graphie lwn' (§§37, 38, 41). Dans les autres cas, *rōγn* est écrit par l'araméogramme MHŠYA (FP VII.19). Malgré la présente orthographe, il n'existe pas de raisons assez convaincantes pour s'écarter de la transcription conventionnelle de *rōγn* (MacKenzie 1967, p 22).

38. YMRRWNyt lytk AY 'nwšk YHWWNyt ZNE 'nd lw<k>n' hwltyk hm'k hwš W nywk'
*gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn and *rōγn-xwardīg hamāg xwaš ud nēk*

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques friandises sont toutes bonnes et exquises.

39. PWN h'myn 'n' [W] lwcynk[124] W gwzynk W gwc'plwšk[125] {fol. 32r} W clp 'plwšk W clp ⟨'⟩ngwst MNW MN clz 'ywp MN ZK Y 'hwk OBYDWNd[126] PWN MHŠYA Y gwc *blycynd[127]
*pad hāmīn ān lawzēnag ud gōzēnag ud gōz afrōšag ud čarb afrōšag ud čarb-angust kē az čarz ayāb ān ī āhūg kunēnd pad rōγn ī gōz *brēzēnd*

[123] Voir DMMPP, p. 303.

[124] Le c est répété et explicité en dessous de la ligne.

[125] Les lettres š et k sont écrites au-dessous de la ligne pour les faire tenir en fin de folio.

[126] La boucle tracée sous le Y pourrait signifier que le copiste avait cru lire l'araméogramme graphiquement identique à celui-ci : OHDWNd *gīrēnd*.

[127] MK : wlycynd.

En été, le gâteau aux amandes, celui aux noix, l'*afrōšag* de noix, l'*afrōšag* gras, et le « doigt gras » que l'on prépare avec (de la graisse) d'outarde ou celle de gazelle et que l'on fait frire dans de l'huile de noix.

COMMENTAIRES

afrōšag : sorte de halva à base de farine, d'huile et de sucre ou de miel, pers. *afrushe, āfrushe* ou *frushe,* mp. manichéen *frōšag* (prwšg, frwšg)[128], arm. *hrušak,* cf. Gr.Bd. 15.5. : *šīr-frōšag,* dans la composition de laquelle entre sans doute le lait. Sans la nommer, c'est certainement à cette friandise que *Ghurar* fait allusion : « la pâte faite avec de la farine de riz, avec du lait bien frais, de la graisse de gazelle et du sucre candi ».

čarb-angust : litt. « doigt gras », bien que *čarb* puisse aussi avoir le sens de « doux, tendre ». Le nom de ce dessert peut être comparé avec pers. *angosht-e 'arūsān* « doigt de mariée », halva en forme de bâtonnet fait avec de la pistache.

40. PWN z̲myst'n 'n lwcynk šptynk W wplynk W tplzt W gšnyc 'plk
pad zamestān ān lawzēnag šiftēnag ud wafrēnag ud tabarzad ud gišnīz abarag

En hiver, le gâteau aux amandes, le *šiftēnag* et le « neigeux », (accompagnés de) sucre cristallisé et (de) coriandre sont souverains.

COMMENTAIRES

šiftēnag : nom d'une friandise ou d'un gâteau au lait, composé de l'adj. **šift* « sucré » (pth. šyft « lait », šyftg « sucré »; cf. mp. *šīr* « lait », *šīrīn* « sucré »)[129] et du suffixe *-ēnag*. Compte tenu du pers. *shaftālū/sheftālū* et mp. *šiftālūg* désignant une sorte de pêche (ou de brugnon)[130], et du pers. *shaftrang*, nom d'une drupe entre le *shaftālū* et l'abricot, il n'est pas impossible que la première partie du mot soit en effet en rapport avec le fruit (cf. pers. *shaft* « drupe »). Toutefois la solution proposée par Unvala

[128] DMMPP, p. 281.

[129] Voir aussi Bailey 1979, p. 415-416 pour l'alternance entre « lait » et « sucré » dans d'autres langues iraniennes. Sur l'arbre *siptachora* et ses fleurs sucrées (*Bassia latifolia*), mentionées par Ctésias, voir Amigues 2011, p. 49-54.

[130] Voir par ex. Asmussen 1970, p. 16-17. Sa transcription *shaftālūk* se base sur la prononciation persane et sur le parallèle en pāzand du *Bundahišn* (*šaftālū*).

(1921, p. 23), « peach-pasty », est trop hâtive, et Monchi-Zadeh (1982, p. 72, n. 71), en traduisant *shiftālū* par « juicy *ālū* », ne se base que sur l'un des homonymes du pers. *shift*. D'autre part, étant donné qu'il est préconisé de manger ce dessert en hiver, il est peu probable qu'il s'agisse d'un gâteau aux fruits.

wafrēnag : litt. « neigeux », pers. *barfine*. Unvala (1921, p. 23) l'avait traduit par « puff-pasty » (suivi de Christensen, 1944, p. 478, « soufflé »). Il n'est pas question de la consistance de ce dessert glacé mais de son ingrédient principal : la neige, dégustée encore de nos jours avec de l'extrait de raisin (*shire*).

gišnīz : « la coriandre ». Henning (1963, p. 195-199) qui consacre un article à l'étymologie du nom de cette plante (*<*gṛzna-* « rond » augmenté du suffixe diminutif commun *-ič*), fait remarquer que la transcription correcte en moyen-perse doit être *gišnīč* (pers. *gišnīz*).

La lecture du mot est assurée (*gšnyc*), mais il est probable que l'orthographe ait subi des altérations. On constate que les deux derniers ingrédients (le sucre cristallisé et la coriandre) sont énumérés au même rang que les pâtisseries dont elles doivent être en réalité les composants. Si l'on suppose qu'il est bien ici question de coriandre, il doit s'agir des graines (ou plus précisément des fruits), utilisées dans la cuisine du Proche et Moyen-Orient pour leur parfum orangé. Selon l'auteur romain du 3ème siècle Gargilius Martialis, la coriandre combine des vertus rafraîchissantes et astringentes (Maire éd., 2002, p. 6), ce qui pourrait expliquer son utilisation comme accompagnement des aliments de nature « chaude » selon la médecine des humeurs. Laufer (1919, p. 298) est d'avis que c'est à partir de l'Iran que cette plante a été importée en Chine et en Inde, et c'est pendant la saison froide que les Indiens la cultivaient. C'est peut-être le souvenir de l'association de la coriandre à cette saison qui se traduit dans ce passage (*pad zamestān*).

abarag : « supérieur ». 'Oriān (1361/1982, p. 1084) avait tenté une restitution du mot 'p-<W>LD<A> (WLDA pour WLTA *gul*, cf. FP IV.14) *āb-gul* « eau de rose », mais cette lecture est plus qu'incertaine. Il était sans doute inconcevable que l'eau de rose soit absente de la liste des ingrédients des desserts iraniens. D'ailleurs, *Ghurar* insiste sur cet élément : il fait mention de *jullāb,* emprunt au mp. *gul-āb* « eau de rose » (où le j est le rendement habituel du g iranien et où la gémination du l facilite la prononciation dans cette langue-cible). Zotenberg traduit *jullāb*

par « sirop », sans doute pour maintenir la distinction avec *mā' al-ward*, litt. « eau de la rose », mentionné après *jullāb*.

41. BRA LWTE p<'>lwtk Y MN MYA Y syb <W> *byh[131] Y *symyn[132] krt YKOYMWNyt 'yc lw<k>n' hwltyk ptk'l LOYT
*bē abāg *pālūdag ī az āb ī sēb <ud> *bēh ī *sēmēn kard ēstēd ēč *rōγn-xwardīg pahikār nēst*

Mais avec le *pālūdag* préparé à partir de jus de pomme et de coing blanc, aucune friandise ne peut rivaliser.

COMMENTAIRES
pālūdag : litt. « épuré », nom d'un dessert, pers. *fālude*, *pālude*. MK (fol. 32r ligne 5) lit plwtk, mais Jamasp-Asana (PT I, p. 31) corrige le mot en plwltk *parwardag*, leçon retenue seulement par 'Oriān. Notre restitution se fonde avant tout sur le parallèle fourni une fois de plus par *Ghurar* : « le *fâloûdhaj* préparé avec du sucre et du miel ». Dans un chapitre sur la « métamorphose des aspects », le Dk 3.369 (DkM 352.19-20) évoque « l'union » du sucre (*šakar*), de l'huile (*rōγn*) et du safran (*kurkum*) pour produire le *pālūdag*[133]. Dans *Yatīma al-Dahr*, al-Tha'ālibī donne une description de ce dessert proche de celle du présent passage : un sirop sucré contentant de la pomme et du coing râpés (voir Dehkhodā, sous « *pālude* »). Ce même terme désigne aujourd'hui une préparation différente : un dessert glacé à base de vermicelles d'amidon, de sirop de sucre et parfois parfumé à l'eau de rose ou au jus de citron.

bēh ī sēmēn : « coing à peau blanche » (*sēmēn* : litt. « argenté »). Les mots *sēb* et *bēh* ne sont pas dissociés dans le manuscrit, sans doute par erreur du copiste, (cf. Gr.Bd. 16.26, et inversé dans Gr.Bd. 16.9).

rōγn-xwardīg : « friandise », voir §37.

[131] MK : wyh.
[132] MK : symt.
[133] Traduit « gelée » par de Menasce 1973, p. 333.

Ghurar, p. 707 :
قال اخبرنى عن اطيب الحلاوى قال الملبّقة بدقيق الارزّ و اللبن الحليب و شحم الظبآء و القند ثمّ الجوزينج بدهن اللوز و الجلّاب ثمّ اللوزينج بالطبرزذ و مآء الورد ثمّ الفالوذج بالسكّر والعسل.
« – Dis-moi quelles sont les meilleures pâtisseries ? – La pâte faite avec de la farine de riz, avec du lait bien frais, de la graisse de gazelle et du sucre candi ; et aussi le gâteau de pâte de noix, préparé avec de l'huile d'amandes et du sirop ; le gâteau de pâte d'amandes préparé avec du sucre cristallisé et de l'eau de rose ; le *fâloûdhadj* préparé avec du sucre et du miel ».

42. MLKAn MLKA pasdyt APš l'st d'št ∴
šāhān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

43. ššwm plm'yt p⟨wr⟩syt AYK 'mbk HD kt'm BSYM⟨tl⟩ ::
šašom framāyēd pursīd kū ambag-ē kadām xwaštar

Sixièmement il daigne demander : parmi les fruits confits, lequel est le meilleur ?

COMMENTAIRES
ambag : « fruit confit ». CPD (p. 8) traduit le mot par « a preserve, conserve ». Ce mot est attesté en persan sous la forme *anbe* pour désigner la mangue (*Mangifera indica)* emprunté au hindi *ambā*. Or, en persan classique, la forme arabisée *anbaj* et le collectif *anbajāt* semblent être les termes génériques pour les fruits (ou même les fleurs) confits ou *parvarde* (ar. *morabbā*), « macérés », dans du sucre ou du miel, ou encore pour désigner les électuaires.

44. YMRRWNyt lytk AYK 'nwšk YHWWNyt Z̲NE 'nd 'mbk HD hm'k BSYM <W> nywk
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn and ambag-ē hamāg xwaš <ud> nēk

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques confitures sont toutes bonnes et exquises.

45. h<y>'lw'tlng AMT LWTE pwst OŠTENd byh W *syngypylc[134] W hłyłk W gwc Y tlwn <W> w'tlng W whwmn Y spyt
**xiyār-wādrang ka abāg pōst xwarēnd bēh ud *sinǰibīl-iz ud halīlag ud gōz ī tarun <ud> wādrang ud wahman ī spēd*

Le concombre que l'on mange avec la peau, le coing et aussi le gingembre, le myrobalan et la noix fraîche, et le cédrat et le behen blanc.

COMMENTAIRES
xiyār-wādrang : « concombre ». *Xiyār* est le nom générique du concombre ordinaire (*Cucumis sativus*), mais le terme *wādrang* sert aussi à désigner ce fruit dans le Gr.Bd. 16.26 où il est présenté parmi les fruits où l'extérieur et l'intérieur sont tous deux bons à manger[135]. Toutefois, comme nous le voyons plus loin dans ce même passage, *wādrang* peut aussi signifier « cédrat », cf. pers. *bālang* « cédrat » (voir aussi FP, IV, 17, p. 66 et A'lam 1993).

sinjibīl : « gingembre », cette forme empruntée à l'indien est comparable au pāli *siṇgivera*. Le mot est écrit , d'où notre leçon avec un s initial (confirmée par l'attestation du mot au §46). Cette forme est fortement concurrencée par celle qui présente l'allographe z à l'initiale (comme l'exigerait un nom descendant du toponyme « Zanzibar »), et représentée non seulement par pers. et ar. *zanjabīl*, mais aussi par syr. zngbl' attesté dans un traité de médications syriaque, où le mot est glosé par l'iranien zngbyl[136]. À propos de la confiture de gingembre, voir commentaires §46.

halīlag : « le myrobalan chébule », *Terminalia chebula*, pers. *halile,* ar. *halīlaj* ou *ahlilaj*, syr. hlylq', de la famille des Combrétacées. Ce mot dérive du skt. *harītaka-/harītakī-*[137] (cf. khot. *halīrai*, voir Bailey 1971, p. 82). Bien connue de la médecine ayurvédique, l'utilisation médicale de cette petite prune (pour ses propriétés astringentes) est aussi mentionnée dans Dk 3.157 : « le myrobalan de Kaboul (cf. pers *halile-ye*

[134] MK : hyngpyl.

[135] Le composé a survécu en pashto et dans des dialectes de Shiraz, de Yazd, de Kerman et en Afghanistan pour désigner le concombre (A'lam 1993, p. 450).

[136] Ciancaglini 2008, p. 175.

[137] EWAia II, p. 534.

kāboli) qui était autrefois un terrible poison, est maintenant, mélangé avec un autre remède, bon pour la médication » (de Menasce 1973, p. 165, voir aussi Bailey 1971, p. 202)[138]. Selon Laufer, un traité sur le vin écrit par Pat Tou Kin de la dynastie des Sung précise que « dans le pays de Po-se [la Perse], il existe une bouillie faite de trois sortes de myrobalans » (1919, p. 378).

wādrang : « cédrat » (*Citrus medica*), pers. *bālang/bādrang*, khot. *vālaiya-*, skt. *mātuluṅga-* (EWAia III, p. 399-400). Connu pour ses valeurs thérapeutiques, notamment comme alexipharmaque, ce fruit était nommé par les Anciens « pomme de Médie » ou « pomme de Perse »[139]. Comme nous l'avons vu plus haut, le mot peut également désigner une sorte de concombre. Le cédrat (en hébreu *etrog*, emprunté à l'iranien)[140] est sans doute l'un des fruits les mieux représentés dans l'iconographie sassanide : en effet, en tant que l'un des deux symboles du Temple, on le voit figurer sur un grand nombre de sceaux juifs à la gauche de la palme de dattier, le *loulav* (voir figure 5).



Figure 5 : Empreinte d'un sceau au nom d'Isaac bar Papa, Musée de Copenhague, photo d'après Shaked 1995, p. 244.

wahman ī spēd : behen blanc ou *Centaurea behen L.*, de la famille des Astéracées (pers. *bahman-e sefid*)[141]. Le behen blanc, plante médicinale bien connue des herboristes pour ses propriétés tonifiantes, tiendrait son nom de sa floraison hivernale. Il existe une seconde espèce nommée *bahman-e sorkh* « behen rouge » (*Salvia hematodes* ou *Statice limonum*

[138] Le myrobalan dit « de Kaboul » serait l'espèce de couleur rouge ; il en existe aussi des jaunes et des noirs, tous connus des traités arabes et prescrits comme antidiarrhétique et digestif et dans les traitements des maladies du foie (Bellakhdar 1997, p. 257).

[139] À propos de l'introduction du cédratier chez les Grecs et des descriptions données par Théophraste et Dioscoride, voir Amigues 2005, p. 363-369.

[140] Voir Eilers 1989, qui ignore l'origine indienne du mot, et A'lam 1991, p. 637.

[141] Voir Steingass 1892, p. 212.

L., lavande de mer). On consomme ses racines aromatiques : « elle étoit également estimée chez les Perses, qui, après l'avoir pilée, la méloient, certains jours de fêtes, à leurs aliments » (*Dictionnaire des Sciences Naturelles,* vol. 4, p. 276). Les auteurs arabes mentionnent en effet une plante du même nom que l'on consommait le jour de la fête zoroastrienne Bahmanjana[142]. Flattery et Schwarz considèrent toutefois que cette identification du *wahman* avec le behen et la lavande de mer est incongrue, étant donné que ces deux plantes sont des espèces méditerranéennes inconnues en Iran[143]. D'autre part, la variété d'herbe appelée *bahman* dans le sud-ouest de l'Iran n'aurait, toujours selon ces auteurs, rien à voir avec la plante médicinale (1989, p. 78-79, n. 11). Dans le présent contexte, il serait toutefois impossible de distinguer entre la gastronomie et la médecine ; il est donc préférable de s'en tenir à l'identification traditionnelle.

Le gingembre (dont on consomme le rhizome) et la racine de behen figurent ici parmi une liste de fruits. Cela ne signifie pas qu'ils étaient considérés comme tels, mais plutôt qu'ils faisaient partie des premiers ingrédients des confitures, au même titre que les fruits.

46. BRA LWTE sngypyl Y cynyk {fol. 32v} <W> hlylk Y plwltk 'yc ⟨'⟩mbk ptk'l LOYT
bē abāg sinǰibīl ī čīnīg <ud> halīlag ī parwardag ēč ambag pahikār nēst

Mais avec le gingembre de Chine et le myrobalan macéré aucun fruit confit ne rivalise.

COMMENTAIRES
sinǰibīl ī čīnīg : « gingembre de Chine ». Parmi les trois espèces de gingembre énumérées dans *al-Abniyya*, c'est aussi celle provenant de Chine qui est considérée comme la meilleure[144]. *Makhzan al-Adviyeh* fait allusion à une large production indienne de gingembre (Bengale, Gujerat, Deccan), mais affirme aussi qu'il est cultivé en Iran, au

142 Voir Safa 1988. À propos de cette fête, voir al-Bīrūnī, Azkāyī éd., p. 279sqq. et Sachau trad., p. 213sqq. (le début est lacunaire).

143 *Makhzan al-Adviye* mentionne pourtant ces deux expèces comme provenant d'Arménie et du Khorāsān (Moqaddam/Ansāri éd., 2535sh./1976, p. 255).

144 Les deux autres proviendraient de Zanzibar et de Melinavi (Bahmanyār éd., 1346/1967, p. 44).

Māzandaran[145]. Selon cette encyclopédie, la meilleure confiture (*morab-bā*) de gingembre est celle qu'on importe de Chine.

parwardag : adjectif qui, associé à un fruit, désigne une sorte d'électuaire confectionné à base de ce fruit (ou fleur ou légume) mariné dans du sucre ou du miel et/ou du vinaigre et/ou du lait. Cette désignation, dérivant du verbe *parwardan*, tient au fait que le fruit est « nourri » par le mélange dans lequel il macère. Ce même adjectif, employé pour l'oie (§25), signifiait « d'élevage, nourri (ou gavé) ». Le myrobalan macéré (*halīlag ī parwardag*) est présenté comme l'un des meilleurs accompagnements du vin au §66.
Cette partie sur les confitures est absente de *Ghurar*.

47. MLKAn MLKA psndyt W PWN l'st d'št ::
šāhān šāh passandīd ud pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

48. ⟨h⟩ptwm plm'yt pwrs<y>tn' AYK d'nynk *HD[146] kt'm BSYMtl
*haftom framāyēd *pursīdan kū dānēnag-*ē kadām xwaštar*

Septièmement, il daigne demander : quel fruit sec est le meilleur ?

COMMENTAIRES
dānēnag : « fruit sec ». Composé du mot *dān* « graine » et du suffixe adjectival de matière *-ēnag*, ce mot a été reconnu par Tafazzoli (1995, p. 299, p. 300) dans Dk 7.26.10 (DkM 730.7) figurant dans la liste des vivres des guerriers (*gōšt ud pēm ud nān ud māyēnišn-iz ud dānēnag ī artēštārān andar ān weh-xwarišnīh rāy*, « viande, lait, pain, boisson et fruits secs à noyau qui sont (nécessaires) pour que les guerriers soient bien nourris »). Même si la signification n'a jamais fait de doute, cette solution fait suite à plusieurs tentatives de lecture infructueuses telles que **dārēnag* « fruits à coque » (Unvala 1921, p. 24, n. 48, suivi par 'Oriān

145 Moqaddam/Ansāri éd., 2535sh./1976, p. 479.

146 MK : H noté au dessus de la ligne.

1361/1982, p. 1084) ou *šawēnag* « fruits secs qu'on grignote la nuit » (Monchi-Zadeh 1982, p. 73, n. 80, suivi de Chunakova 2001, p. 152).

49. YMLLWNyt l<y>tk AYK 'nwšk YHWWNyt Z̲NE 'nd d'nynk hm'k BSYM W n⟨y⟩wk
*gōwēd *rēdag kū anōšag bawēd ēn and dānēng hamāg xwaš ud nēk*

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques fruits secs sont tous bons et exquis.

50. 'n'lgł AMT LWTE škl OŠTENd PWN hndwk 'n'lgł KLYTWNd PWN p'lsyk gwc Y hwdwk KLYTWNd
anārgil ka abāg šakar xwarēnd pad hindūg anārgil xwānēnd ud pad pārsīg gōz ī hindūg xwānēnd

La noix de coco, quand on la mange avec du sucre. En indien, on l'appelle « *anārgil* » et en persan « noix d'Inde ».

COMMENTAIRES

Dans *Ghurar*, l'amande arrive en tête de liste, suivie de la noix de coco : « la chair de noix de coco fraîche avec du sucre cristallisé ».

anārgil : « noix de coco ». Ce fruit est aussi nommé « noix d'Inde » en arabe et chez des auteurs tels qu'Avicenne[147]. Les deux attestations dans ce passage ne supposent pas une transcription avec un *ē*. La forme 'n'lgyl *anārgēl* (< skt. *nārīkel/ra*) est pourtant celle qu'atteste le Gr.Bd. 16.26 et aussi celle que représente le pers. *nārgīl*. En présentant ce mot comme « indien », l'auteur a donc conscience de l'emprunt linguistique, et, par « persan », il faut bien sûr entendre « pehlevi ».

51. bstk <Y> gwlg'nyk AMT PWN swl'pk blcnd <W> ⟨nh⟩wt Y tlwn MN<W LWTE> 'pk'mk OŠTENd

[147] Voir Laufer 1919, p. 585. Sur la description de l'arbre et du fruit dans les sources musulmanes, voir A'lam 1992.

*bistag <ī> gurgānīg ka pad sōrābag brēzēnd <ud> naxōd ī tarun *kē <abāg> āb-kāmag xwarēnd*

La pistache de Gurgān que l'on torréfie avec de la saumure, et le pois chiche frais que l'on mange avec de l'*āb-kāmag*.

COMMENTAIRES

bistag <ī> gurgānīg : « pistache de Gurgān ». Ce passage et le Gr.Bd. 16.26 apportent les seules attestations de ce sytagme. Il doit s'agir d'une variété cultivée à l'époque préislamique dans les régions de Gurgān (Hyrcanie) et de Jājarm (Khorāsān)[148]. Elle serait l'une des premières connues, mais semble avoir disparu aux alentours des 10ème-11ème siècles[149]. Seule la toponymie en a gardé une trace : les hauteurs entre les villes de Gorgān et Jājarm portent encore le nom de *Kūh-e peste*, « Montagne de la pistache ». On ignore encore la raison pour laquelle les géographes du 4ème siècle de l'hégire (10ème siècle de notre ère) ne font aucune allusion à cette variété de pistache. Il est probable que l'effondrement de terrain survenu dans la région de Jājarm à la suite d'un tremblement de terre – décrit par Abū Dulaf dans son récit de voyage – soit à l'origine de l'extinction de l'espèce[150]. Était-ce la *Pistacia vera* (le pistachier commun) ou l'espèce sauvage *Pistacia terebinthus*[151] ? Il serait sans doute plus vraisemblable d'y voir la *Pistacia atlantica*, espèce bien connue et encore utilisée de nos jours en Afghanistan, que l'on appelle en persan *bane* (< mp. **wanag* ?) ou *peste-ye kuhi* « pistache des montagnes », et dont le fruit est semblable à la pistache ordinaire bien qu'un peu plus grand que celui-ci[152].

Le Gr.Bd. 16.26 classe la pistache parmi les fruits « dont on peut manger l'intérieur mais non l'extérieur », et mentionne un *wan ī gurgānīg, kē pistag-iz xwānēnd* « l'arbre de Gurgān, que l'on nomme aussi le pistachier », (syr. bn gwrgny[153] ; voir aussi al-Bīrūnī, dans

[148] Abrishami 1373/1994, p. 19.

[149] *Id.*, p. 49.

[150] *Id.*, p. 33-34.

[151] Cf. Daryaee 2006-2007, p. 83.

[152] Nous devons cette dernière proposition à l'archéobotaniste George Willcox (CNRS - Université de Lyon II) (lettre du 26/10/2012).

[153] Ciancaglini 2008, p. 129.

Ṣaydana, sous « *fustuq* »[154]). Il est plutôt surprenant que *Ghurar* ne mentionne pas ce fruit (ar. *bistaj*), dont la célébrité a depuis toujours été associée aux Perses ou « mangeurs de térébinthe »[155].

āb-kāmag : voir §21.

52. Tᵍ Y hyltyk MNW PWN gwc 'knd YKOYMWNyt bstk <Y> tlwn' W špt'łwk Y 'lmnyk błwt <W> š'hbłwt W škl W tplzt[k]
*xurmā ī hērtīg kē pad gōz ākand ēstēd bistag <ī> tarun ud šiftālūg ī arminīg balūt <ud> šāh-balūt ud šakar ud *tabarzad.*

La datte de Ḥīra, fourrée aux noix, la pistache fraîche, la pêche d'Arménie, le gland de chêne, la châtaigne, (avec) du sucre et du sucre cristallisé.

COMMENTAIRES
xurmā ī hērtīg : « dattes de Ḥīra ». Le mot noté hyltyk (MK, fol. 32v ligne 10) a été lu de différentes manières[156]. Suivant Monchi-Zadeh (1982, p. 74), nous restituons la leçon de Bailey (1937, p. 233), car hylt semble être la graphie correcte pour *hērt* « Ḥīra » (< syr. *ḥērətā* « campement »), comme l'atteste aussi ŠĒ 25[157]. Pourtant, bien que cette ancienne capitale lakhmide, située sur une rive de l'Euphrate, ait bénéficié d'un sol assez fertile pour permettre la production de ce fruit, nous n'avons trouvé aucune mention de la qualité de ses dattes.

Dans le chapitre que le Canon d'Avicenne consacre aux remèdes destinés aux maladies des poumons, une sorte de datte nommée *hīrūn*

[154] Le mot « *Gurgānī* » n'a pas été reconnu par l'éditeur (Zaryāb éd., p. 460).

[155] Ce sont les paroles que Nicolas de Damas (1er siècle) prête à Astyage qui constate la défaite de ses troupes face à Cyrus.

[156] Unvala (1921, p. 25) lit « date of Herat » tandis que Kiā (1974, p. 212-213), suivi de 'Oriān (1361/1982, p. 1094), corrige le mot en **ērānīg* « iranienne », prenant en compte l'épithète employée dans *Ghurar*, *al-āzāḏ* (variété de dattes provenant d'Irak et de la Palestine, selon Dehkhodā) et se basant par ailleurs sur la synonymie de *ēr*, *ērānīg* et *āzād*. Cette restitution est graphiquement envisageable, mais il est peu probable que *ērānīg* désigne une espèce particulière de dattes.

[157] Daryaee 2002, p. 42-43.

هيرون est mentionnée parmi les drogues simples expectorantes[158]. Cet indice permettrait de faire l'hypothèse d'un télescopage des deux termes ou d'une substitution du premier au second par suite d'un rapprochement phonétique.

šiftālūg ī arminīg : « pêche d'Arménie ». Parmi les centaines d'espèces de pêches (*prunus Persica*)[159], il est impossible de dire à laquelle appartient *šiftālūg*. Après avoir fait observer que ce fruit était « défavorable à l'estomac », l'auteur romain du 3ème siècle, Guargilius Martialis dit à son propos : « les pêches précoces et les pêches qui nous viennent d'Arménie sont plus légères » (Maire éd., 2002, p. 62). Notons que le nom scientifique *Prunus armeniaca* désigne l'abricot. Voir aussi commentaires du §40, « *šiftēnag* ».

53. BRA hmw'l LWTE š'hd'nk Y syd'lcwlyk MNW PWN TLBA <Y> p'cn' ≈ {fol. 33r} blšt YKOYMWNyt 'yc d'nynk ptk'l LOYT [MLKA'n MLKA psndyt PWN l'st d'št][160] ME BSYM PWN OŠTENtn' hwbwd PWN PWME hw<gw>k'lt' PWN 'škmbk W PWN ME ZK k'l pr'ctl
*bē hamwār abāg šāh-dānag ī syārazūrīg kē pad pīh <ī> pāzen brišt ēstēd ēč dānēnag pahikār nēst čē xwaš pad xwardan hu-bōy pad dahān *hu-gugārd pad aškambag ud pad čē ān kār frāztar*

Mais, là encore, avec le chènevis de Syārazūr que l'on a grillé avec de la graisse de chamois aucun fruit sec n'est comparable, car il est bon à manger, parfumé en bouche, digeste pour le ventre, et pour ce qui est de l'autre affaire, il est excellent.

COMMENTAIRES
syārazūrīg : « de (la province de) Syārazūr » (au nord-ouest du Jibāl). Attesté dans les sources sigillographiques qui permettent de situer cette province dans la région du Mād ou dans celle du Nod-Ardašīragān[161], le

[158] Avicenne, *Qānun*, vol. 3, Sharafkandi éd., 1366/1987, p. 388 ; BQ, p. 2406, n. 4 ; *al-Abniyya*, Bahmanyār éd., 1346/1967, p. 79.

[159] Le mot français « pêche » est d'ailleurs une dérivation de *persica*, par l'intermédiaire du bas latin *pessica*, et du latin médiéval *pesca*. Sur l'introduction de ce fruit et de sa désignation dans le monde antique voir Amigues 2005, p. 360-364.

[160] Cette partie entre crochets est exponctuée dans MK.

[161] Gyselen 1989, p. 59-60 et 83, 2002, p. 189.

toponyme Syārazūr, qui signifie « forêt noire »[162], est également connu des textes syriaques, tels que la *Chronique du Ḥūzistān* (6[ème] siècle de notre ère)[163]. La mention du *rad* préposé à cette province et celle d'un siège épiscopal dans la ville laissent supposer qu'il s'agissait du principal centre administratif de la province[164].

hu-gugārd pad aškambag ud pad čē ān kār frāẕtar : « digeste pour le ventre, et pour ce qui est de l'autre affaire, il est excellent ». En raison des acides aminés qu'elle contient, la graine de chènevis est connue pour être très digeste. Quant aux vertus aphrodisiaques (suggérées avec circonspection par *pad čē ān kār*), il semble que leur association à cette graine soit ici un cas isolé, car le cannabis (*Cannabis sativa* L.) n'est réputé que pour ses propriétés psychotropes. Pline l'Ancien, qui fournit d'ailleurs une autre attestation d'une espèce de chanvre qui pousse dans la forêt, affirme au contraire que sa graine « supprime le sperme » (XX 259, André éd., 1965, p. 123)[165]. Pour *kār*, litt. « affaire », dans le sens de « relations sexuelles », voir aussi §63.

Les deux passages concernant les fruits secs et les vins sont permutés dans *Ghurar*.

Ghurar, p. 708 :
قال فاخبرنى عن اجود النقل قال لبّ اللوز المدقوق و المنقّى من قشره بالسكّر و لباب جوز الهند الطرىّ بالطبرزذ و حبّ الرمّانين بمآء الورد و الجلّاب اليابس و التفّاح الشامىّ او القومسىّ و الرُطَب الازاذ باللوز و مفلّق الخوخ الارمنىّ و حمّاض الاترجّ الطبرىّ.
« – Et quels sont les meilleurs fruits pour le dessert ? – Des cœurs d'amandes dépouillées de leurs écorces, écrasés et mélangés avec du sucre ; la chair de noix de coco fraîche avec du sucre cristallisé ; des grains de la grenade douce et de la grenade acide avec de l'eau de rose ;

162 Cf. av. *spaētiniš razūrå* « forêt blanche » (Yt 15.31).

163 Pour une traduction française de ce texte voir F. Jullien 2009.

164 Voir Ch. Jullien 2009, p. 201-202, qui relève plusieurs graphies du toponyme selon les textes syriaques : *syrzwr*, *šyrzwr*, *šhrzwr*, *šhrzwly* et émet l'hypothèse d'une confusion entre les premiers membres *syā-* et *šahr-* qui aurait donné lieu à une étymologie populaire fondée sur *šahr* « pays, ville » et *zōr* « force », comme dénomination du centre du pouvoir administratif.

165 Ce « chanvre des forêts » a été identifié d'après une description de Dioscoride 3.149 comme étant la guimauve-chanvre (*Althaea cannabina L.*) (Pline, XX 259, André éd., 1965, p. 216).

du *djollâb* sec ; des pommes de Syrie[166] ou de Qoûmis ; des dattes *âzâdh* fraîches avec des amandes ; la pêche d'Arménie dont la chair se détache du noyau, et le cœur du cédrat du Ṭabaristan ».

54. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l'st d'št ∴
šāhān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

55. <hštwm plm'yt> pwrs<y>t AYK HS1 kt'm ŠPYL W BSYMtl ∴ ∴
*<haštom framāyēd> *pursīd kū may-ē kadām weh ud xwaštar*

Huitièmement, il daigne demander : quel vin est le meilleur et le plus délectable.

56. YMLLWNyt lytk AYK 'nwšk YHWWN⟨y⟩t ⟨Z̲NE⟩ 'nd ⟨H⟩S hm'k nywk <W> BSYM
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn and may hamāg nēk <ud> xwaš

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques vins sont tous bons et délectables.

57. HS <Y> knyk/kndk AMT nywk wyl'dynd W HS Y hlywk W HS Y mlw lwtyk W HS Y bstyk <W> b'tk Y hlw'nyk
may <ī> kanīg/kandag ka nēk wirāyēnd ud may ī harēwag ud may ī marw-rōdīg ud may ī bustīg <ud> bādag ī hulwānīg

Le vin de Kan(d) que l'on a bien clarifié, le vin de Hérat, le vin de Marwrōd, le vin de Bust et le vin jeune/moût de Ḥulwān.

[166] La Syrie n'étant pas connue pour ses pommes, il s'agirait, comme nous l'a proposé George Willcox (lettre du 26/10/2012), de l'azérolier (*Crataegus arzolus*) dont les fruits ressemblent à de petites pommes.

COMMENTAIRES

- *Ghurar* mentionne les vins avant les fruits.
- Sur ce passage et de manière générale sur le vin dans l'histoire et les langues iraniennes, voir entre autres Bailey 1954, Gignoux 1994, 1999, Giunaschvili 2002 et Daryaee 2012a p. 239-242 et 2012b.
- À propos des toponymes et de la provenance des vins, voir nos commentaires au paragraphe suivant.

may ī kanīg/kandag : « vin de Kan(d) ». Bailey 1954, p. 3 (suivi par 'Oriān, 1361/1982, p. 1095) qui lisait *kangīk* (en corrigeant implicitement), l'interprétait comme le « vin sogdien ». Or, cette équivalence est impossible pour deux raisons : d'abord, le nom de Kang (une survivance de l'ancien empire Kangju) donné à Samarkand n'a pas de réalité pour l'Iran sassanide, cette dénomination étant exclusive aux sources chinoises. D'autre part, la Sogdiane serait la seule région de ce passage qui ne se situerait pas à l'intérieur des frontières de l'empire sassanide (voir commentaires au paragraphe suivant). Généralement admise, l'hypothèse de Monchi-Zadeh, *kanīg* « virgin »[167] (1982, p. 75, n. 95) s'appuie sur *Ghurar* qui insiste sur la pureté d'un bon vin (« C'est le vin de raisin qui est tout à la fois d'une belle couleur et absolument limpide, peu épais »). Or, d'une part, l'idée de la pureté du vin est exprimée dans la version pehlevie par *ka nēk wirāyēnd* et d'autre part, la cohérence du texte implique la présence du nom d'une région ou d'une ville.

Cependant, aucune ville du nom de Kan ou de Kand n'a pu être identifiée (la leçon alternative *kawīg* est quasi impossible), mais par comparaison avec les toponymes mentionnés dans *Ghurar*, on pourrait supposer que *kanīg* est un adjectif formé à partir d'un hypocoristique *Kan, du nom de Kanāraz, ville située près de Neyshābur et mentionnée dans *Ghurar*. La leçon *kandag* est également envisageable, et suivant le même principe, elle correspondrait à l'adjectif formé sur le nom abrégé de Kandahār, région dont les raisins sont encore aujourd'hui considérés comme les meilleurs d'Afghanistan. Bien entendu, ces hypothèses demandent encore à être vérifiées.

[167] La métaphore persane *dokhtar-e raz* « fille de la treille » pour désigner la grappe est peut-être sous-jacente à cette interprétation.

ka nēk wirāyēnd : « que l'on a bien clarifié ». Attesté dans un papyrus pehlevi de la collection de Berlin (P. 140, ligne 35) qui énumère une longue liste de denrées (poules, poussins, pigeons, pourceaux, agneaux, moutons, lait, œufs, melons et aussi vin rouge, *may ī suxr* et vin blanc *may ī spēd*), l'adjectif *wirāstag* a été traduit par « clarifié » (voir Gignoux 1999, p. 43). Le verbe *wirāstan* signifie communément « arranger, ordonner » (d'où la traduction incertaine de Weber 2003, p. 22, « zubereiteter (?) Wein (Mischwein ?) »), ainsi un vin *wirāstag* aurait pu dans un premier temps être interprété comme un vin agrémenté d'épices, de miel ou d'une autre sorte de vin, mais d'une part le parallèle de *Ghurar* qui insiste sur la pureté du vin, « absolument limpide, peu épais », et d'autre part la signification de pers. *pīrāstan* « orner en épurant ou en élaguant », permettent de se rapprocher du sens « vin clarifié, filtré, pur ».

bādag : « vin (vin nouveau ou moût) » (CPD, p. 16 : « wine, must »)[168], < **bāta-ka* (cf. nom propre v.p. **bātaka-*, gr. Βατάκης)[169], pers. *bāde* « vin »[170], khot. *bātaa-* « new wine, must »[171]. Il a déjà été remarqué que le mot a été écrit w'tk au lieu de b'tk au paragraphe suivant[172], mais ceci n'a aucune conséquence puisqu'il s'agit apparemment d'un particularisme du manuscrit[173]. L'hétérographie est aussi attestée pour ce mot (FP V, 6 : *BSR' « unripe grape » : *bādag* « (young) wine, must ») qui, n'est toutefois pas aussi fréquemment attesté en pehlevi que *may* (HS). En persan classique, *bāde* et *mey* sont généralement synonymes, mais comme le signale Dehkhodā, *bādag* peut désigner parfois le vin que l'on sert immédiatement après l'avoir puisé dans la jarre, sans l'avoir filtré. Monchi-Zadeh (1982, p. 75) et Chunakova (2001, p. 152) marquent la distinction avec *may* entre traduisant *bādag* par « moût ».

[168] Voir aussi Bailey 1937, p. 233.

[169] En offrant une analyse étymologique du mot pehlevi, Giunaschvili (2002) tient compte d'un allotrope en vp. *bātu-* ainsi que d'un terme mp. b'tkd'n, mais ils ont été l'un comme l'autre sérieusement remis en cause. Pour un état de la question, voir la récapitulation faite par Ciancaglini 2008, p. 126.

[170] Il semblerait que le second sens assigné à *bāde*, « coupe, bol » soit simplement métonymique (voir Dehkhodā).

[171] Bailey 1976, p. 276.

[172] *Ibid* ; Giunaschvili 2002, p. 195.

[173] MK présente en effet d'autres exemples de ce type : §39 wlycynd (pour blycynd), §41 wyh (pour byh), §60 wSYMtl (pour BSYMtl), §100 w'lk (pour b'lk).

58. BRA hmw'l LWTE HS Y 'swlyk *b'tk[174] Y w'zlngyk <'>yc HS ptk'l LOYT
*bē hamwār abāg may ī āsōrīg *bādag ī wāzrangīg ēč may pahikār nēst*

Mais, encore, avec le vin d'Āsōr (Babylonie) et le vin jeune/moût de Wāzrang, aucun vin ne rivalise.

COMMENTAIRES[175]

Dans ses versions pehlevie et arabe, le texte énumère environs douze régions vinicoles. Seuls les toponymes Bust, Mawrōd et Āsōr (Sūr dans *Ghurar*) sont communs aux deux listes, en plus de Kanāzar, si l'on admet l'équivalence avec Kan (voir commentaires au paragraphe précédent). Voici ces régions selon un ordre géographique (allant à peu près de l'est vers l'ouest et du nord au sud) :

Balkh[176], Marwrōd (au Khorāsān, haut Murghāb[177]), Hérat[178], Bušanj (près de Hérat), Dargham (vallée de la Qunduz-āb), Kan/Kand (Kanāraz, près de Nīshāpūr, ou Kandahār ?), Bust[179] (à l'est du Sīstān, sur le Hilmand), Ghōr (*Ghurar* : Jūr) (haute vallée de Heri-rūd), Wāzrang (district montagneux au nord-est du Fārs[180]), Ḥulwān (ouest du Jibāl), Āsōr[181] (Babylonie), Kaṭrabbul (district situé à l'ouest du Tigre[182]).

Les deux versions suivent un schéma identique : le page énumère ce qu'il considère comme les meilleurs crus, provenant en majorité du Khorāsān et de son extension bactrienne, et, pour finir, il accorde sa préférence à un vin moyen-oriental.

[174] MK : w'tk, voir ci-dessus.

[175] Ces commentaires ont pu être enrichis grâce à la documentation fournie par Frantz Grenet.

[176] Voir Gyselen 2002, p. 137-138 à propos de son administration.

[177] Voir *id.*, p. 159 à propos de son statut de province.

[178] Dans la majorité des cas, le nom de Hérat en pehlevi est Harēy. La graphie hryw (prth. hryw) que nous trouvons dans ce texte remonte au vp. *haraiva*. À partir du 5ème siècle, le mp. des inscriptions y substitue la graphie hlydy (*id.*, p. 149-150, 191).

[179] Le Strange, 1905, p. 354. Ville réputée pour son raisin.

[180] Le Strange 1905, p. 171-2, et Tafazzoli 2000, p. 58.

[181] Sur la région de l'Āsōristān, voir Gyselen 2002, p. 183.

[182] Le Strange 1905, p. 80.

Nous savons par les sources textuelles, que l'occupation sassanide de la partie orientale de l'est iranien a été interrompue à de multiples reprises[183]. Après les invasions des Hephtalites à la fin du 5ème siècle, Khosrow Ier, aidé des Turcs, reconquiert la Bactriane en 554 ; Bādgīs et Hérat sont perdues sous Hormizd IV ; vers 610, Khosrow II récupère brièvement une partie des territoires (notamment Merv et Sīstān, comme en attestent les données numismatiques)[184]. La région du Dargham, dont le vin était d'une célébrité proverbiale[185], était comprise dans la province sassanide de Kadagistān, gérée par un *ōstāndār* pendant une courte période après la reconquête de Khosrow II à la fin du 6ème siècle[186].

Il est possible que cette énumération soit imprégnée d'une idée propagandiste : toutes les régions soumises aux Sassanides, de la Bactriane jusqu'à l'est de Mésopotamie, sont représentées à la Table du Roi des Rois. Mais de manière générale, il semble que cette liste corresponde le mieux à l'extension territoriale du règne de Khosrow Ier.

Ghurar, p. 708 :
قال فاخبرنى عن اطيب الشراب و الذّه قال العنبىّ الّذى جمع حسن اللون و تمام الصفآء و لطافة الرقّة و طيب الرائحة و عذوبة الطعم و سرعة الاخذ و خيره البلخىّ و المروروذىّ و البوشنجىّ و البستىّ و الجورىّ و القنارزىّ و الدرغمىّ و لا اختار على السورىّ و القطربلّىّ.
« Et quel est le meilleur vin et le plus délectable ? C'est le vin de raisin qui est tout à la fois d'une belle couleur et absolument limpide, peu épais, d'un agréable bouquet, d'un excellent goût et qui enivre promptement. Les meilleurs vins sont ceux de Balkh, de Marwarroûdh, de Boûschanj, de Bost, de Djoûr, de Qanâraz et de Dargham. Mais je préfère à tout autre vin le vin de Soûr et celui de Qotrabolla ».

59. MLKAn MLKA psnd<y>t {fol. 33v} [W] APš PWN l'st d'št ∴
*šahān šāh *passandīd u-š pad rāst dāšt*

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

[183] Sur la domination de la Bactriane d'après les archives locales en bactrien, voir Sims-Williams 2008.

[184] Gyselen 2003, p. 165.

[185] *Sharāb-e darghami*, BQ, p. 837-838.

[186] Voir en dernier lieu Sims-Williams 2008, p. 98-99.

60. nhwm plm'yt pwrsyt AYK hwnyd'kl1 kt'm *BSYMtl[187] W wyh
*nuhum framāyēd pursīd kū huniyāgar-ē kadām *xwaštar ud weh*

Neuvièmement, il daigne demander : « quel est l'artiste le meilleur et le plus plaisant » ?

61. YMRRWNyt lytk AYK 'nwšk YHWWNyt ZNE 'nd hwnyd'kl[k] hm'k BSYM <W> nywk
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn and huniyāgar hamāg xwaš <ud> nēk

Le page dit : soyez immortel ! Ces quelques artistes sont tous bons et plaisants.

COMMENTAIRES

huniyāgar : « artiste, divertisseur ». Ce terme ne désigne pas exclusivement les musiciens, comme on l'a parfois cru. Bailey (1971, p. 113, n. 1) fait en effet remarquer que ce dérivé de *huniyāg* « delightful » a également produit *huniyāgīh* qu'il traduit par « delight » (cf. AZ 3.80, *wiškōf huniyāg* « fleurs délicieuses », CPD, p. 44, 45)[188]. Si Unvala (1921, p. 27sq.) traduit *huniyāgar* par « musicians » (de même que Williams 1990, vol. 1, p. 103 : *az pēš mahistān huniyāgarān*, vol. 2, p. 39 : « musicians (who play) before noblemen »), c'est par référence au pers. *khonyā* « musique », *khonyāgar* « musicien », où le champ sémantique du mot s'est réduit à un seul des aspects du divertissement. C'est aussi avec cette signification que le terme s'est transmis en arabe *khinakar*, à partir de quoi s'est formé le verbe *khankara* « faire de la musique ». Le présent passage nous permet de constater que la catégorie des *huniyāgar* comprenait aussi les jongleurs, les acrobates et les prestidigitateurs.

On retrouve plusieurs allusions au rang des musiciens et des amuseurs de cour dans les chroniques arabes[189]. Selon al-Mas'ūdī, le fondateur de la dynastie les avait placés dans une classe distincte :

[187] MK : wsymtl.

[188] Gignoux/Tafazzoli 1993, p. 54, 55. Il existe une seconde occurrence de *huniyāg* comme épithète de *mān* « maison » (AZ 30.56, *id.*, p. 110, 111).

[189] Voir Christensen 1936, p. 31-37 ; 1944, p. 402-403.

« Ardashīr établit trois classes de courtisans, celle des chevaliers (*asâwira*) et des princes de sang, qui se tenait à dix coudées à droite du trône ; celle des toparques (*marzbân*), des rois tributaires qui résident à la cour et des *ispâhbadhs* auxquels était confié à cette époque le gouvernement des provinces, qui se tenait à dix coudées de la première ; et enfin celle qui se tenait à dix coudées de la seconde : les bouffons, les bateleurs (*ahl al-biṭāla*), et les amuseurs. Puis, quand il créa sept corps d'état, il répartit les chanteurs, les autres artistes et les musiciens en différentes classes. À sa suite, Wahrām Gōr leur aurait conféré un rang très élevé que Khosrow Ier aurait plus tard rabaissé » (*Les prairies d'or*, vol. I, p. 217-219, §578, 581, 582).

62. cngsl'd W wnsl'd W [ww] kn'lsl'd W swl'cyk sl'd W mwstksl'd W tmbwlsl'd <W> *blbwt[190] sl'd W n'dsl'd W dwmblk sl'd sh'nlyk W dylyk lsn' [W] w'cyk W zncylw'cyk' W d'lw'cyk W m'lw'cyk W cmblw'c<yk> W tglw'cyk W t's w'cyk W wndk w'cyk W ≈ 'ndlw'd w'cyk klmylsl'd *swhlsl'd[191] tmbwl Y ms splw'cyk zyn' w'cyk W gwd w'cyk W sł w'cyk šmšylw'cyk W dšnk w'cyk W wlc w'cyk W šyšk w'cyk {fol. 34r} W kpyk w'cyk Z̲NE 'nd hwnyd'kyh hm'k hw[d]š W nywk
*čang-srāy ud win-srāy ud [win] kennār-srāy ud sūrāzīg-srāy ud mustag-srāy ud tambūr-srāy *barbut-srāy ud nāy-srāy ud dumbalag-srāy* sh'nlyk W dylyk (?) *rasan-wāzīg ud zanjīr-wāzīg ud dār-wāzīg ud mār-wāzīg ud čambar-wāz<īg> ud tigr-wāzīg ud tās-wāzīg ud wandag-wāzīg ud andarwāy-wāzīg karmēr-srāy suxr-srāy tambul ī meh spar-wāzīg zēn-wāzīg ud gōy-wāzīg ud sel-wāzīg šamšēr-wāzīg ud dašnag-wāzīg ud warz-wāzīg ud šīšag-wāzīg ud kabīg-wāzīg ēn and huniyāgīh hamāg *xwaš ud nēk*

Le joueur de (petite) harpe, le joueur de harpe (droite ?), le joueur de lyre, le joueur de flûte de fête (?), le joueur d'orgue à bouche, le joueur de luth à long manche, le joueur de luth à manche court, le flûtiste, le joueur de tambourin, le ... (?), le jeu de la corde, le jeu de la chaîne, l'acrobatie, charmer des serpents, faire la roue, le jeu de fléchettes, (jongler avec) des coupes, le jeu des liens, le saut acrobatique, le pavillon

[190] MK : bwlblwt.

[191] MK : d'whlsl'd.

« carmin » (?) et le pavillon « rouge » de la grande prestidigitation (?), le jeu du bouclier, le jeu de l'armure, le jeu de balle, le jeu du javelot, le jeu de l'épée, le jeu de la dague, le jeu de la masse, le jeu de verres et le montreur de singes. Ces quelques divertissements sont tous bons et plaisants.

COMMENTAIRES

À propos de *win*, *barbut*, *tambūr* et d'autres instruments de musique, voir §13.

sūrāzīg : « flûte de fête (?) », lecture et traduction conjecturales. Difficilement vérifiable, l'interprétation de Monchi-Zadeh (1982, p. 76-77), *sūr-pīk* « Pandean flute » qui, soit dit en passant, n'est pas respectueuse de la graphie (elle ne tient pas compte du *alef* entre les deux syllabes) n'a pas séduit les traducteurs et Chunakova, (traduisant « cor, clairon », 2001 p. 85, p. 152, p. 180, n. 53) préfère revenir à l'ancienne opinion de J. Duchesne-Guillemin (1980, p. 544). Ce dernier mettait *sūrāzīg* en rapport avec le dossier des instruments de Yima (av. *suβrā-*, skt. *śumbhati-*, mp. *sūrākōmand* et pers. *suftan*, *sumb-* « percer »)[192]. Par référence à un autre instrument à vent, *sūrnāy*[193], il est probable qu'il s'agisse ici d'une flûte, bien qu'il soit impossible d'en déterminer le type.

čang : « (petite) harpe », prth. *šang*, ar. *ṣanj*, syr. *ṣng'* (dans ces langues sémitiques, le mot peut désigner non seulement la harpe, mais aussi la cymbale). Cet instrument est probablement le plus connu de l'époque sassanide et le plus cité dans les récits épiques. Selon Farmer (1938, p. 402-403, et pl. I, fig. 3), il s'agissait d'une harpe dotée d'une caisse de résonance haute. Mais le mot signifiant sans doute « courbé », on a également pensé que *čang* désignait d'abord la harpe angulaire, héritée sans soute d'un modèle hellénique, avant d'être réduite et allégée, comme dans l'un des deux modèles que l'on voit sur le bas-relief de Tāq-e Bostān (Lawergren 2003). Sur la figure 6, on observe une harpe verticale angulaire dont le sommet arrondi indiquerait, selon Lawergren (*id.*), une influence centrasiatique. Pour un autre type de harpe mentionné dans ce texte, voir plus haut, §13, *win* « harpe (droite) ».

192 Voir désormais Sims-Williams 2001.

193 Voir Duchesne-Guillemin 1993, p. 13, 55, 89, 93.



Figure 6 : joueuse de harpe verticale angulaire (*čang*) et joueur de tambour à deux peaux tendues par un lacis, maintenu autour du cou par une lanière, détail du bol en argent de la Arthur Sackler Gallery (Washington), S.1987.105.

mustag : « orgue à bouche ». En voici une description complète : « l'orgue à bouche, en persan *mushtah*, se compose d'un récipient solide en forme de théière, dont le bec sert au musicien à y insuffler l'air. Quelques tuyaux en bambou, de différentes longueurs, sortent de ce réservoir, auquel ils communiquent par un trou muni d'une anche libre, très légère, dont le mouvement est commandé par les doigts du musicien, car à la base des tuyaux il y a des trous qu'il faut refermer pour produire le son, dont la hauteur est déterminée par celle du tuyau » (Duchesne-Guillemin 1993, p. 75).

Selon al-Mas'ūdī, *Les prairies d'or*, vol. V, §3214 (reprenant les termes d'Ibn Khurdādbih), les Perses jouent de cet instrument, *mastadj* [sic], en s'accompagnant du *čang* (harpe) (cf. *id*, p. 1298, où *čang* est traduit par « cymbale »).

dumbalag-srāy : « joueur de tambourin ». La transcription de l'hapax *dumbalag* étant cohérente avec la graphie, elle a été admise sans commentaire par tous les éditeurs du texte (ainsi que dans les études secondaires). Il est vrai qu'elle évoque des noms connus d'instruments à percussion. Parmi ces termes, pers. *tabir(e)* et le diminutif *taburak* ont été évoqués (Duchesne-Guillemin 1993, p. 28), mais on pourrait également comparer *dumbalag* au nom actuel *tombak* (instrument à percussion digitale en bois de noyer et dont l'ouverture supérieure est

recouverte de peau de chèvre). La présence du l précédant le suffixe *-ag* n'est pas sans rappeler des formes telles que pers. *tabuk/taburāk* « tambour » (voir Dehkhodā). Dans la région du Lārestān (Fārs), un tambour au fût allongé, que l'on frappe d'une seule baguette, porte le nom de *tonbolok*, ce qui semble être l'exact équivalent du terme pehlevi.

Le parallèle de *Ghurar* ne mentionne que quatre instruments dont *barbuṭ* et *ṭanbūr* (que Zotenberg traduit par « mandoline ») mentionnés également dans HKR 13, *ṣanj* (mp. *čang* « harpe », traduit « cithare » par Zotenberg) mentionné dans le présent paragraphe, et enfin *mizmār*, flûte en bois (ou en roseau), qui, après le luth, était l'instrument le plus utilisé en accompagnement (Farmer 1929, p. 16, 109). Il énumère aussi trois modes, chacun associé à une ville, dont le texte pehlevi ne dit rien : le mode d'Isfahān, qui est encore de nos jours l'un des modes les plus célèbres de la musique persane (selon Avicenne, c'est le mode qu'il convient d'entendre au coucher du soleil, Farmer 1929, p. 197), le mode de Nehāvand, et le mode de Neyshābour.

La liste des jeux (*wāzīg*) qui suit est un parfait catalogue des activités d'une troupe de jongleurs, acrobates, dresseurs d'animaux et autres saltimbanques de foire. Faisant suite à l'énumération des instrumentistes, elle suggère peut-être que ces amuseurs de cour ne jouissaient pas du même prestige que les musiciens et chanteurs qui, comme nous l'avons vu, constituaient une classe à part dans la hiérarchie sociale. En l'absence de sources textuelles et iconographiques, toute tentative d'interprétation de ces performances serait conjecturale et nécessairement influencée par une représentation plus ou moins contemporaine de ces divertissements.

Si des numéros de dresseur d'animaux (*mār* « serpent » et *kabīg* « singe ») sont relativement faciles à imaginer, il en va autrement d'autres tours dont les noms sont formés sur *rasan* « corde », *wandag* « filet »[194], *zanjīr* « chaîne », *dār* « bâton (ou piquet ?) », *andarwāy* « (en) l'air », *čambar* « rond ». Ils désignent peut-être des numéros d'équilibriste qui consistent à marcher sur une corde, à grimper à une tige, à sauter, à faire des pirouettes, etc. Les jeux accompagnés de *tās* (coupe)[195], *gōy* (balle), *šīšag* (bouteille, verre) sont peut-être des numéros

[194] Voir WZ 35.22.

[195] Traduit « dé » par Bailey 1971, p. 113, n. 1. Nous suivons l'interprétation de Monchi-Zadeh (1982, p. 76, n. 103).

de jonglage, à moins que dans le cas du dernier, il ne s'agisse de marcher sur du verre pilé (?).

Au sein de cette énumération, s'insère encore une liste de jeux dont les instruments sont des armes (*spar* « bouclier », *zēn* « armure », *sel* « javelot », *šamšēr* « épée », *dašnag* « dague », *warz* « masse »). S'agit-il de danse mimant une lutte, de jonglage, ou, pourquoi pas, par exemple, d'un numéro d'avaleur de sabre ? L'interprétation de *karmēr-srāy suxr-srāy tambul ī meh* n'est pas moins problématique. L'existence du second membre *srāy* et de *tambul* graphiquement identique à *tambūr* « luth » laissait supposer un retour à un contexte musical, mais cet instrument figure déjà plus haut dans la liste, et par ailleurs *karmēr* « carmin » et *suxr* « rouge » (le second semble d'ailleurs gloser le premier) ne sont assurément pas des noms d'instrument. Monchi-Zadeh (1982, p. 76, n. 105) propose une leçon intéressante, mais non définitive, que nous avons retenue : *tambul* n'est pas attesté en moyen-perse, mais il a en persan (*tonbol*) le sens de « magie, tour, ruse ». Le mot *srāy* serait à lire « demeure, pavillon », mais cet éditeur, qui traduit « tent », ne donne pas d'autres commentaires. Si le terme conventionnel pour magie (*jādūg*) n'est pas employé, ce serait peut-être en raison de sa forte connotation négative en contexte zoroastrien. Il ne s'agit pas ici de magie noire ni de sorcellerie, mais de prestidigitation destinée au divertissement. La pratique de la magie sous un toit nous évoque la pratique thaumaturgique décrite dans le texte sogdien P.3 où le *jadeči* (sorcier de la pluie) doit dresser une tente (sogd. *xrγ'xh*, emprunté au persan) à vingt-cinq têtes sous laquelle va se dérouler tout le processus du rituel[196].

63. BRA LWTE cngsl'd Y kny<w>k Y nywkwk PWN špst'n knyck Y cng sl'd <Y> ŠPYL AMTš w'ng tyc W BSYM 'p'c PWN ME ZK k'l nywk ≈ š'yt W wnsl'd <PWN> hwln' Y LBA 'yc hwnyd'kyh ptk'l LOYT

bē abāg čang-srāy ī kanīg ī nēkōg pad šabestān kanīzag ī čang-srāy <ī> weh ka-š wāng tēz ud xwaš-āwāz pad čē ān kār nēk šāyēd ud win-srāy <pad> xwaran ī wuzurg ēč huniyāgīh pahikār nēst

Mais avec la belle harpiste du harem – une jeune fille joueuse de harpe serait le mieux –, qui a une voix aiguë et un chant agréable et sied à

[196] Voir Azarnouche/Grenet, 2009, p. 28.

l'autre affaire, et le joueur de *win* dans les grands banquets, aucun divertissement ne rivalise.

Dans *Ghurar*, le chapitre sur la musique suit celui sur les fleurs et leurs parfums.
Ghurar, p. 709-710 :
قال فاخبرنى عن اطيب السماع قال ما اشبه نطق و تره الغنآء و غنآؤه نطق الوتر [...] قال فصّل هذه الجملة قال البربط باربعة اوتار و الصنج المهيّأ و الطنبور المسوّى و المزمار الاوحد و الدستان الاصبهانىّ و الغنآء النهاوندىّ و چكاوک النيسابورىّ و كلّ غنآء لا يخرج من تحت السبال.
« – Et quelle est la musique la plus agréable ? – C'est celle que produit un instrument à cordes dont le son ressemble au chant et celle d'un chant dont la modulation ressemble au son de l'instrument. [...] Abarwîz dit au page : « Explique cette formule en détail ». Le page dit : « C'est le luth tétracorde, la cithare bien montée, la mandoline bien accordée et la flûte simple ; c'est la mélodie d'Isfahân, le chant de Nihâwand, le mode de Naïsâboûr et, en général, le chant qui ne sort pas d'une bouche moustachue ».

64. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l'st d'št
šahān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

65. d⟨h⟩wm plm'yt pwrsytn' AYK B̲YN HS < AWLA W> dtykl W stykl W ch'lwm <W> pncwm W ššwm W hptwm ME YMRRWNyy
dahom framāyēd pursīdan kū andar may <fradom ud> dudīgar ud sidīgar ud čahārom <ud> panjom ud šašom ud haftom čē gowē

Dixièmement, il daigne demander : à propos du vin que dis-tu en premier, en second, en troisième, en quatrième, en cinquième, en sixième et en septième ?

66. YMLLWNyt lytk AYK 'nwšk YHWWNyt mlt'n Y p'hlwm B̲YN HS [Y] AWLA ≈ hwbwd W dtykl d'nynk W stykl hłyłk {fol. 34v} Ȳ plwltk

ch⟨'l⟩w⟨m⟩ h<'>myc W pncwm bzm'wlt ššwm wsš'm W hptwm MHŠYA ⟨hn⟩dwt"[197] BRA HLMWNtn'
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd mardān ī pahlom andar may fradom hubōy ud dudīgar dānēnag ud sidīgar halīlag ī parwardag čahārom xāmīz ud panjom bazmāward šašom weh šām ud haftom rōyn-handūd bē xuftan

Le page dit : soyez immortel, ô le meilleur des hommes ! À propos du vin, en premier, (qu'il soit) parfumé, deuxièmement (qu'on l'accompagne de) fruits secs, troisièmement (de) myrobalan confit, quatrièmement de *xāmīz*, cinquièmement de *bazmāward*, sixièmement d'un bon dîner, septièmement (la pâtisserie) frottée à l'huile que l'on fait tremper (dans le vin).

COMMENTAIRES
bazmāward : litt. « apporté pour la fête », nom d'un plat (CPD., p. 18 : « a sort of canapé »), adjectif formé sur *bazm* « repas, fête », et le participe passé de *āwurdan*. Ce mot désigne, selon Dehkhodā, une sorte de sandwich à base de viande et d'œuf enveloppés dans du pain. Un livre de recettes de cuisine (*Kitāb al-ṭabīḵ*)[198] composé au 10ème siècle à Baghdad propose des recettes très élaborées de *bazmāward* (mot emprunté tel quel en arabe) : on confectionne une pâte à base de viande, d'épices et d'œufs que l'on applique sur du pain que l'on roule avant de la découper en tranches (voir Ibn al-Warrāq, Nasrallah éd., p. 149-150). Dans le *Livre de la couronne*, (Ǧāhiz, Pellat trad., 1954, p. 190) ce plat est mentionné comme le seul repas que prend le souverain perse en temps de crise.

Ghurar ne dit rien sur l'accompagnement du vin, mais trois questions-réponses sont insérées entre le passage sur la musique et celui sur les femmes, qui ne se retrouvent pas dans HKR :
p. 710 :
قال فاخبرنى عن اطيب المآء و الذّه قال جلجلة الجليد فى الخزف الجديد على العطش الشديد.

[197] Ainsi dans MK à l'encre noire. Le copiste a tracé dans un second temps un *k* par-dessus les deux traits verticaux.

[198] Un autre ouvrage du même genre, mais écrit dans la première moitié du 13ème siècle par Muḥammad bin Ḥasan al-Baghdādī, a été traduit en italien par M. Casari (2004).

« – Et quelle est la meilleure eau et la plus agréable ? – C'est l'eau glacée qui résonne dans une jarre d'argile neuve et que l'on boit lorsqu'on a grand soif ».

قال فاخبرنى عن انعم اللباس قال امّا فى الربيع فالشاهجانىّ و الدبيقىّ و امّا فى الصيف فالتوّزىّ و الشطوىّ و امّا فى الخريف فالمنيّر الرازىّ و الملحم المروزى و امّا فى الشتآء فالخزّ و الحواصل و فى شدّة البرد خزّ مبطّن بخزّ بينهما قزّ.
« – Et quel est le vêtement le plus avantageux ? – C'est le vêtement qui, pour le printemps, est fait d'étoffe de Marw ou de Dabîq ; pour l'été, d'étoffe de Tauwaz ou de Schaṭâ ; pour l'automne, d'étoffe de Reï à double trame ou d'étoffe de Marw mélangée ; pour l'hiver, le vêtement d'étoffe tissée de laine et de soie ou de fourrures faites de la peau du cormoran ; pour les grands froids, le vêtement d'étoffe de soie et de laine doublée du même tissu et un tissu de grosse soie au milieu ».

قال فاخبرنى عن اوطأ الفرش قال برادع الديباج المحشوّة بالريش يظاهَر بينهما.
« – Et quel est le lit le plus doux ? – Des coussins de brocart rembourrés de plumes que l'on pose les uns sur les autres ».

67. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l'st d'št •
šahān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois qui acquiesça.

68. y'cdhwm plm'yt pwrsytn' AYK spl<h>ml kt'm hwbwdtl
*yāzdahom framāyēd pursīdan kū *sprahm-ē kadām hu-bōytar*

Onzièmement, il daigne demander : quelle est la plante odoriférante la plus parfumée ?

COMMENTAIRES
sprahm : « plante odoriférante », c'est l'une des dix-sept catégories de plantes énumérées dans Gr.Bd. 16.6, ainsi décrite : *har čē warg bōyāg ud pad dast-warz ī mardomān kišt ēstēd ud hamwār ast sprahm xwānēnd* (Gr.Bd. 16.12)[199], « tout ce qui a des feuilles parfumées, qui est cultivé

[199] Pakzad 2005, p. 210, 212.

de la main de l'homme et qui existe en toute saison se nomme *sprahm* ». Or dans la liste de fleurs et de plantes de HKR 69-93, les classifications du Gr.Bd. sont loin d'être respectées et des plantes qui, selon ce texte, sont répertoriées dans les catégories des *gul* « fleurs » (Gr.Bd. 16.13), *bōy-dār* « bois parfumé » (Gr.Bd. 16.21) ou éventuellement *sprahm* « plantes odorantes » (le Gr.Bd. n'en donne aucun exemple) se retrouvent toutes rassemblées indifféremment sous ce dernier qualificatif.

Le premier problème qui se pose dans ce passage est l'identification botanique de ces plantes. Bien que, dans plusieurs cas, cette identification reste possible par l'intermédiaire du persan, de l'arabe ou du syriaque, les sources et les dictionnaires traitant de la question se contredisent et aggravent souvent les difficultés.

Le second problème mérite que l'on s'y attarde : celui de l'association des fleurs à des catégories sociales ou des qualités humaines dans HKR (et dans *Ghurar*) ainsi que, dans le cas du Gr.Bd., à des jours du calendrier religieux[200]. Cette association semble fondée sur des critères qui ne s'apparentent ni à la couleur, ni à la saison de floraison[201]. Par ailleurs, il est à noter que ce ne sont pas les plantes elles-mêmes qui, dans HKR, sont attribuées à des personnes ou des qualités, mais seulement leur parfum (*bōy*), qui se trouve comparé au *bōy* de leurs correspondants. Sur ce lien singulier, les rares parallèles que nous offre l'ouvrage de pharmacopée d'al-Bīrūnī, *Kitāb al-Ṣaydana*, laissent penser que l'association d'une plante à l'« odeur » de certaines personnes (comme la mère et les prêtres ; voir en particulier les commentaires des §79, 80 et 81) proviendrait d'une tradition iranienne ancienne, peut-être elle-même héritée d'une tradition non-iranienne. Dans son chapitre sur la « nature des mois » de sa *Chronologie*, une brève allusion de cet auteur pourrait indiquer de manière indirecte que le modèle établi par le Gr.Bd. faisait autorité : « It was a rule that on each day a special sort of

[200] Dans un article consacré aux fleurs énumérées dans le Gr.Bd. 16a, Shapira 2005, p. 177-184 présente une synthèse des identifications proposées par les anciens éditeurs de ce texte. Sans évoquer la possibilité que les fleurs pouvaient être associées aux jours du calendrier (et non nécessairement aux *yazatas* auxquels le texte les fait correspondre), cet auteur tente d'imaginer entre le nom de la fleur et celui de son attribut une connexion reflétant une pensée « étymopoétique », souvent fondée sur des allitérations ou des correspondances purement formalistes. Nous préférons croire qu'il s'agit là d'un reliquat de connaissances scientifiques, relevant parfois de l'ethnobotanique.

[201] Sur la correspondance entre les fleurs mentionnées dans Gr.Bd. et les divinités présidant aux jours du mois, voir Modi 1922, p. 396-398.

odoriferous plants and flowers was put before the Kisrâs, and likewise a special drinks, in a well regulated order, regarding which there was no difference of opinion»[202]. Dans le contexte du rituel zoroastrien, les fleurs comptaient parmi les objets rituels que le *zōt* et le *rāspī* s'échangaient lors de la célébration des Āfrīnagān. Selon Modi (1922, p. 398-400), qui donne une description détaillée de l'usage des fleurs, cette pratique ne subsisterait qu'en Inde, les zoroastriens d'Iran l'ayant substituée par des gestes de la main.

Le mot pehlevi *bōy* est ambigu. Bien que l'on connaisse ses deux significations les plus courantes (« parfum, odeur », et « faculté sensorielle » en tant qu'une des cinq composantes de l'âme humaine), il semble que le *Dēnkard* 3 offre une sorte de compromis entre ces deux homonymes : « le parfum interne et propre du corps provient de la nature (*čihr*) [...]. Le parfum externe qui parvient jusqu'au plus intérieur du corps du fait de la nourriture vient de ce qu'on a mangé avec mesure du pain et de la viande et qu'on a bu du vin selon ce qui est légitime (*dādīg*) [...]. Le parfum externe vient de l'exhalation (*bōyišn*) des plantes les plus embaumées ; et la puanteur (externe) vient de ce que l'on s'est fortement souillé. Le parfum de l'âme (*jān*) provient de l'habitation en elle de Wahman, principe des parfums [...] »[203].

Le tableau suivant illustre les correspondances entre les données offertes par HKR et Gr.Bd. 16 et 16a sur les fleurs et leurs deux catégories d'attributs :

[202] Sachau éd., 1879, p. 54-55.

[203] De Menasce 1973, p. 246. Pour un autre passage sur les parfums de la « sagesse » (*frazānagīh*) et de la « croissance » (*afzōnīgīh*), voir *id.*, p. 361.

Fleurs				Attributs	
		HKR	Gr.Bd.	HKR	Gr.Bd.
1	*yāsimīn* « jasmin »	§69	16a.2	*xwadāyān*	Ohrmazd
2	*husraw* « salsepareille »	§70	-	*šahryārān*	-
3	*kētīg* « ketaki »	§71	-	*hu-niyāg*	-
4	*gul* « rose »	§72	-	<*pusarān* ? >	
5	*nargis* « narcisse »	§73	16a.2	*juwānīh*	Māh
6	*hērīg ī suxr* « giroflée rouge »	§74	16a.2	*dōstān*	Srōš
7	*hērīg ī zard* « giroflée jaune »	§75	16a.2	*zan ī āzād*	Rām
8	*kāfūr* « camphre »	§76	16.21	*dastwarīh*	-
9	*saman ī spēd*[204] « faux jasmin blanc »	§77	16a.2	*frazandān*	Wahman
10	*saman ī zard* « faux jasmin jaune »	§78	-	*zan ī āzād*	-
11	*sōsan ī spēd* « lis blanc »	§79	16a.2	*dōstīh*	Hordād
12	*marw ī ardaxšērān* « armoise »	§80	16a.2	*mādār*	Anagrān
13	*marw ī spēd* « ? »	§81	16a.2	*pidarān*	Xwar
14	*wanafšag* « violette »	§82	16a.2	*kanīzagān*	Tīr
15	*šāh-sprahm* « basilic »	§83	16a.2	*grāmīgān*	Šahrewar
16	*murd* « myrte »	§84	-	*dehbadān*	-
17	*nīlōpal* « nénuphar »	§85	16a.2	*tuwāngarīh*	Ābān
18	*marzangōš* « marjolaine »	§86	16a.2	*bizeškīh*	Ašawahišt
19	*spēdag* « ? »	§87	-	*wēmārān*	-
20	*palang-mušk* « basilic sauvage/calament ? »	§88	16a.2	*wadōg*	Spandarmad
21	*kūpal* « camomille »	§89	-	*husrawīh*	-
22	*nastaran* « églantine »	§90	16a.2	*zan ī pīr*	Rašn
23	*munj* « datura »	§91	-	*zan-kāmagīh* ; *grāmīgān*	-
24	*sīsimbar* « serpolet »	§92	-	*āzādagīh*	-

Ce qui relie ces fleurs à leurs attributs reste encore à découvrir (seul le lien entre *nīlōpal* « nénuphar » et Abān « les Eaux » est évident). Mais on peut imaginer qu'il puisse en exister un entre les attributs de HKR eux-mêmes. En effet, au moins cinq d'entre eux, et non des plus anodins, trouvent un parallèle facilement reconnaissable dans les noms des cinq maisons astrales évoquées dans le thème astrologique dressé dans le

[204] Nous n'avons pas tenu compte de la correction de Pakzad en *yāsaman* (2005, p. 218).

Gr.Bd. 5a pour l'Attaque ahrimanienne. Les noms de la deuxième, quatrième, cinquième, sixième et septième maison sont les suivants :
2. Kisagān (« les bourses, l'argent », que l'on peut rapprocher de la qualité de *tuwāngarīh* « richesse » HKR 85),
4. Pidištān (« les pères, les ancêtres », à rapprocher de *pidarān* « pères » HKR 81, ou de *hu-niyāg* « bien-né » HKR 71),
5. Frazandān (« les fils », équivalant au HKR 77 et peut-être aussi à *pusān* « *id.* » HKR 72),
6. Waštagān (« les malades », à rapprocher de *wēmārān* « *id.* » HKR 87),
7. Wayōdagān (« le mariage », à rapprocher de *wayōg* « mariée » HKR 88 ou *zan-kāmagīh* « désir pour une femme » HKR 91).

Ce système d'association reste hypothétique et demande encore à être confirmé.

69. YMRRWNyt l[d]ytk AYK 'nwšk YHWWNyt mlt'n Y p'hlwm spl<h>m Y y'symyn' hwbwdtl MEš bwd 'ytwn' cygwn bwd Y hwt'y'n KTLWNyt
*gōwēd rēdag kū anōšag bawēd mardān pahlom *sprahm ī yāsimīn hu-bōytar čē-š bōy ēdōn čiyōn bōy ī xwadāyān mānēd*

Le page dit : soyez immortel, ô meilleur des hommes ! Le jasmin est la plante la plus parfumée, car son parfum est pareil à celui des seigneurs.

COMMENTAIRES
C'est le *Jasminum officinale* ou le jasmin blanc, ou encore le *Jasminum sambac*.

70. hwslwb splhm bwd 'ytwn' cygwn bwd Y štr'd'l'n
husraw sprahm bōy ēdōn čiyōn bōy ī šahryārān

Le parfum de la fleur de la salsepareille est pareil à celui des princes.

COMMENTAIRES
La plante « *husraw* » n'avait pas été identifiée jusqu'à présent. Il est cependant très probable qu'il agisse de la salsepareille (*Smilax aspera* L.) si l'on se réfère, d'une part, à une indication de BQ donnée sous l'entrée

sepid tāk « vigne blanche » et, d'autre part, aux descriptions de la salsepareille par les auteurs grecs[205].

La « vigne blanche » est décrite par BQ comme identique à une plante nommée *Khosrow dāru* « remède de Khosrow » (cette allusion au nom de deux rois sassanides, devenu plus tard le terme générique pour « roi perse » n'est pas sans rappeler l'association aux *šahryārān*) : « plante produisant des fruits rouges sous forme de grappes, avec lesquels on tanne le cuir ». Cette notice est sans doute tirée d'al-Bīrūnī qui donne une définition et un nom identiques à une plante appelée par ailleurs *fāšrā*, identifiée par l'éditeur de *Ṣaydana* avec la bryone blanche (*Bryonia alba* L.), plante fortement toxique et produisant des fleurs blanches et de petites baies rouges (*Ṣaydana*, p. 454). En réalité, les ressemblances morphologiques de la salsepareille et de la bryone ont favorisé leur homonymie et leur confusion, car toutes deux ont de petites fleurs blanches et des fruits en grappes rouges, mais seule la première répand un parfum suave. Dans la littérature grecque, ces deux plantes sont clairement distinguées : Théophraste (III, 18, 11-12) donne une description détaillé de la salsepareille : « sa feuille rappelle celle du lierre, ... La fleur, blanche, exhale un parfum de narcisse. Le fruit fait penser à celui de la morelle, de la bryone, et surtout à ce qu'on appelle le raisin sauvage », tandis que la bryone est décrite ainsi par Dioscoride (IV, 182) : « Vigne blanche : on l'appelle tantôt bryone, tantôt herbe aux tanneurs ou herbe à dépiler. Elle a un fruit en grappe, roux, qui sert à dépiler les peaux ».

71. kytyg bwd 'ytwn' cygwn bwd <Y> hwnyd'k
kētīg bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> hu-niyāg

Le parfum du ketaki est pareil à celui des personnes de bonne ascendance.

COMMENTAIRES

Il serait tout à fait vraisemblable de voir dans *kētīg*, le ketaki (ou kaitha, ou encore kewda, *Pandanus odoratissimus* L.), plante du sud de

[205] Cette identification nous a été suggérée par Madame Suzanne Amigues (lettre du 08/02/2013) que nous remercions chaleureusement pour sa lecture attentive de l'ensemble du passage concernant les fleurs et les plantes.

l'Inde attribuée à Shiva et connue pour son parfum d'une puissance extraordinaire.

La version persane de *Ṣaydana* (p. 516-517) mentionne cette fleur connue à Shiraz sour le nom de *kāḍi* et évoque son parfum pénétrant. A'lam (2001, p. 49) avait tenté un rapprochement avec *kēdag* (kytk) mentionnée dans Gr.Bd. XVI.13 (déjà identifiée au *Pandanus* par Anklesaria 1956, p. 149), en l'assimilant à une espèce de rose, pers. *gol-e giti*, que le dictionnaire persan Mo'in (1371/1992, p. 3349) décrit comme une variété importée de Bassora et dont on dépose les pétales dans les vêtements afin qu'ils s'imprègnent de leur parfum musqué et ambré[206]. Ce rapprochement s'explique par la ressemblance, remarquée déjà par Ctésias, entre le parfum du *Pandanus* et celui de la rose (Amigues 2011, p. 62-63)[207]. Son association aux « *hu-niyāg* » n'est pas limitée à HKR, puisque selon Ctésias « (son huile) ne peut être acquise que par le roi et sa famille. Le roi des Indiens en a envoyé au roi des Perses » (F45 (47), Lenfant éd., 2004, p. 184-185).

72. gwl bwd 'ytwn' cygwn bwd <Y BRE'n ?>
gul bōy ēdōn čiyōn bōy <ī pusān ?>

Le parfum de la rose est pareil à celui des fils (?).

COMMENTAIRES

L'attribut manque dans le manuscrit. Monchi-Zadeh (1982, p. 79) supplée *mihrabānān* d'après l'arabe *aḥbāb*, attribué à la rose. Le passage de *Ghurar* sur les plantes est très différent : d'une part, la réponse à la question du roi est beaucoup plus consistante, et d'autre part, seuls apparaissent quatre exemples d'attribution de parfum de fleurs (narcisse, rose, basilic et giroflée), dont deux identiques à ceux de HKR, narcisse/jeunesse et giroflée (rouge)/amis. Dans les deux autres cas (rose/bien-aimés et basilic/fils), il est probable qu'*aḥbāb* « bien-aimés » traduise en quelque sorte mp. *grāmīgān* (associé par HKR au basilic), et

206 BQ possède deux entrées faisant référence à cette fleur : « *gol-e giti* » (p. 1830) : espèce de fleur blanche ou jaune dont les feuilles (ou pétales ?) possèdent trois épines sur chaque côté ; « *giti* » (p. 1868) : fleur très parfumée que l'on rapporte de la « mer de Bassora » (c.-à-d. l'Arvandrud, estuaire commun au Tigre et à l'Euphrate).

207 Voir p. 64-65 pour des illustrations de cette plante, de son fruit et sa fleur (figs. 18, 19 et 20).

que, par conséquent, les attributs aient été permutés. En suivant ce raisonnement, et si l'application est réciproque, on peut émettre l'hypothèse que la source commune associait au basilic l'équivalent d'ar. *awlād* « fils », soit mp. *pusān*, *pusarān* ou *frazandān*, ce dernier étant déjà attesté au §77.

73. nlgs bwd 'ytwn' cygwn yw'nyh
nargis bōy ēdōn čiyōn juwānīh

Le parfum du narcisse est pareil à celui de la jeunesse.

COMMENTAIRES

L'association à la jeunesse pourrait trouver une double explication. On peut supposer que le mythe de Narkissos, jeune homme épris de sa propre image reflétée par l'eau, trouve ici un écho lointain. Par ailleurs, la fleur homonyme, *Narcissus tazetta* fleurit dès le début de l'année dans les régions humides, ce qui fait d'elle une fleur « jeune »[208].

74. hylyg[209] <Y> swhl <bwd> 'ytwn' cygwn bwd Y dwst'n
hērīg <ī> suxr <bōy> ēdōn čiyōn bōy ī dōstān

Le parfum de la giroflée rouge est pareil à celui des amis.

75. hylyg Y zlt bwd 'ytwn' ≈ {fol. 35r} cygwn NYŠE Y 'c't AMT LA lwspyg ≈
hērīg <ī> zard bōy ēdōn čiyōn zan ī āzād ka nē rōspīg

Le parfum de la giroflée jaune est pareil à celui de la femme libre, si elle n'est pas une prostituée.

COMMENTAIRES

āzād : « noble » ou « libre ». En émendant mécaniquement *ka* en **kē*, et en portant unanimement leur choix sur la première signification du mot *āzād*, les principaux éditeurs (Unvala 1921, p. 32 ; 'Oriān 1361/1982,

[208] Nous devons cette explication à Madame Suzanne Amigues (lettre du 08/02/2013).

[209] خيري écrit en dessous du mot.

p. 1096, Monchi-Zadeh 1982, p. 79) ont interprété **kē nē rōspīg* comme une paraphrase. Seul Shapira (2005, p. 180, p. 182) laisse les deux possibilités ouvertes. Mais ceci frôle le pléonasme car le statut de la femme *āzād*, par définition, lui interdit de se prostituer. Le second sens, « libre », plus ambigu, mériterait pleinement la condition introduite par *ka*.

La phrase *ēdōn čiyōn zan ī āzād ka nē rōspīg* se retrouve à l'identique au §78 à propos de *saman ī zard,* probablement le faux jasmin jaune. Il ne faut pas écarter la possibilité que cette répétition soit une erreur du copiste et que les deux occurrences aient été opposées l'une à l'autre dans une version correcte du manuscrit (*ēdōn čiyōn zan ī āzād ka rōspīg* « pareil à celui d'une femme libre si elle se prostitue »). La couleur de la fleur, jaune dans les deux cas, aurait été le facteur de l'homéotéleute. Quoi qu'il en soit, cette couleur est encore fréquemment associée dans le folklore iranien avec la femme nubile et célibataire, en particulier selon le code des couleurs des costumes dans les communautés tribales.

76. k'pwl bwd 'ytwn' cygwn dstwblyh
kāpūr bōy ēdōn čiyōn dastwarīh

Le parfum du camphre est pareil à celui des dasturs (l'autorité religieuse).

COMMENTAIRES

Voir aussi Gr.Bd. 16.21. Bahār (1378/1999, p. 183) tente un rapprochement avec une sorte de camomille nommée en persan *kāfur espram, arqhavān* ou *rayhān-e kāfuri.* Or, le Gr.Bd. range le camphre dans la catégorie des plantes (*urwarān*) qui ont la racine, l'écorce ou le bois parfumé (*bōyāg*), non celle des fleurs.

Selon al-Bīrūnī, la résine du camphrier (*Cinnamomum camphora* Nees. ou *Iaurus camphora* L., syr. *kpwr, qpwr*, skt. *karpūra-*, pers. *kāfur*)[210] peut être de couleur noire, jaune ou rouge et c'est une fois traitée qu'elle devient blanche. Ce sont des peuples originaires des côtes, comme Omān ou Mokrān qui en feraient du parfum (*Ṣaydana*, p. 514). Son usage destiné à conserver un état de pureté (antiseptique,

210 Voir Gignoux 2011a, p. 51, p. 80.

anaphrodisiaque)[211] aurait peut-être favorisé son lien avec des mages haut placés dans la hiérarchie sacerdotale en tant qu'autorités religieuses et légales.
Voir également les commentaires au §79.

77. W s⟨mn⟩ Y spyt bwd 'ytwn' cygwn bwd Y prz̲n⟨d'n⟩
ud saman ī spēd bōy ēdōn čiyōn bōy ī frazandān

Et le parfum du faux jasmin (?) blanc est pareil au parfum des enfants.

78. W smn Y zlt bwd 'ytwn' cygwn bwd Y NYŠE Y 'c't AMT LA lwspyg
ud saman ī zard bōy ēdōn čiyōn bōy ī zan ī āzād ka nē rōspīg

Et le parfum du faux jasmin (?) jaune est pareil au parfum de la femme libre, si elle n'est pas une prostituée.

COMMENTAIRES

La distinction entre *yāsamīn* et *saman* n'est pas clairement établie. Nous proposons d'identifier le second avec un jasminoïde (jasmin étoilé, *Trachelospermum jasminoïdes* Lem.).

79. swsn[212] Y spyt bwd 'ytwn' cygwn dwstyh
sōsan ī spēd bōy ēdōn čiyōn dōstīh

Le parfum du lis blanc est pareil à celui de l'amitié.

COMMENTAIRES

Al-Bīrūnī nous fournit une anecdote précieuse à propos de la plante nommée *sūs* (la réglisse, *Glycyrrhiza glabra* L.), souvent confondue avec *sōsān* : « les Mages du Sīstān qui la nomment *buy-e hirbaḍān*, parfum des *hērbed*, en font des fumigations dans les maisons et les cimetières pendant les épagomènes et les Gāhānbār », *Ṣaydana*, p. 356 :

[211] Voir par exemple ses usages traditionels au Maroc, Bellakhdar 1997, p. 361.

[212] سوسن écrit en dessous du mot.

و مجوس سجستان يسمونه بوى هيربذان و يبخرونه فى البيوت و النواويس فى المسترقة و الكهنبارات .[213]

D'une part, cela confirme nos pressentiments sur la nature du lien direct entre les plantes et le calendrier, et d'autre part, cette affirmation nous fournit au moins une explication plausible à propos de la dénomination de certaines plantes associées à des catégories ou à des fonctions sociales et religieuses. Cette même explication pourrait bien s'appliquer à l'association du camphre aux dasturs (§76). Al-Bīrūnī donne également un nouvel exemple de ce genre : le Bdelium (ou Myrrhe indienne, une gomme odorante) est nommé par l'une de ses sources *buy-e jahuḍān* « parfum des juifs » (*id.*, p. 585).

80. W ≈ mlw' Y 'lthšl'n bwd 'ytwn' [bwd] cygwn bwd Y AMYtl
ud marw ī ardaxšērān bōy ēdōn čiyōn bōy ī mādar

Et le parfum de l'armoise est pareil au parfum de la mère.

COMMENTAIRES

Monchi-Zadeh (1982, p. 80) avait cru reconnaître ici la lavande. BQ, qui atteste de ce mot (sous « *ardashirān* »), ne fait que mentionner qu'il s'agit d'une plante aromatique extrêmement amère.

C'est à al-Bīrūnī que nous devons non seulement l'identification de cette plante mais aussi la confirmation de son attribut : sous l'entrée *arṭamīsā, arṭamāsā* (*Artemisia vulgaris* L., armoise commune)[214], il indique qu'« on l'appelle en persan *falasb*, et aussi *farirasb*, et *buy-e māḍarān* connu sous le nom de *berenjāsb* [...] elle est attestée dans les livres sous le nom de *marvshirān* et dans l'ouvrage de Ṣahārboxt, sous le nom de *marv ardashirān* qui équivaut à *būy-e māḍarān* 'parfum des mères' » (*Ṣaydana*, p. 38)[215]. À propos de l'armoise, Pline l'Ancien suggère une association intéressante avec les femmes : « certains pensent qu'elle [c-à-d. la *parthénis* (l'armoise commune)] tient son nom

[213] Voir aussi *Āthār al-bāqiya*, Azkāyi éd., 1380/2001, p. 279, par. 57.

[214] Il est également probable qu'il s'agisse de l'*Artemisia fragrans*, très répandue dans les steppes du Proche et du Moyen Orient (suggestion de George Willcox, lettre du 26/10/2012).

[215] Assertion répétée sous l'entrée *birinjāsif* (*Artemisia vulagris* L.) (*Ṣaydana*, p. 106-107).

d'Artémis Ilithyie (génie féminin de l'enfantement), car elle est un remède spécifique des maladies des femmes » (XXV 72). Ceci s'explique par le fait qu'en tant qu'antispasmodique dont l'action élective porte sur l'utérus, l'armoise est employée comme emménagogue (*id.*, André éd., 1974, p. 122).

81. mlw' spyt bwd 'ytwn' cygwn bwd Y ABYtl'n
marw ī spēd bōy ēdōn čiyōn bōy ī pidarān

Le parfum du *marw* blanc est pareil au parfum des pères.

COMMENTAIRES

D'après al-Bīrūnī, il existe quatre espèces de *marw* (germandrée des chats, *Teucrium marum* L., ou *Origanum maru* L.), dont l'une est blanche et se nomme *drāmak*, et l'autre *marmāhuy* (*Ṣaydana*, p. 570). Il affirme plus loin (*id.*, p. 571) que *marmāḥuz* (*Origanum maru* L.) est identique à *buy-e māḍarān* « odeur des mères » (voir paragraphe précédent). Le présent passage complète en quelque sorte l'affirmation d'al-Bīrūnī, où *dārmak* aurait pu équivaloir à **buy-e pedarān*.

Les propriétés toniques des nombreuses espèces d'origan, dont l'une d'entre elles, l'*Origanum compactum* Benth. est réputée aphrodisiaque, seraient peut-être à l'origine de l'association avec la virilité[216].

82. wnpšk[217] bwd 'ytwn' cygwn bwd <Y> knyck'n[218]
wanafšag bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> kanīzagān

Le parfum de la violette est pareil au parfum des jeunes filles.

83. š'hsplhm bwd ≈ 'ytwn' cygwn bwd <Y> gl'myg'n
šāh-sprahm bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> grāmigān

[216] Cette interprétation a été proposée par Madame Suzanne Amigues (lettre du 08/02/2013).

[217] p écrit au-dessus de nš ; بنفشه écrit en dessous du mot.

[218] کنیزکان écrit en dessous.

Le parfum du basilic est pareil au parfum des êtres chers.

COMMENTAIRES

À première vue, son nom grec *basilikon* aurait pu fournir une explication pour l'association avec *šāh*[219], mais ce terme grec – assez tardif – a une explication plus plausible : tout comme le cédrat originaire d'Indo-Malaisie, que les Grecs ont connu par l'intermédiaire des Perses et nommé « pomme de Perse », le basilic, aussi d'origine indienne, a reçu le nom de « plante du Roi (perse)»[220].

84. mwlt bwd 'ytwn' cygwn dhpt'n
murd bōy ēdōn čiyōn dehbadān

Le parfum du myrte est pareil au (parfum) des chefs de village.

85. nylwpl bwd 'ytwn' cygwn bwd <Y> twb'nklyh
nīlōpal bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> tuwāngarīh

Le parfum du nénuphar est pareil au parfum de la richesse.

COMMENTAIRES

nīlōpal : « nénuphar ». Tandis que le mot d'origine indienne (*nīlotpala-*, EWAia III, p. 33) désigne le lotus bleu (*Nymphaea caerulea*, dont la fleur parfumée s'épanouit au matin), il semblerait que mp. *nīlōpal*, syr. *nylwpr* et pers. *nīlufar* désignent soit le lotus tigré (*Nymphaea lotus*), soit le lotus blanc (*Nymphaea alba*)[221], dont les fleurs sont peu odorantes. Toutefois le « lotus » connu comme symbole de fécondité, d'opulence et de richesse dans l'iconographie hellénistique et romaine correspond au lotus rose (ou lotus sacré), *Nelumbo nucifera* Gaertner, espèce asiatique

[219] Shapira 2005, p. 180 croit pouvoir discerner une allitération entre le nom et l'attribut (moyennant une métathèse). Pourtant une association purement phonétique serait bien plus évidente avec Šahrēwar, comme on peut le voir dans Gr.Bd. 16a.21 à cause de l'élément commun *šah* (voir aussi Modi 1922, p. 396). Ce type de dissemblance entre les attributs de HKR et de Gr.Bd. démontre qu'ils émanent de deux traditions radicalement distinctes.

[220] Explication fournie par Madame Suzanne Amigues (lettre du 08/02/2013).

[221] Voir Laufer 1919, p. 585.

introduite en Égypte par les Perses de l'époque achéménide. Considérant que la fleur ici mentionnée l'est en vertu de son parfum, nous sommes face à l'un cas de syncrétisme entre les véritables nénuphars et le nélumbo. Il est intéressant de remarquer que cette substitution s'est aussi produite dans l'Égypte du 4ème siècle avant notre ère (Amigues 2001, p. 411-418).

Selon al-Bīrūnī (*Ṣaydana*, p. 611), le nénuphar est aussi appelé « fleur des Mages » (*ward al-majūs*) ou « adorateur du soleil » (*khor-parast*) en vertu du phototropisme de certaines espèces telles que le lotus bleu.

86. W mlcngwš bwd 'ytwn' cygwn bwd <Y> bcškyh
ud marzangōš bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> bizeškīh

Et le parfum de la marjolaine est pareil au parfum de la médecine.

COMMENTAIRES

Cette plante aromatique est encore très utilisée dans les médecines traditionnelles où elle fait parfois office de panacée. Mais plus particulièrement, il existe un témoignage de l'utilisation de la marjolaine sauvage dans un contexte rituel : dans les villages environnant Yazd, à l'époque où Mary Boyce menait son enquête de terrain, on utilisait cette plante (nommée *ōwīžan*, pers. *āwīšan*, qui désigne aussi le thym) dans la préparation de l'*āb-zōhr* composé de lait, de pétales de rose frais ou secs, ou de fruits, comme représentants de la végétation[222].

87. spytk bwd {fol. 35v} 'ytwn' cygwn bwd <Y> wym'l'n
spēdag bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> wēmārān

Le parfum de la (fleur) *spēdag* est pareil à l'odeur des malades.

COMMENTAIRES

spēdag : « (fleur) blanche ». Monchi-Zadeh (1982, p. 82) propose une solution en corrigeant le premier mot en **spēd-tāk* qu'il traduit par « galanga », rhizome semblable au gingembre connu de la pharmacopée

[222] Boyce 1966, p. 111.

ayurvédique comme aphrodisiaque. Pourtant BQ et al-Bīrūnī (dans la version persane, *Ṣaydana*, p. 525) s'accordent à attribuer *sepid tāk* à la famille des vignes, comme l'indique son nom, « vigne blanche » (sur laquelle voir plus haut, §70). Selon *Ṣaydana* (p. 161), une plante très toxique est nommée en Perse *sepīd gyāh* « plante blanche », et serait identifiée au chardon à glu, *Atractylis gummifera* L. (en raison du suc de saveur agréable que produit la partie inférieure de son capitule) qualifié de « blanc » sans doute à cause de la couleur de la racine. Cette identification est au moins confirmée par deux caractéristiques de cette plante mentionnées chez Théophraste (IX, 12,1) : la racine du *caméléon* blanc (litt. « lion nain », ainsi nommé à cause de la violence de son poison et l'absence de tige) est « blanche, épaisse, de saveur douce et d'odeur forte ... Et si l'on veut éprouver les chances de survie d'un malade, il est recommandé de lui en faire prendre un bain pendant trois jours ; s'il y résiste, il survivra ». Bien que de manière générale le bain joue un rôle important dans la médecine hippocratique, ce genre de test n'a pas été répertorié ailleurs (Théophraste, *Recherches sur les plantes*, tome V, livre IX, ed. Amigues, 2006, p. 165, n. 8)[223].

88. plngmwšk bwd 〈'y〉twn' cygwn wdwk[224]
palang-mušk bōy ēdōn čiyōn wayōg

Le parfum du basilic sauvage/calament (?) est pareil à celui de la mariée.

COMMENTAIRES
palang-mušk : litt. « panthère-musc ». Ayant prêté son nom à plusieurs plantes et fleurs d'espèces différentes mais d'apparence semblable, cette plante en est devenue difficilement identifiable. Son nom figure dans le Gr.Bd. 16a.21 et Shapira (2005, p. 180) favorise l'identification traditionnelle, « sweet-basil ». Il est traduit par « speckled basil » dans CPD, p. 64, sans doute par allusion au pelage tacheté du léopard[225]. C'est aussi dans ce même genre, auquel appartiennent les basilics (c'est-à-dire

[223] Nous devons la confirmation de l'identification proposée et les compléments d'informations à Madame Suzanne Amigues (lettre du 08/02/2013).

[224] هوو (?), « seconde épouse », écrit en dessous du mot.

[225] Cf. BQ (p. 416) « *palang-moshk* » : nom d'une plante médicinale, nommée ainsi à cause de sa fleur qui rappelle la fourrure d'une panthère et est de la même couleur ; elle a un parfum musqué, et on l'appelle aussi *bid-moshk*.

les *Ocimum*), que *Makhzan al-Adviyeh* classe cette plante sous le nom de *faranj-moshk* : l'*Ocimum gratissimum* L.[226]. Il est aussi très probable que *palang-mušk* soit de la famille des Lamiacées (à laquelle se rattache un grand nombre de plantes médicinales ou odoriférantes telles que les basilics et les menthes), et pourrait aussi être rapproché du calament (baume sauvage ou mélisse des champs, *Calamintha officinalis*, ou encore le petit basilic, *Calamintha acinos* L.)[227].

wayōg : « mariée », mp. manichéen wywg, *wayōg* ; *wayōdagān* « mariage »[228]. Leçon établie par Monchi-Zadeh (1982, p. 80) et acceptée par Chunakova (2001, p. 86, p. 181, n. 74).

89. [klp] kwpl bwd 'ydwn' cygwn hwslwb'yh
kūpal bōy ēdōn čiyōn husrawīh

Le parfum de la camomille est pareil à celui de la renommée.

COMMENTAIRES
kūpal : « camomille », d'après BQ, qui donne son nom persan commun, *bābune*. L'idée qu'une plante puisse procurer la gloire se retrouve chez Théophraste qui qualifie cette possibilité de racontar (IX, 19, 3). Il cite d'abord le muflier, puis l'hélichryse (l'immortelle). Il sera repris par Pline (XXI, 66) qui ne manque pas cette occasion pour décrier les pratiques « magiques » : « les Mages considèrent que le port d'une couronne de cette plante (l'hélichryse), si l'on se parfume en outre d'essences prises dans une boîte d'or dite apyre, apporte aussi la popularité et la gloire ».

90. nstln'[229] bwd 'ydwn' cygwn bwd NYŠE <Y> pyl
nastaran bōy ēdōn čiyōn zan <ī> pīr

226 Voir aussi *Ṣaydana*, p. 468. L'éditeur propose une identification avec le basilic ou le calament.

227 Cf. syr. *prngmwšk, Caryophyllus aromaticus* (le giroflier), Ciancaglini 2008, p. 239 ; Gignoux 2010b, p. 167 « basilic tacheté ».

228 DMMPP, p. 360a.

229 نسترن écrit en dessous du mot.

Le parfum de l'églantine est pareil à celui d'une vieille femme.

91. mnc AMT LA škwpyt bwd 'ytwn NYŠE k'mkyh w AMT škwpt YKOYMWNyt bwd 'ytwn' cywn bwd <Y> gl'myk'n
manj ka nē škōfēd bōy ēdōn zan-kāmagīh ud ka škōft ēstēd bōy ēdōn čiyōn bōy <ī> grāmigān

Le parfum du datura (?) lorsqu'il n'a pas éclos est pareil au désir pour une femme, et lorsqu'il est éclos, il est pareil à celui des êtes chers.

COMMENTAIRES

Le nom de cette plante avait été lu jusqu'ici *munj* (Unvala 1921, p. 34 ; Monchi-Zadeh 1982, p. 81), sans doute à la suite de BQ, « *monj* », qui offre deux définitions : a) « en indien, ce mot signifie chanvre et de cette plante on confectionne du fil » ; b) « l'arbre d'amandes amères ». La graphie ne permet pas de se prononcer avec certitude sur la voyelle brève, mais rien n'empêche de suggérer une alternative telle que *manj*. C'est d'ailleurs bien sous ce nom qu'al-Bīrūnī enregistre le datura *Datura metel* L. (*Ṣaydana*, p. 590), ou plutôt le *Datura starmonium*. Cette fleur est très largement connue pour ses vertus médicinales mais également pour son usage rituel, car elle contient des alcaloïdes qui sont à l'origine de l'ivresse et des visions qu'elle procure. Elle partage cette propriété avec la jusquiame (bien que celle-ci soit moins toxique), mp. *mang*, ou *bang* ; il serait même envisageable qu'il y ait eu confusion ou recoupement entre les termes *manj* et *mang*. La médecine traditionnelle arabe attribut au *Datura starmonium* des vertus aphrodisiaques (« les graines de datura ... engendreraient des visions érotiques et le désir sexuel », Bellakhdar, 1997, p. 495), ce qui corrobore au moins une partie de ce passage pehlevi.

92. sysymbl bwd 'ydwn' cygwn'c'tkyh
sīsimbar bōy ēdōn čiyōn āzādagīh

Le parfum du serpolet est pareil à celui de la noblesse.

COMMENTAIRES

Cette plante est souvent décrite comme appartenant à la famille des Lamiacées. Bien qu'elle porte le même nom que le sisymbre, il ne faut pas la confondre avec cette crucifère.

93. bwd Z̲NE hm'k splhmyh' B̲YN y'symyn' MNDOM-1 hw'l ME bwd OL bwd Ȳ hwt'y'n m'nyt
bōy ēn hamāg sprahmīhā andar yāsimīn čiš-ē xwār čē bōy ō bōy ī xwadāyān mānēd

Le parfum de toutes ces fleurs comparé à celui du jasmin n'est que peu de chose, car son parfum est semblable à celui des seigneurs.

Ghurar, p. 708-709 :
قال فاخبرنى عن اطيب المشمومات قال الشاهسفرم المبخّر بالندّ يُرَشّ عليه مآء الورد قال ثمّ ماذا قال البنفسج بالعنبر و النيلوفر بالمسک وفول الباقلآء بالكافور قال فاخبرنى عن روائح الرياحين قال رائحة النرجس كرائحة الشباب و رائحة الورد كرائحة الاحباب و رائحة الشاهسفرم كرائحة الاولاد و رائحة المنثور كرائحة الاصدقآء قال فاخبرنى عن رائحة الجنّة قال اذا جمعت بين رائحة الشراب الخسروانىّ و التفّاح الشأمىّ و الورد الفارسىّ و الشاهسفرم السمرقندىّ و الاترجّ الطبرىّ و النرجس المسكىّ و البنفسج الاصفهانىّ و الزعفران القمّىّ و البونىّ و النيلوفر السيروانىّ و [الندّ] المثلّث بالعود الهندىّ و المسک التبّتىّ و العنبر الشحرىّ لم تعدم رائحة الجنة الّتى وُعد المتقون.

« – Et quelles sont les fleurs odorantes les plus agréables ? – C'est le basilic parfumé avec du *nadd* que l'on asperge avec de l'eau de rose. – Et ensuite ? – La violette aromatisée avec la fumée de l'ambre gris, le nénuphar aromatisé avec la fumée du musc, et la fève odorante aromatisée avec la fumée de camphre. – Et quelles sont les odeurs des plantes aromatiques ? – L'odeur du narcisse est comme l'odeur des adolescents ; l'odeur de la rose est comme celle des bien-aimés ; l'odeur du basilic comme celle des fils ; l'odeur de la giroflée comme celle des amis. – Et quelle est l'odeur du Paradis ? – Si tu combines les arômes du vin royal, de la rose du Fârs, du basilic de Samarcande, du cédrat du Ṭabaristân, du narcisses de Maskî, de la violette d'Isfahân, du safran de Qoumm et de Bawan, du nénuphar de Sîrawân et du triple parfum composé de bois d'aloès indien, de musc du Thibet et d'ambre de Schiḥr, alors tu connaîtras l'odeur du Paradis qui est promis à ceux qui craignent Dieu ».

94. MLKAn MLKA psndyt W PWN l'st d'št ••
šāhān šāh passandīd ud pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois et il acquiesça.

95. dwb'cdhwm plm'yt pwrsyt AYK NYŠE1 kt'm ŠPYL
dwāzdahom framāyēd pursīd kū zan-ē kadām weh

Douzièmement, il daigna demander : quelle femme est la meilleure ?

COMMENTAIRES

Au lieu de dw'cdhwm, on remarque pour *dwāzdahom* une graphie analogique avec les deux graphèmes wb pour noter la semi-voyelle w. Elle est usuelle dans des mots tels que dwb'lytn' *dwārīdan* « courir » (verbe ahrimanien), après une sonore[230], ainsi qu'après une voyelle, comme dans lwb'k' *rawāg* « courant » et hwslwb' *husraw* « renommé ».

96. YMLLWNyt lytk AYK 'nwšk YHWWNyt NYŠE1 ZK ŠPYL Y PWN mynšn <Y> mlt' dwst {fol. 36r} APš 'pzwnyh [l] l'd b'l'd mdy'ncyk [cyk] APš wl p'hn' sl kwn[231] gltn' hmb[w]⟨st⟩ APš LGLE kwt'h W mdy'n b'lyk W h⟨cdl⟩ LGLE wš'tk 'ngwst'n dglng APš hnd'm nlm W sht 'knd W byh [s] pst'n W APš n'hwn[232] wplyn' APš gwnk 'n'lgwn[233] APš cšm w't'm 'dwyn' W lp wstyn' ≈ W blwk' t'k *KKA[234] spyt tlwn W hwš'p W gysw' syd' W *lwšn[235] W dl'c W PWN ws[l]tlg Y mlt'n shw<n> LA 'šlm<y>h' YMLLWNyt
*gōwēd rēdag kū anōšag bawēd zan-ē ān weh ī pad menišn <ī> mard dōst u-š abzōnīh rāy bālāy-mayānjīg u-š war pahn sar kūn gardan *hambast u-š pāy kōtāh ud mayān bārīk ud azēr pāy wišādag angustān dagrand u-š*

[230] Il faut souligner que le groupe v. iran. **du̯-* se simplifie en mp. *d-*. Originellement le moyen-perse ne posséderait donc pas le groupe -dw-. Ainsi le verbe *dwāristan* doit être un emprunt à l'avestique, et *dwāzdah* serait formé à partir d'un **du̯ā-* initial (Weber 1996, p. 27).

[231] Écrit sous la ligne entre sl et gltn'.

[232] ناخن écrit en dessous du mot.

[233] برنگ گل انار écrit en dessous du mot.

[234] MK : dd'.

[235] MK : lwsn.

*handām narm ud saxt āgand ud bēh pestān ud u-š nāxun wafrēn u-š gōnag anārgōn u-š čašm wādām-ēwēn ud lab wassadēn ud brūg tāk *dandān spēd tarun ud xwaš-āb ud gēsū syā ud *rōšn drāz ud pad *wistarag ī mardān *saxwan nē ašarm<ī>hā gōwēd*

Le page dit : soyez immortel ! La femme la meilleure est celle qui, dans les pensées de l'homme, est aimée, et quant à la stature, qu'elle soit de taille moyenne, qu'elle ait la poitrine large, (et) la tête, les fesses (et) le cou (bien) formés, qu'elle ait le pied court, la taille fine, les plantes des pieds voûtées, les doigts longs, qu'elle ait les membres souples et bien charnus, les seins (comme des) coings, qu'elle ait les ongles (blancs comme) neige, les joues couleur grenade, les yeux en forme d'amandes, les lèvres de corail, les sourcils arqués, les dents blanches, fraîches (et) éclatantes, et les boucles noires, brillantes, longues, et, que dans la couche des hommes, elle ne parle pas d'une façon immodeste.

COMMENTAIRES

pad menišn <ī> mard dōst : « aimée dans la pensée de l'homme », c'est-à-dire agréable à imaginer. La structure, simple en apparence, peut pourtant s'ouvrir à plusieurs interprétations différentes, selon l'association de *menišn* « pensée » à la femme ou à l'homme (*mard*) : Unvala (1921, p. 35) « who in her thoughts is a friend of man », Monchi-Zadeh (1982, p. 82) « who in her mind loves her husband », 'Oriān (1361/1982, p. 1097) : « réfléchie, et aimant l'homme » où *pad-menišn* serait pris comme composé.

La version de *Ghurar* va dans une autre direction, suggérant plutôt que la femme doit être désirable : « c'est celle à qui le cœur s'ouvre et qu'il aime et que l'âme désire ». Notre restitution de l'*ezafe* permet de se rapprocher de cette signification.

u-š abzōnīh rāy : « quant à la stature… » (d'après Unvala 1921, p. 35). 'Oriān (1361/1982, p. 1086) corrige *rāy* en **nē* et traduit « qui n'a pas de surpoids », sans doute en se basant sur *Ghurar* : « ni trop maigre, ni trop grasse », et sur la désignation habituelle d'*abzōn* « croissance ». Ce qui suit cette locution, *bālāy-mayānjīg* « de taille moyenne », indique qu'il s'agit de la stature et non de la corpulence.

hambast : « (bien) formé ». Ce serait le participe passé du verbe ^{1}*hambastan* signifiant « composer, former ; lier » (CPD, p. 40) et dont dériverait aussi l'abstrait *hambandīh* « être dans une même liaison, dans

une relation mutuelle » (WZ 3.29, 30.23, 35.12) attesté dans le contexte de la création physique des corps[236]. La restitution d'un adverbe dans la traduction va de soi.

pāy kōtāh : « pieds courts » (attesté de même dans *Ghurar*), soit « ayant de petits pieds », et non « whose legs are short » comme l'a compris Monchi-Zadeh (1982, p. 82).

azēr pāy wišādag : les éditeurs ont tous interprété cette locution comme « ayant la plante des pieds voûtée, ayant les pieds cambrés ». Ce qui semble être corroboré par l'attestation de *azēr ī pāy* dans FO 208, traduit par « voûte plantaire » (Klingenschmitt 1968, p. 74). Cf. av. *ąγmō.paiδī-* « aux pieds cambrés », dérivé en *-ma-* de la racine ANC « former une courbe » (Yt 17.11).

gōnag anārgōn : « les joues couleur grenade ». La littérature persane connaît généralement la grenade comme métaphore préférentielle des seins. Ils sont ici comparés à des coings (*bēh pestān*). Le rapprochement entre les joues de la bien-aimée et la grenade, pour sa rondeur et sa couleur, semble être l'une des constantes de la littérature amoureuse antique : « Tes lèvres sont comme un fil écarlate, et ta bouche est agréable, ta joue est comme un quartier de grenade derrière ton voile » (*Cantique des Cantiques* 4.3).

*brūg tāk *dandān spēd tarun ud xwaš-āb* : « les sourcils arqués, les dents blanches, fraîches et éclatantes ». Bailey (1937, p. 233) avait corrigé la leçon incomplète d'Unvala (1921, p. 35-36) par « *brūk tāk-dēs, spēt tarun (or *tarūk) xōšāp*, brow like an arch, white delicate pearls (= teeth) », où le mot « dent » n'apparaissait que par métaphore. En reconstituant un **gāz* « denture » plutôt suspect, Monchi-Zadeh rejette à la fois la leçon de *dēs*, pourtant ingénieuse et bien appuyée aussi bien par la graphie que par le parallèle persan (*ṭāqdēs*), et la possibilité d'une corruption de l'araméogramme KKA pour *dandān* (1982, p. 82, n. 148). Dans ce cas, le mot absent, « dent », ne serait représenté que par ses trois épithètes. Il nous faudra choisir entre trois solutions à ce problème : s'en

[236] Les attestations de *hambast(ag)* « compact » dans le lexique de Dd (Jaafari-Dehaghi 1998, p. 260) sont toutes deux erronées : l'une a été corrigée dans le texte (31.4) par *hambūsīd* (mais la correction n'a pas été prise en compte dans le lexique), et la seconde devrait été corrigée en *hambāstag* (33.2).

tenir à *tāk*, amputé du suffixe *-dēs* et émender ce dernier mot en KKA ; lire *tāk-dēs* et combler la lacune par <*dandān*> ; s'en tenir à *tāk* et émender le mot en **dād* que CPD (p. 23) traduit par dent (mais note d't'). La solution retenue est la première, mais les deux autres constituent des alternatives tout aussi valables.

xwaš-āb : « éclatant », *bahuvrīhi* signifiant littéralement « qui a une bonne eau », où « eau » est un terme couramment employé en gemmologie pour désigner l'éclat et le poli d'une pierre[237], ou encore en persan pour décrire l'éclat d'une lame (cf. *āb-dār*). La traduction de Bailey par « pearl » est trop restrictive.

gēsū : « boucle de cheveux, mèche ». La graphie gysw' ne nous laisse pas d'autre choix que cette transcription (cf. mp. *gēs*, mp. manichéen *gēsūg* et pers. *gisu*). Il peut s'agir d'un persianisme plutôt que d'une faute scribale.

*pad wistarag ī mardān *saxwan nē ašarmīhā gōwēd :* « que dans la couche des hommes, elle ne parle pas d'une façon immodeste ». Monchi-Zadeh (1982, p. 82) se base sur Bal'ami pour lire ainsi : *pad wistarag ī mard hu-saxwan* <*bē*> *nē ašarmīhā gōwēd* « who has soothing words in bed for her husband but does not talk indecently ».

Ce que le Dk 3. 72 préconise sur le choix d'une épouse rejoint en quelque sorte ces propos :

« … la doctrine de la Bonne Dēn nous fournit un résumé qui nous renseigne sur les espèces de jeunes femmes, celles parmi lesquelles il faut choisir et celles dont il faut s'abstenir. Il y a quatre espèces de femmes : 1) belle (*nēk*) et silencieuse (*tušt*) ; 2) belle et pas silencieuse ; 3) pas belle mais silencieuse ; 4) ni belle ni silencieuse. On choisit entre elles : pour son activité dans la maison, l'agrément et la joie qu'elle apporte au maître de la maison, celle qui est belle mais pas silencieuse ; pour sa non-nocivité, celle qui est belle et silencieuse. En l'absence (*awindišnīh*) des deux espèces énumérées plus haut, il faut se tenir loin de celle qui n'est pas belle mais qui est silencieuse, et de celle qui n'est ni belle ni silencieuse » (de Menasce 1973, p. 77).

[237] Pour un exemple particulièrement clair en sogdien, voir Azarnouche/Grenet 2010, p. 39-41.

La nature de ces « paroles immodestes » est spécifiée dans la version arabe de l'*āyīn* d'Ardashīr ou « Livre des Prescriptions » qui contenait un chapitre sur les qualités des femmes et des courtisanes, et sans doute aussi des prescriptions sur le comportement amoureux : « pour les femmes, la première règle de l'amour était qu'elles devaient approcher [leur mari] sans être obligées de s'humilier, sans être contraintes à faire des déclarations, mais qu'elles ne devaient pas manquer de donner des témoignages de leur affection dans leurs regards, leurs obéissance et leurs conseils » (Grignaschi 1966, p. 120-121). Ces indices laissent entendre que, pour les épouses et les concubines royales, la séduction devait se manifester exclusivement par des ornements et des artifices de beauté, non pas par des mots d'amour, jugés indignes.

Ghurar, p. 710-711 :
قال فاخبرنی عن احسن النسآء و اشهاهنّ قال من يقبلها القلب و يحبّها و تشتهيها النفس و خيرهنّ من كانت بين الصغر و الكبر و الطول و القصر و الهزل و السمن مليحة القدّ جميلة الوجه حلوة الجملة مستوية الجبهة مقوّسة الحاجبين ملوّزة العينين معتدلة الانف دقيقة الشفتين وعقيقيّتهما ضيّقة الفم لؤلؤيّة الثغر حسنة الضحک مدوّرة الذقن ابريقيّة العنق رمّانية اللون حريريّة البشرة حالكة الشعر تفّاحيّة الثديين زنبوريّة الخصر لطيفة البطن مدهنيّة السرّة ضخمة العجيزة صغيرة القدم طيّبة الرائحة رخيمة الصوت قليلة الكلام كثيرة الحيآء.
« – Et quelle est la plus belle femme et la plus désirable ? – C'est celle à qui le cœur s'ouvre et qu'il aime et que l'âme désire. La meilleure est celle qui n'est ni trop âgée, ni trop jeune ; ni trop grande, ni trop petite ; ni trop maigre, ni trop grasse ; qui est d'une taille élégante, belle de figure, charmante de toute sa personne ; qui a le front droit, les sourcils arqués, les yeux en forme d'amandes, le nez bien proportionné, les lèvres minces et rouges comme des cornalines, la bouche étroite, les dents pareilles à des perles, le sourire gracieux, le menton rond, le cou long et onduleux ; dont le teint a la couleur de la pomme de grenade, la peau la douceur de la soie et dont les cheveux sont très noirs ; qui a les seins ronds comme des pommes, une taille de guêpe, le ventre menu, le nombril creux, les fesses charnues, le pied petit, l'haleine agréable, la voix douce ; qui parle peu et qui a beaucoup de modestie ».

COMMENTAIRES GÉNÉRAUX SUR LE PARAGRAPHE 96

Compte tenu du caractère exceptionnel qui le distingue considérablement du reste de la littérature moyen-perse, il n'est pas

étonnant que ce passage ait reçu une attention toute particulière et pas moins de quatre commentaires y sont consacrés[238].

Le remarquable parallèle qu'offre al-Ṭabarī à ce passage (voir ci-après) avait été remarqué par Monchi-Zadeh (1982, p. 81, n. 136) qui s'est d'ailleurs inspiré de la traduction persane (disons plutôt de la réécriture) de Bal'ami pour apporter des corrections et interpolations au texte moyen-perse. Or, nous savons que ces détails sont soumis la plupart du temps à des critères stylistiques et ne reflètent que rarement une image fidèle de leur source originelle. Ainsi, il semble que l'importance de ce texte ne se situe guère dans la considération des détails, mais plutôt dans des informations que l'on peut puiser dans sa périphérie. Deux points nous paraissent les plus importants : d'abord, le contexte historique ou pseudo-historique dans lequel est incluse la description de la femme idéale, puis, à un autre niveau de lecture, ce que ce contexte révèle sur la rédaction, la conservation et la diffusion de ce catalogue de sélection des concubines royales.

Précédant la bataille de Dhi Qar qui opposa les Perses et les Arabes (aux environs de 609), l'épisode où s'insère cette description met en scène le dernier roi lakhmide, Nu'mān III (582-602), vassal des Perses et gouverneur de Ḥīra, qui avait refusé la main de sa fille au roi Khosrow II[239]. Le souverain perse avait pour coutume, nous dit Bal'ami, d'envoyer chaque année trois eunuques (*k̲aṣṣī*) dans trois contrées différentes (les pays des Roums, celui des Khazars et le Turkistan) à la recherche de

[238] Duchesne-Guillemin (1975) pour qui il s'agit de « la plus importante question que pose le roi à son page » y voit une glorification de la femme qui ne perd pas de vue la morale zoroastrienne ; Vahman (1985) établit des parallèles entre les descriptions moyen-perses de la Daēna et celle de la femme dans les chroniques arabes et dans des classiques de la littérature persane ; Khāleqī-Motlaq (1997), dans un article en persan intitulé « Critères esthétiques de la femme dans la culture iranienne » reprend systématiquement toutes les données et analyse la terminologie et l'évolution de ces canons de beauté (on en trouvera une synthèse en anglais dans Khāleqī-Motlaq 1998) ; enfin, König (2010) qui transcrit et traduit à nouveau ce passage et le met en rapport avec l'épisode de la démonstration de la chasteté du page (voir plus bas, §117) pour démontrer que la conception esthétique de la femme est associée à l'idée d'une certaine liberté sexuelle.

[239] La *Chronique du Ḫūzistān* ajoute deux autres motifs au courroux du roi : avant de lui refuser sa fille, Nu'mān s'était non seulement abstenu de l'accompagner dans sa fuite devant Wahrām Čōbīn, mais il lui avait aussi refusé un cheval de grand prix (F. Jullien 2009, p. 167). Al-Mas'ūdī, qui omet le passage sur la description des femmes, ne retient que la mention du cheval de Nu'mān, nommé al-Yaḥmūm (I, p. 238, §636).

belles jeunes femmes dont la « description complète », telle que le roi les désirait, leur était remise. Ici s'ouvre un excursus sur l'origine de cette description qui replonge le lecteur sous l'ère de Khosrow Ier : lors de l'assaut qu'al-Mundhir ibn Imru' al-Qays (13ème roi lakhmide, r. 514-554) mena contre la Syrie, il fit prisonnière une jeune fille ghassanide de naissance illustre qui surpassait en beauté toutes les femmes de Roum et de Perse. Il l'envoya à son suzerain perse, ainsi qu'une lettre contenant sa description en langue arabe. Une fois traduite en « langue persane », cette description qui plut beaucoup à Khosrow fut déposée dans son trésor[240]. Voici son contenu[241] :

« C'est une jeune fille d'une taille bien proportionnée, ni trop grande ni trop petite ; son teint est blanc, tant sa figure et son cou que son corps jusqu'aux ongles de son pied ; la blancheur rosée de son teint ressemble à l'éclat du soleil et de la lune, ses sourcils biens arqués et bien séparés ; elle a de grands yeux noirs ; le blanc des yeux est pur ; ses cils sont noirs, longs et bien fournis ; le nez est droit et aquilin ; elle a la figure ovale, ni trop longue ni trop ronde ; les cheveux noirs, longs et épais ; la tête ni trop grande ni trop petite ; le cou ni trop long ni trop court, de manière à ce que les boucles d'oreilles touchent les épaules ; la poitrine large, les seins jolis, ronds et fermes ; les épaules et les bras bien proportionnés ; le poignet délicat et potelé ; les doigts effilés, ni trop longs ni trop courts ; le ventre formant une même ligne avec la poitrine ; la croupe rebondie et la taille mince ; les cuisses rondes et bien fournies ; les genoux ronds ; les jambes charnues ; les pieds petits et ronds ; les doigts du pied petits et rapprochés. Elle a la démarche lente, à cause de son embonpoint. Elle est docile, et n'obéit qu'à son maître. Elle n'a jamais éprouvé le besoin, et a été élevée dans la richesse et l'abondance. Elle est modeste, intelligente et bien élevée. Elle est, du côté de son père, d'une naissance pure, et, du côté de sa mère, d'une naissance respectable. Si tu regardes sa figure, elle te semble plus belle que par derrière ; et si tu la regardes par derrière, tu la trouves plus belle que par-devant ; et si tu considères la noblesse et la distinction de ses manières, elles paraissent surpasser la beauté de sa figure. Elle est laborieuse dans

[240] Al-Ṭabarī, Zotenberg trad., 1867-1871, p. 397-400 ; Bal'ami, Rowshan éd., 1380/2001, p. 813-816 ; la version du *Ta'rīkh al-rusul* comporte bien sûr quelques variantes, par exemple les trois eunuques ne sont pas mentionnés, ou encore, le roi envoie chercher vingt femmes de la famille de Nu'mān et non une seule (cf. al-Ṭabarī, vol. V, Bosworth trad., 1999, p. 352-354).

[241] On trouvera l'original persan de ce texte dans l'Appendice I.

la maison ; elle travaille de ses mains et est habile pour faire la cuisine, pour laver, coudre, ranger et ordonner. Elle n'est pas bavarde, et, quand elle parle, elle parle agréablement et a une voix douce. Si tu la recherches, elle répond à tes désirs, et si tu t'éloignes d'elle, elle s'éloigne de toi. Quand tu es loin d'elle, ses joues et ses yeux sont enflammés du désir de te posséder »[242].

Même si l'on considère qu'al-Ṭabarī (et/ou sa source) a tout simplement employé l'anecdote sur la fille de Nuʿman pour introduire une *laudatio puellae*[243], on remarque qu'il ne manque pas d'insister sur le fait que cette consigne avait été reproduite, diffusée dans tous les pays soumis aux Perses et conservée dans le trésor royal. Indépendamment du caractère véridique ou purement fictionnel de cette information, elle signifie qu'à un moment donné de la rédaction de l'histoire officielle ou pseudo-officielle des Sassanides, cette consigne a été imaginée sous une forme « textuelle ». Serait-ce d'après cette idée qu'elle a été conçue et mise par écrit comme un document authentique, avant de se retrouver en incise dans les *Chroniques*, dans *Ghurar* ou même dans HKR ? La source première d'une description de la parfaite dame de cour serait, selon l'*āyīn* d'Ardashīr, un *ēwēn-nāmag* sassanide : « dans les livres sur les qualités des femmes, dont nous avons hérité de nos ancêtres, il était écrit que le propre de leur nature est d'aimer celui qui se trouve loin d'elles, quand des signes d'amour leur parviennent en dépit de la distance et qu'elles savent qu'ils viennent de l'aimé » (Grignaschi 1966, p. 121). Rappelons que cette énumération d'attributs n'est pas destinée à qualifier n'importe quelle femme, mais seulement à celles qui devaient partager la couche du roi ou celle des membres de la haute noblesse de cour.

Comme nous l'avons remarqué plus haut, l'auteur de *Ghurar* a placé le parallèle arabe de HKR sous le règne de Khosrow II. Même si cela reste à prouver pour l'intégralité du texte de HKR, les éléments susmentionnés constituent au moins un indice pour permettre d'affirmer qu'en ce qui concerne ce passage sur les femmes, l'ouverture d'un excursus sur le règne de Khosrow Ier dans les sources d'al-Ṭabarī (qui

[242] Al-Ṭabarī, Zotenberg trad., 1867–1871, p. 399.

[243] L'histoire dit que Zayd, un interprète malintentionné nourrissant une vengeance personnelle contre le roi lakhmide, fit croire à Khosrow que la fille de Nuʿmān était la seule à correspondre à cette description, uniquement pour attiser sa convoitise.

sont assurément très proches de celles de *Ghurar*, sinon identiques à celles-ci) aurait favorisé le télescopage des deux époques, et que le règne le plus tardif aurait servi à accueillir indifféremment tout ce qui touchait à un quelconque *Kisrā*.

Si, comparé au long excursus descriptif et plutôt prosaïque de *Tārikh-e Bal'ami*, la version de *Ghurar* est plus concise, elle a néanmoins recours à un grand nombre de métaphores pour les formes et les couleurs des différentes parties du visage et du corps, reprises partiellement dans HKR et faisant toutes partie du répertoire bien connu de la littérature persane. Rien ne permet d'affirmer que les *laudationes puellae,* sous la forme que nous rencontrons ici, constituent un topos très représentatif de cette littérature, toutefois la romance médiévale de *Samak-e Ayyār* en contient un exemple remarquable :

« [Le prince découvre sous une tente une princesse endormie.] Le prince écarquilla les yeux et vit une jeune fille belle comme cent mille idoles : la tête ronde, le front large, des boucles en lasso, des sourcils en arc de Tachkent, deux yeux : des narcisses ; des cils en flèche d'Arache ; un nez comme un petit poignard, la bouche d'argent, les joues à la texture de rose ; un menton rond à fossette ; un petit cou dodu, orné d'un double menton, d'où regorgeaient boudinés cent petits plis retombant en cascade sur cent autres petits plis. Deux seins : deux grenades sur un plateau d'argent ; de petits bras et de petites mains à multiples fossettes aux ongles peints en noir, et à chaque petit doigt deux bagues. Le ventre blanc comme la fleur de farine tamisée à travers de la gaze, et pétrie d'huile d'amandes douces. Le nombril : une petite cassette de musc, et les cuisses galbées comme celle du chameau ; deux jambes : des colonnettes d'ivoire. Vêtue d'une robe de voile blanc, retombant sur son pantalon de tissu uni. Autour du cou, des amulettes toutes d'ambre blanc et noir, dont le parfum se répandait partout »[244].

Un autre témoignage, indépendant lui aussi de l'époque sassanide, nous est fourni par al-Mas'ūdī (*Les prairies d'or*, vol. III, §2149, p. 855) :

« Al-Hadjdjâdj demandait à Ibn al-Qirriya quelle était la femme la plus digne d'éloge : [...]. Dépeins-moi celle qui est la meilleure à

[244] Farāmarz ibn Khodādād, Razavi trad., 1972, p. 21. Pour l'original persan, voir Appendice II.

connaître et la plus douce. – C'est une jouvencelle brillante de santé, dont la peau est délicate, dont le haut du corps est comme une branche et l'autre moitié comme une dune de sable ; une fille aux lèvres charnues et rouges ; celle qu'une croissance exagérée n'a pas courbée et dont la taille n'est pas trop exiguë ; une belle aux boucles frisées, aux longues tresses flottantes ; potelée sous les hanches ; aux articulations flexibles. Quand on voit ses doigts, on les compare aux dents de la fourche, quand elle se lève, on la prendrait pour une colonne élancée. Voilà la femme qui fait naître les désirs et qui rend la vie à son amant dans une amoureuse étreinte ».

Dans un contexte religieux zoroastrien, le motif de la belle femme n'est pas étranger aux textes avestiques et pehlevis. Il apparaît dans deux cas : l'un est la description de la partie féminine de l'âme humaine, la *Daēnā* ou « conscience religieuse » (mp. *dēn*) qui va, après la mort, au devant de l'âme masculine (mp. *urwān*) des hommes justes (mp. *ahlaw*), prenant la forme d'une splendide jeune fille, dont l'énumération des beautés – belle, forte, de belle stature, aux bras blancs et à la poitrine haute… – est l'exact opposé de celle de la laideur de la repoussante vieille femme qui accueille l'âme des damnés (mp. *druwand*), (voir AWN 4.15-36, HN 2.9, V 19.30 etc.). L'autre cas est l'énumération des qualités de la déesse-rivière Anāhītā dans le Yašt qui lui est consacré (Yt 5. 7, 64, 78, 126-129), et celui de la déesse de l'octroi, Aṣ̌ī (Yt 17.1), mais aussi des filles de « ceux qu'elle accompagne » :
« Pour eux sont assises les demoiselles aux pieds cambrés, à la fine ceinture, belles de corps, aux longs doigts, le corps d'autant de beauté qu'en souhaitent (voir) ceux qui les regardent, si tu les accompagnes, Bonne Aṣ̌ī » (Yt 17.11)[245].

Pourtant, seul un petit nombre de ces descriptions peuvent être qualifiées de « listes » semblables à celles mentionnées plus haut. Elles sont aussi beaucoup plus réduites que celles-ci et aucune ne va aussi loin dans les détails des particularités physiques de l'objet célébré[246].

97. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l'st d'št :•

[245] Traduction d'après Pirart 2006, p. 119.

[246] À propos de la représentation de la figure féminine dans l'art sassanide, voir la contribution de Harper (1971).

šāhān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

Cela plut au Roi des Rois et il acquiesça.

98. sycdhwm plm'yt pwrsyt AYK b'lk-1 kt'm ŠPYL
sēzdahom framāyēd pursīd kū bārag-ē kadām weh

Treizièmement, il daigne demander : quelle est la meilleure monture ?

99. YMRRWNyt lytk AYK 'nwšk YHWWNyt Z̲NE hm'k b'lk {fol. 36v} nywk SWSYA W *⟨KW⟩DNTA[247] W GM̄RA tck W stwl b⟨y⟩'sp'nyg
gōwēd rēdag kū anōšag bawēd ēn hamāg bārag nēk asp ud astar ud uštar tazag ud stōr ī bayāspānīg

Le page dit : soyez immortel ! Toutes ces montures sont bonnes : le cheval, le mulet, le chameau rapide et la bête du relais de poste.

bayāspānīg : adjectif formé sur *bayāspān* « messager », ou littéralement « ayant une paire de chevaux » (<**du̯ai-aspāna*), c'est-à-dire un cavalier qui conduit un cheval de réserve. CPD (p. 18-19) enregistre *bayaspān*, mais Sundermann a fait remarquer que non seulement le moyen-perse zoroastrien et manichéen, mais aussi la graphie du mot en parthe, by'spn, induisent une transcription par *bayāspān* (1998, p. 122, n. 6)[248].

100. BRA hmw'l LWTE b'lk ⟨Y⟩ špst'nyg 'yc *b'lk[249] ptk'l LOYT
bē hamwār abāg bārag ī šabestānīg ēč bārag pahikār nēst

Mais, encore, avec la monture hongre aucune monture ne rivalise.

[247] MK ⟨KW⟩TDNA. C'est aussi cette même graphie que l'on retrouve dans FP VII. 6 et que Nyberg corrige en *KWDNT' (cf. Nyberg 1988, p. 5, 6, 70).

[248] Sur l'homonyme *bayăspān* comme terme juridique, voir Sundermann 1998 et Macuch 2008, p. 249-250.

[249] MK : w'lk, corrigé en b'lk dans JJ.

COMMENTAIRES
šabestānīg : « hongre, castré ». Basé sur le terme *šabestān* « litt. quartier de nuit ; appartement des femmes, harem », il existe le dérivé en *vṛddhī*, *šābestān*, signifiant « eunuque », attesté par exemple dans ŠKZ §50.2 comme titre de l'un des dignitaires de la cour de Šābuhr Ier [250] ou comme celui d'un général sassanide (*spāhbed*)[251].

Le dérivé adjectival en *-īg* comme qualificatif d'une monture pourrait donc être compris de trois manières différentes : a) il désigne une race particulière de montures attribuée aux porteurs du titre *šabestān* et spécialement entraînée pour les combats, b) il est construit sur un toponyme ; c'est l'interprétation choisie parmi d'autres par Monchi-Zadeh (1982, p. 83, n. 154)[252], c) c'est un cheval castré, et cette désignation permettrait alors de le distinguer de l'étalon. En se basant sur le sens premier du mot, Chunakova (2001, p. 154) traduit le mot par « appartenant au harem (?) », mais rien ne permet de déterminer pourquoi les chevaux « du harem » seraient supérieurs aux autres. En revanche, la castration du cheval est une pratique bien connue pour rendre l'animal plus docile. Ceci pourrait justifier notre choix de traduction.

101. MLKAn MLKA psndyt W PWN hwp [t] d'št
šāhān šāh passandīd ud pad xūb dāšt

Cela plut au Roi des Rois et il considéra (cette réponse) comme bonne.

102. MLKAn MLKA gwpt AYK LK KBD m'tk k'mk HWEydy
šāhān šāh guft kū tō was mādag-kāmag hē

Le Roi des Rois dit : tu es très porté sur les femmes !

250 Voir Huyse 1990, vol. II, p. 176 pour l'étymologie.

251 Voir Gyselen, 2001, p. 27-28 pour l'ensemble des occurrences et Lerner/Skjaervø 2006, p. 115 ; pour l'analyse du terme voir de Blois 1993, p. 35-37 et enfin Skjaervø 2007 qui met à jour le dérivé en *vṛddhī* dans un passage du Dk 9.21.5 traitant de l'émasculation de Jamšēd.

252 Chez cet auteur, la lecture *gāwastānīk*, qui d'ailleurs ne s'accorde pas avec sa traduction « gelding », se veut être un parallèle de Gōpatastān (basé sur av. *gauua-*) identifié avec la Sogdiane. Cette lecture est approuvée par Bahār (1378/1999, p. 174, n. 15, p. 193, n. 9).

COMMMENTAIRES
mādag : « femme, femelle », dont l'homonyme signifie « biens ». Unvala (1921, p. 37) et Monchi-Zadeh (1982, p. 83) ont d'ailleurs traduit ce terme par « biens matériels », soit comme une allusion à la récompense que le roi envisagerait d'octroyer au page. Mais dans ce cas, le lien logique entre cette phrase et le passage suivant serait rompu. Il est quasiment certain que [illegible] dans le paragraphe qui suit est à corriger en *knyck' *kanīzag* « jeune fille ». C'est d'ailleurs ainsi que le lit 'Orian (1361/1982, p. 1098), en déplaçant les §102-103 immédiatement à la suite de la description de la femme (§96).

103. lytk gwft AYK 'nwšk YHWWNyt mlt'n p'hlwm MN ZK 10 000 kn<y>ck B̲YN m<š>k'plzyn' Y LK HWEd Z̲NEš'n k'mk *W[253] Z̲NEš'n MNDOM bwndg QDMyh *l'mšn'[254] Y LKWM l'd gwpt<n'>
*rēdag guft kū anōšag bawēd mardān pahlom az ān dah hazār *kanīzag andar *mašk-abarzēn ī tō hēnd ēn-šān kāmag *ud ēn-šān čiš bowandag abarīh *rāmišn ī ašmā rāy guft<an>*

Le page dit : « soyez immortel, ô le meilleur des hommes ! Des dix mille jeunes filles qui sont dans ton sérail, voici ce qu'elles désirent et la chose (qu'elles accomplissent) à la perfection et avec excellence : vous chanter des chansons ».

COMMENTAIRES
Ce passage est l'un des plus fautifs du texte et d'interprétation malaisée.

**mašk-abarzēn* : « pavillon royal » (CPD, p. 55). Ce composé est attesté par ailleurs dans AZ 44, avec le synonyme *mašk ī pādixšāy* « tente du roi » au §43[255].

Comme sujet du verbe final, Monchi-Zadeh (1982, p. 83) lit *man* au lieu de MN *az*, suivant Unvala (1921, p. 37), (alors que d'une part, le pronom personnel *man* aurait été noté par l'araméogramme L et que,

[253] MK : Y.
[254] MK : l'mstn'.
[255] Monchi-Zadeh 1981, p. 33. Pour une discussion sur ce composé, voir Panaino 1999, p. 175-176.

d'autre part, en tant que sujet, on aurait attendu la forme enclitique -m) : « I told this for the sake of 10 000 girls … ».
La particule *az* est à prendre comme un article partitif.

**rāmišn guftan* : « chanter des chansons ». Au lieu du mot *rāmišn*, les précédents éditeurs ont lu *rāmistan*, bien que ce verbe ne soit pas attesté ailleurs et qu'on puisse attendre la forme causative *rāmēnīdan*[256]. Graphiquement, la confusion est tout à fait plausible : un copiste peut avoir prit pour un t, le dernier jambage du š et le trait vertical du n :
.

Selon Bailey (1971, p. 113, n.1), mp. *rāmišn* « joie » a subi le même sort que le mot *huniyāg* en se spécialisant en persan dans le sens de « musique » (cf. pers. *rāmeshgar* « musicien »). Compte tenu du fait que HKR possède un nombre considérable de persianismes, il ne serait pas inconcevable que le sens de *rāmišn* soit ici conforme au persan, d'autant plus que, comme nous l'avons vu au §63, une musicienne dotée d'une belle voix (*xwaš-āwāz*) avait toutes les faveurs de la cour. Ceci conviendrait également au verbe final *guftan* « dire, exprimer ».

Il est probable que ces deux derniers paragraphes, qui selon 'Orian (1361/1982, p. 1098) ne sont pas à leur place d'origine, soient en effet une intercalation secondaire pour introduire l'épisode consacré à l'épreuve de la vertu. Comme nous le verrons plus loin (§114-117), le page fera preuve de chasteté en se soustrayant aux sollicitations d'une tentatrice.

Comme l'a souligné Weinreich 1995, p. 242, on observe un passage inhabituel du vouvoiement au tutoiement (*mašk-abarzēn ī tō*), puis un retour au « vous » (*ašmā rāy*).

Les deux parties concernant les montures et les filles du harem ne se retrouvent pas dans *Ghurar*.

104. MLKAn MLKA psndyt APš PWN l'st d'št ∴
šāhān šāh passandīd u-š pad rāst dāšt

[256] Voir Cheung 2007, p. 190.

Cela plut au Roi des Rois et il acquiesça.

105. AHL MLKAn MLKA OL m'hhwslw' ≈ Y *'nwšhwslwb[257] plmwt AYK y'wl1 PWN MNDOM Y Z̲NE lytk QDM YHMTWNyt 12 000 {fol. 37r} Z̲WZ̲N Y pwl YHBWNyt W ⟨MNDOM Y⟩ Z̲NE lytk gwpt KRA YWM PWN 'wzm'dšn W QDM YHMTWNyt KRA YWM hwlšn Y Z̲NE lytk ⟨gwpt [AYK]⟩ 'l'stk W wyl'stk pyš LNE YHSNNyt OD QDM YHMTWNm

pas šāhān šāh ō Māh-husraw ī Anōš-husraw framūd kū jār-ē pad čiš ī ēn rēdag abar rasēd dwāzdah hazār drahm ī purr dahēd ud čiš ī ēn rēdag guft har rōz pad uzmāyišn abar rasēd har rōz xwarišn ī ēn rēdag guft [kū] ārāstag ud wirāstag pēš amā dārēd tā abar rasēm.

Alors, le Roi des Rois ordonna à Māh-Husraw (fils) d'Anōš-Husraw : « occupez-vous sur le champ du cas de ce page, donnez-lui douze mille drachmes sonnantes et trébuchantes, et veillez à tester chaque jour les choses dont ce page a parlé. Chaque jour, servez-nous les nourritures que ce page a dites, parées et (bien) préparées, afin que nous les goûtions ».

COMMENTAIRES

drahm ī purr : « drachme pleine », c'est-à-dire non rognée, d'où notre traduction par « sonnantes et trébuchantes », même s'il n'est pas question de la pureté de l'argent.

abar rasēd, abar rasēm : Formé sur un ancien incohatif, le thème *ras-* signifie « venir, arriver ». Il ne semble pas qu'il y ait, hormis celles-ci, d'autres attestations de ce verbe en moyen-perse employé avec le préverbe *abar*. Si on le rapporte au pers. classique *bar-rasidan* « [1]s'enquérir, [2]s'occuper de »[258], les deux sens seraient attestés dans ce passage.

[*kū*] : Nous supprimons cette conjonction qui a été répétée après le verbe *guft* par automatisme.

[257] MK : 'nwšhwslwd.

[258] Anvari 1382/2003, p. 326.

dwāzdah hazār : « douze mille ». Le montant est identique à celui qui est mentionné dans *Ghurar* (ainsi que le métal de la monnaie : de l'argent), ce qui indique qu'il s'agit d'un chiffre symbolique pour indiquer un grand nombre (cf. WČN 8 *šāhān-šāh sē bār guft kū zīwīh wuzurg-mihr ī amā u-š dawāzdah hazār drahm ō wuzurg-mihr framūd dādan* « Le Roi des Rois dit trois fois "Vive notre Wuzurg-Mihr !" Et il ordonna qu'on lui remette douze mille drachmes »)[259]. Dans la suite du texte pehlevi, une pension de quatre pièces d'or (*dēnār*) est versée au page. Sur la valeur des monnaies d'or et d'argent, voir l'étude de Gariboldi 2006, et aussi Gariboldi 2009, p. 73-74 qui tient compte de cette référence.

wirāstag : « ordonné, préparé ». Comme adjectif relatif du vin, ce mot signifie « clarifié, filtré » (voir aussi §57, et Gignoux 1999, p 43).

Le parallèle de *Ghurar* s'achève sur ces mots (p. 711) :
فضحک الملک و قال زهازه [و امر] فأعطِیَ اثنی عشر الف مثقال و زید تقریباً و اکراماً و اختصاصاً.
« Le roi se mit à rire et dit : « Bravo ! C'est parfait ! » Le page, sur son ordre, reçut douze mille *mithqâl* d'argent, fut traité avec plus de distinction qu'auparavant et avança dans la faveur d'Abarwiz et dans son intimité ».

106. APš KRA YWM 4 dyn'l plmwt YHBWNt ::
u-š har rōz čahār dēnār framūd dād

Il ordonna qu'on lui donne quatre dinars par jour.

107. AHL MN ZK m'hyk'n 'yw cnd lytk' OL BBA <Y> MLKAn MLKA mt W *dlp'n[260] srd'l l'd OL LOYN' MLKAn MLKA ŠDRWNyt

[259] En voici d'autres exemple : WČN 32, Khosrow Ier envoie au roi des Indes 12 000 chevaux arabes, 12 000 soldats, 12 000 cuirasses, 12 000 épées et 12 000 ceintures ; *Ghurar*, p. 503, Shāpuhr met à mort 12 000 manichéens ; al-Ṭabarī, Bosworth trad., vol. 5, p. 105, Mihr Narsē plante 12 000 dattiers, 12 000 oliviers et 12 000 cyprès ; *id.*, p. 377 : Khosrow II possédait 12 000 mules ; il fit construire des temples du feu et y nomma 12 000 *hērbed* etc.

[260] MK : dlm'n.

*pas az ān māhīgān ēw-čand rēdag ō dar <ī> šāhān šāh mad ud *darbān-sālār rāy ō pēš šāhān šāh frēstīd*

Après quelques mois le page vint à la cour du Roi des Rois, et fit envoyer le chef des portiers auprès du Roi des Rois.

COMMENTAIRES

Les §107-125 ont été transcrits et traduits en italien par Cereti (2001, p. 179-180).

darbān : « portier, garde des portes », écrit dlm'n pour dlp'n, en raison d'une confusion aisément compréhensible entre la boucle du p et la lettre m. La fonction de gardien des portes est l'une des fonctions bien identifiées de la cour sassanide, mais elle est connue sous le titre de *darbed* < **dvara-pati* (cf. ŠKZ 49, mp. dlpt, prth. brypty, gr. θυρουρός)[261]. Le terme *darbān* doit sans doute être considéré comme l'un des nombreux persianismes de la fin du texte et *darbān-sālār* correspondrait à une construction analogique.

108. APš PWN np<š>tk ⟨'wg⟩wn npšt YKOYMWN't AMT 'nwšk YHWWNyt mlt'n p'hlwm MN gnc Y d't MLKAn MLKA PWN ptyhwyh Y hwlšn Y c'pwk 'pyy 'hwk HWEm
*u-š pad *nibištag ōwōn nibišt ēstād kū anōšag bawēd mardān pahlom az ganj ī dād šāhān šāh pad padēxīh ī xwarišn ī čābuk abēāhōg hēm*

Il avait écrit ceci dans un billet : « soyez immortel, ô le meilleur des hommes ! Grâce au trésor offert par le Roi des Rois, dans l'abondance d'une nourriture excellente, je vis sans incommodité ».

COMMENTAIRES

nibištag : litt. « écrit », ici traduit par « billet ». La *figura etymologica* formée par **nibištag nibišt ēstād* n'est sans doute pas des plus adroites et l'on serait tenté par l'émendation de nptk en n'mk *nāmag* « lettre », pourtant difficilement envisageable.

[261] Huyse 1992, II, p. 171.

pad padēxīh ī xwarišn ī čābuk : « grâce à l'abondance d'une nourriture excellente ». Cette locution, pourtant simple, n'a pas toujours été correctement comprise (cf. Unvala 1921, p. 38-39 : « … I am owing to the nutritive power of fine dishes … » ; Monchi-Zadeh 1982, p. 84 : « in response to the success of the fine dishes … »). Ici, *xwarišn* fait référence à la nourriture et, en général, à la qualité de vie dont peut jouir le page après avoir été récompensé par le roi, et non aux mets qu'il a énumérés plus haut.

Il est probable que l'histoire, dans l'une de ses versions, s'achevait sur ce paragraphe ; les passages qui suivent pourraient dans ce cas être des ajouts ultérieurs. La preuve en est un taux très élevé de persianismes, notamment dans l'utilisation de la postposition *rāy* comme marque du complément d'objet direct (*passim*) ainsi que le suffixe adverbial *-īhā* en tant que suffixe du pluriel (§116, 122, 123, mais aussi dans la première partie au §93), pour ne citer que les plus connus[262].

109. W AMTt'n MDMENyt B̲YN k'l Y LNE sc'kyh' nkylšn plm'yt krtn' W AMT B̲YN ZK hnd'čšn M̲LKAn {fol. 37v} MLKA hm'⟨k krt⟩
ud ka-tān sahēd andar kār ī amā sazagīhā nigerišn framāyēd kardan ud ka andar ān handāzišn šāhān šāh hamāg kard

« Et s'il vous sied, daignez considérer convenablement notre cas », et lorsque le Roi des Rois eut entièrement porté son jugement,

110. ⟨'⟩hwlpt'n[263] srd'l pr'c OZLWNt OL MLKAn MLKA gwpt AYK 'nwšk ≈ ⟨YHWW⟩Nyt mlt'n p'hlwm 'k's plm'yt ≈ bwtn' AYK 2 šgl YATWNt MNW hwp lmk'n MN gyw'k Y NPŠE spwhtk YHSNNyt
**āxwarrbedān-sālār frāz šud ō šāhān šāh guft kū anōšag bawēd mardām pahlom āgāh framāyēd būdan kū dō šagr āmad kē xūb ramagān az giyāg ī xwēš spōxtag dārēd*

262 Voir l'introduction d'Unvala 1921, p. 6-7 qui relève un autre cas syntaxique, la préposition *bē* (§115, 116, 121) pour le datif. On pourrait également ajouter des persianismes graphiques, *gēsū* (§96), et lexicaux, *rāmišn* (§103), *abar rasīdan* (§105), *darbān* (§107) et *gaštan* (§117) (voir commentaires).

263 MK : 'swl st'n.

le chef des écuries arriva et dit au Roi des Rois : « soyez immortel, ô le meilleur des hommes ! Daignez être tenu au courant que deux lions sont venus et tiennent les hardes fort éloignées de leur station ».

COMMENTAIRES

āxwarrbedān-sālār : « chef des responsables des écuries, écuyer en chef », terme restitué par Monchi-Zadeh (1982, p. 85). Le titre, *āxwarrbed*, « responsable d'écurie » (litt. « chef de la mangeoire », sogd. *''γwyrpt*, arm. *axorapet*), attesté dans la version parthe de ŠKZ 24[264], correspond au mp. *āxwarr-sālār* (AZ 82, 83 ; voir Tafazzoli 1987). Tel qu'il nous apparaît dans cette occurrence (non relevée par Tafazzoli), ce titre semble combiner les deux formes.

xūb : adv. « bien », lu *asp* par Unvala (1921, p. 39) qui traduit « les hardes de chevaux », suivi par 'Oriān (1361/1982, p. 1087), probablement par comparaison avec la strophe suivante où l'on a bien *asp ramagān*, mais écrit avec l'araméogramme pour *asp* : SWSYA lmk'n. Monchi-Zadeh (1982, p. 85) lit *anīz*, ce qui est graphiquement (on attendrait AHRNc) et sémantiquement peu défendable.

111. HT LKWM QDM MDMENyt ZK šgl' MN SWSYA lmk'n LAWHL plm'yt d'štn'
agar ašmā abar sahēd ān šagrān az asp ramagān abāz framāyēd dāštan

« S'il vous sied, daignez tenir ces lions à l'écart des hardes de chevaux ».

112. MLKAn MLKA BYN zm'n lytk OL LOYN' BOYHWNst APš gwpt AYK hwnl <W> š'dyndkyh Y LK 'p'dt AMT ⟨Z⟩K šgl'n l'd zywnk OL *LNE[265] YHYTYWNyt
*šāhān šāh andar zamān rēdag ō pēš xwāst u-š guft kū hunar <ud> šāyendagīh ī tō abāyēd ka ān šagrān rāy ziwandag ō *amā āwarēd*
Le Roi des Rois convoqua immédiatement le page. Il lui dit : « ton adresse et ton habileté doivent ramener ces lions, vivants, devant nous ».

[264] Huyse 1999, II, p. 147.
[265] MK : lnm.

113. W lytk PWN hm ẕm'n OZLWNt
ud rēdag pad ham zamān šud

Et le page s'en alla sur le champ.

114. ḆYN l's NYŠEy HẔYTWNt Y KBD nywkwk
andar rāh zan-ē dīd ī was nēkōg

En chemin, il vit une très belle femme.

115. lytk [l'd] BRA ZK NYŠE gwpt AYK HTt MDMENyt L l'd ŠḆKWNydy OD LWTE {fol. 38r} LK k'mk *wc'lwm[266]
*rēdag [rāy] bē ān zan guft kū agar-it sahēd man rāy hilē tā abāg tō kāmag *wizārom*

Le page dit à cette femme : « s'il te sied, laisse-moi combler mon désir avec toi ».

COMMENTAIRES
bē : « à », sert à introduire l'objet du verbe *guft*. C'est un persianisme qui remplace la préposition moyen-perse *ō* employée pour le datif.

116. NYŠE ⟨O⟩L lytk gwpt AYK HT ZK wn'syh' Y OD LẔNE YWM L krt HWEm LK BRA MKḆLWNydy W ZK ⟨krp⟩kyh' Y LK OD LẔNE YWM krt HWEydy BRA L 'psp'lydy LK l'd BRA ŠḆKWNm OD LWTE L k'mk wc'lydy
zan ō rēdag guft kū agar ān winâhīhā ī tā imrōz man kard hēm tō bē padīrē ud ān kirbagīhā ī tō tā imrōz kard hē bē man abespārē tō rāy bē hilēm tā abāg man kāmag wizārē

La femme dit au page : « si tu acceptes les péchés que j'ai commis jusqu'à ce jour, et que tu me cèdes les bonnes actions que tu as accomplies jusqu'à ce jour, je te laisserai combler ton désir avec moi ».

266 MK : wcylwm.

117. W lytk B̲YNc z̲m'n pyš ZK 'p'c gšt W SGYTWNt W ZK wln' BRA LA wc'lt
ud rēdag andar-iz zamān pēš ān abāz gašt ud raft ud ān waran bē nē wizārd

Et aussitôt, le page se détourna d'elle et s'en alla, sans avoir assouvi sa passion.

COMMENTAIRES

Ce scénario miniaturisé peut s'interpréter, comme on l'a généralement fait, par l'épreuve de la « tentation » du page ayant pour objectif d'ajouter la chasteté à ses nombreuses vertus. Toutefois, au-delà de l'étiologie, il ne serait pas vain de considérer également cette anecdote à travers ses aspects religieux et mythologiques. Du premier point de vue, les relations sexuelles entre célibataires ne sont pas explicitement citées parmi les péchés de la liste de MX 36, contrairement à l'adultère (MX 36.27 : *kē ō zan ī kārān šawēd* « celui qui va auprès des femmes des autres »)[267]. Techniquement, la liaison avec cette femme vénale n'est donc problématique que par son état de pécheresse et, d'autre part, par le fait que ce qu'elle exige en échange de ses faveurs présente un danger eschatologique pour le jeune homme[268].

Pour ce qui est de l'aspect mythologique, le thème de la séduction d'une femme vicieuse est loin d'être absent de l'horizon littéraire iranien : par exemple, dans Dk 7.4.55-62[269], où, déguisé en femme et prétendant être Spandarmad, le *karap* Česmag tente de séduire Zarathushtra, mais celui-ci s'aperçoit à temps de la supercherie et parvient à l'anéantir en récitant la prière *Yaϑā ahū vairiiō* ; ou le pendant exact du thème biblique du renoncement de Joseph (*Genèse* 39 ; Coran 12.21-34), c'est-à-dire le célèbre épisode du *Šāhname*[270] avec Siyāvash et Sudābe, épouse de Key Kāvus, qui aura pour dénouement l'ordalie par le feu[271].

[267] Sur les châtiments réservés aux péchés d'ordre sexuel, voir AWN 60, 62, 69, 71 etc.

[268] Nous ne connaissons pas d'autre exemple de transaction entre les bonnes et les mauvaises actions dans un contexte zoroastrien.

[269] Molé 1967, p. 53.

[270] Khāleqi-Motlaq éd., 1386/2007, vol. 2, p. 211sqq.

[271] Voir aussi Agathias II.24.2 qui fait remonter la pratique du *xwēdōdah* à la reine Sémiramis qui voulait séduire son propre fils Ninyas. Ce dernier préféra le matricide à l'inceste (Frendo trad., 1975, p. 58).

pēš ān abāz gašt : litt. « devant elle, il se retourna ». Le verbe *gaštan* est ici un persianisme, le pehlevi n'attestant en principe que de *gardīdan, gard-*. Monchi-Zadeh (1982, p. 86) supplée plusieurs mots de façon à rendre la phrase parfaitement persane *(<az> pēš <ī> ān <zan> abāz gašt)*, or elle peut se comprendre aisément sans ces ajouts.

waran : « désir », cf. Waran/Warum, démon de la luxure, voir l'analyse détaillée de König 2010, p. 150-168.

118. OL wt'l Y šgl'n OZLWNt W PWN wt'l šgl'n BRA YTYBWNst W KRA 2 šgl ⟨l⟩'d PWN kmnd BRA OHDWNt W zywndk OL LOYN' MLKAn MLKA YHYTYWNt
ō widār ī šagrān šud ud pad widār <ī> šagrān nišast ud har dō šagr rāy pad kamand bē grift ud ziwandag ō pēš šāhān šāh āwurd

Il alla sur le lieu de passage des lions, s'assit, attrapa les deux lions avec un lasso, et les amena vivants auprès du Roi des Rois.

COMMENTAIRES

Une cruche du Musée de l'Ermitage (S-60) représente un adolescent qui maintient par les oreilles un tigre qu'il est en train de transpercer (voir figure 8). L'analogie de plusieurs cruches de ce genre a permis à B. Marshak de formuler l'hypothèse selon laquelle ces cruches étaient destinées à des pages qui devaient faire preuve de leur bravoure avant de devenir des « cavaliers » (voir Overlaet éd., 1993, p. 246).



Figure 8. Cruche en argent du Musée de l'Ermitage, inv. S-60, agrandissement d'après Overlaet éd., 2003, p. 246.

119. MLKAn MLKA ’pd MDMENst OL lytk gwpt AYK OZLWN[t] šgl’n l’d BRA Y̱KTLWN[t] W lytk OZLWNt W šgl’n BRA Y̱KTLWNt
*šāhān šāh abd sahist ō rēdag guft kū *šaw šagrān rāy bē *ōzan ud rēdag šud ud šagrān bē ōzad*

Le Roi des Rois fut émerveillé, il dit au page : « va et tue les lions ». Et le page alla tuer les lions.

120. {fol. 38v} W AHL lyt⟨k PWN⟩ štr' <Y> LBA mlcp’n plmwt ⟨kr⟩tn'
ud pas rēdag pad šahr <ī> wuzurg marzbān framūd kardan
Puis, il ordonna que l’on nomme le page *marzbān* d’une grande province.

COMMMENTAIRES
marzbān : « litt. gardien des marches, margrave », titre d’une fonction d’officier militaire ou civil.

Comme l’a montré Gignoux (1984a) dans son importante monographie sur cette fonction, le terme *marzbān,* fréquemment attesté dans les sources secondaires, semble avoir désigné un fonctionnaire qui pouvait avoir un rôle à la fois civil et militaire. « Il devait s’agir d’un officier, comme le montre sa relation fréquente avec le *spāhbed* ou le *pāygōspān*, ayant un rôle important sur le plan local, mais ne faisant pas partie du gouvernement local » (Gignoux 1984a, p. 26). Gignoux suggère qu’ici, « le courage dont fait preuve le page pouvait être récompensé en lui confiant des tâches militaires et guerrières plutôt que bureaucratiques, à moins que l’on ne considère ce poste comme une charge honorifique présentant surtout des avantages matériels » (*id.*, p. 13-14). Depuis l’apparition du sceau d’Ādur-Narsē, *marzbān* de la région d’Āsōrestān[272], nous savons que le territoire placé sous son autorité réunissait plusieurs *šahr* (provinces). Selon Gyselen (2011, p. 152), l’expression *šahr <ī> wuzurg* « grande province » pourrait dès lors correspondre au concept de « région ».

Il existe un parallèle à cette affectation du titre par le roi, ce qui nous place face à un topos littéraire. Dans la légende de Mar Kardag (5-6), ébloui par les prouesses de Kardag à la chasse (il a tué un cerf et une biche d’une seule flèche), Shāpuhr le nomme *padaxšāy* d’Assyrie et

[272] Lerner/Skjaervø 1997.

marzbān de territoires allant de la rivière Tomara (au centre de l'Irak) jusqu'à Nisibe (voir Walker 2006, p. 22).

121. AHL MN ZK 'k'syh OL MLKAn MLKA ⟨YHM⟩TWNyt AMT lytk OL OHDWNtn' <Y> šgl OZLWNt B̲YN l's NYŠE1 HZ̲YTWNt BRA ZK NYŠE OZLWNt W zn' l'd ME gwpt W ZK NYŠE OL lytk ME pshw YHBWNt W lytk MN TME pr'c SGYTWNt W ZK wln' BRA LA wc'lt'
pas az ān āgāhīh ō šāhān šāh rasīd ka rēdag ō griftan <ī> šagr šud andar rāh zan-ē dīd bē ān zan šud ud zan rāy čē guft ud ān zan ō rēdag čē passox dād ud rēdag az ānōh frāz raft ud ān waran bē nē wizārd

Après cela, on rapporta cette information au Roi des Rois : lorsque le page était allé capturer les lions, en chemin il avait vu une femme vers qui il était allé et ce qu'il lui avait dit et la réponse que cette femme lui avait faite, et que le page s'était éloigné de ce lieu et n'avait pas assouvi sa passion.

122. W MLKAn MLKA AMTš ZK shw<n> OŠMENt' gwpt AYK ZK lytk KBD PWN hlt bwt AMT ZK wn'syh' BRA LA MKB̲LWNt W ZK wln' BRA LA wc'lt BRA ŠB̲KWNt
*ud šāhān šāh ka-š ān *saxwan ašnūd guft kū ān rēdag was pad-xrad būd ka ān wināhīhā bē nē padīrift ud ān waran bē nē wizārd bē hišt*

Quand le Roi des Rois entendit cette parole, il dit : « ce page a été bien sage de ne pas accepter ces péchés et de laisser sa passion inassouvie ».

123. ZK MN[W] OLE wyh[273] bwt AMT hm'k Z̲NE k'lyh' gwpt <W> krt
*ān *az ōy *weh būd ka hamāg ēn kārīhā guft <ud> kard*

« De sa part, cela (= résister à la tentatrice) fut encore mieux que toutes ces actes dont il a parlés et qu'il a accomplis ».

COMMENTAIRES

La syntaxe de cette phrase est difficile et laisse supposer qu'elle a été tronquée. Notre proposition de lecture se base sur le présupposé

273 MK : wyš.

logique que cette épreuve de vertu, qui est aussi la dernière, est celle que le roi va récompenser le plus généreusement. Il considère donc ce dernier exploit comme « supérieur », ou « mieux » (*weh...kē...* , avec la faute courante de l'emploi de *ka* à la place du relatif *kē*), comparé à tout ce que le page a fait ou dit auparavant (cf. Unvala 1921, p. 42 : *ān az ōy wēš būd ka hamāg ēn kārīhā <ī> guft kard* : « It was still more than this, that he performed all theses narrated deeds » ; Monchi-Zadeh 1982, p. 86 : *ān <ī> *az ōy wēš būd ka hamāg ēn kārīhā <ī> guft kard* : « His achievements were still more than the deeds narrated » ; 'Oriān 1361/1982, p. 1086 : *hān! kē ōy tā-š būd ka hamāg ēn kārīhā guft kard* : « Ha! Qui est celui qui, tant qu'il fut (là), accomplit toutes les choses qu'il a dites ? »).

124. lytk g's W p'dk Y LBA YHWWNt W MN ZK pr'c PWN nzdyk Y NPŠE {fol. 39r} d'š[y]t
*rēdag gāh ud pāyag ī wuzurg *dād ud az ān frāz pad nazdīk ī xwēš *dāšt*

Il offrit au page une place et un rang élevés et, à partir de ce moment, il le garda auprès de lui.

COMMENTAIRES
La confusion entre YAHBWNt *dād* et YAHWWNt *būd* est courante puisque la seule différence entre eux est le trait horizontal du B.

125. 'nwšk lwb'n Y⟨HWWN't⟩ hwslwb MLKAn MLKA Y kw't'n W ZK lytk Y hwš'lcwk 'ytwn' YHWWN't
anōšag ruwān bawād husraw ī šāhān šāh ī kawādān ud ān rēdag ī xwaš-ārzōg
ēdōn bawād

Âme éternelle à Husraw, Roi de Rois, fils de Kawād et à ce page Xwaš-ārzōg.
Qu'il en soit ainsi.

COMMENTAIRES
Xwaš-ārzōg : Contrairement à son emploi au §19, ce composé est ici clairement un nom propre (voir commentaire §19).

Col. plcpt PWN ŠRM š⟨'tyh⟩ l'mšn'
frazaft pad drōd šādīh rāmišn.

Achevé dans la bonne santé, la joie et la sérénité.

* * *

SYNTHÈSE

Sur le plan narratif, ce texte pehlevi retrace l'ascension d'un jeune homme de bonne éducation à la cour de Khosrow Ier. Il se voit imposer trois épreuves, dont il ressort à chaque fois vainqueur : l'étape de la sagesse (§1-104), l'étape de la vertu (§114-117), et l'étape de la bravoure (§110-118). Le paradigme tripartite s'enchaîne à la manière d'un rite initiatique dont les étapes successives vont conduire le candidat à recevoir la récompense ultime : être élevé à un rang hiérarchique supérieur.

Le page semble avoir d'abord appartenu à une famille noble et fortunée (§4-5) qui, grâce à l'héritage paternel (§7), a pu lui assurer une éducation aristocratique conventionnelle. À la suite d'événements non précisés, la famille est déchue et l'orphelin déclassé. Dès lors, démontrer l'excellence de son éducation représente l'unique façon de regagner la condition sociale à laquelle il était destiné par sa naissance et, mieux encore, de s'élever au-dessus, en se voyant attribuer une place d'honneur aux côtés du roi.

Si cette petite histoire avait une morale, ce serait celle-ci :

Ce n'est pas la lignée qui détermine l'avenir d'un homme, mais ses vertus innées et son acquis éducatif.

APPENDICE I

ایدون است که کنیزکی است خلقتش راست و بالا تمام، نه دراز نه کوتاه، سپیدلون، روی و بناگوش و همه تن به ناخن پای سپید، و سپیدی گونه او به سرخی غالب به گونه ی ماه و آفتاب، ابروان به طاق چون کمان، و میان دو ابرو گشاده و چشمی فراخ، سیاهی سیاه و سپیدی سپید، و مژگان سیاه و دراز و گش و سرش میانه نه خرد و نه بزرگ، گردن نه کوتاه و نه دراز که گوشوار بر کتف زند، بری پهن و گرد، پستانی کوچک و گرد و سخت، سر کتفها و بازوان معتدل، و جای دست برنجن معتدل و فربه، انگشتان دست باریک، نه دراز و نه کوتاه، و شکم با بر راست، دو کونه از پس پشت بلندتر و آگنده، و میان باریک، و جای گردن بند باریک، رانهای پای گرد و آگنده، زانوها گرد، ساقها سطبر، شتالنگهای پای خرد و گرد، انگشتان پای خرد و گرفته، چون برود کاهل بود از فربهی، فرمانبرداری که جز خداوند خویش را فرمان نبرد، هرگز سختی نادیده و به عزّ و جاه برآمده، شرمگین و باخرد و بامردمی، و نسب سوی پدر پاک و سوی مادر کریم، اگر به پشت نگری به از روی، و اگر به رویش نگری به از پشت، و اگر به پشتش نگری نیکوتر از روی، با شرف و بزرگی، به خانه اندر کاریگر، به کار کردن حریص، به دست پرهیزگار، و حریص به پختن و شستن و دوختن و نهادن و برگرفتن، و به زبان خاموش و کم سخن، چون سخن گوید خوش سخن و خوش زبان، اگر آهنگ او کنی، آهنگ تو کند، و اگر از او دور شوی از تو دور شود، و اگر با وی نباشی رویش و چشمها سرخ شود از آرزوی تو.

(Bal'ami, *Tārikhnāme-ye Ṭabari*, Rowshan éd., 1380/2001, p. 815-816).

APPENDICE II

شاهزاده در آن شخص نگاه کرد دختری دید چون صد هزار نگار، با سری گرد و پشانی پهن، زلف چون کمند و ابروان چون کمان چاچی، دو چشم چون دو نرگس، مژه ها چون تیر آرش، و بینی چون تیغ و دهانی چون نیمه دینار و عارضی چون سیم، عارضي چون سیم، رخی چون گل، زنخدانی چون گوئی گرد چاهی و گردنی کوتاه و صد غبغب بر غبغب زیر زنخ افتاده، و سینه چون تخمه سیم، و دو پستان چون دو نار و ساعدی کوتاه و پنجه‌ای خرد، و پشت دست هزار چال درافتاده، و انگشتان دست سیاه کرده، و در هر انگشتی جفتی انگشتری، و شکمی چون آرد میده که به حریر بیزی و به روغن بادام بسرشی. و نافی چون غالیه دانی و دو ران چون هیون، دو ساق چون دو ستون عاج، و پیراهني حریر اسفید و ایزار پائی سقلاطوني ساده در پای و مقنعه‌ی قصب در سر افکنده، و گلوبند بر گرد عارض و گردن بسته و حمایل در گردن افکنده. همه تعویذهای به عنبر اشهب کرده، چنانکه بوی او به جهان مي‌رفت.

(al-Arrajāni, *Samak-e ʻayyār*, vol. 1, Nātel Khānlari éd., 1338/ 1959, p. 13-14).

GLOSSAIRE

Ce glossaire se réfère aux numéros des paragraphes du texte. Les chiffres en exposant indiquent le nombre d'attestations d'un mot dans un paragraphe. Dans l'ordre alphabétique les voyelles brèves précèdent les voyelles longues.

A

abar : « sur, au dessus » 12
abar rasīdan → *rasīdan ; abar sahistan* → *sahistan*

abar-kašak-āxiz : « debout sur l'épaule » 12

abarag : « supérieur, souverain » 40

abarīh : « supériorité » 103

abāg : « avec » 21^2, 26, 31, 35, 41, 45, 46, 50, 51, 53, 58, 63, 100, 115, 116

abāxtar : « planète », pl. 14

abāyist : « nécessaire » 5

abāyēd : vb. impersonnel « falloir » (présent 3ème sg.) 11, 12, 112

abāz : préverbe « arrière ; de nouveau » ; *abāz dāštan* → *dāštan ; abāz gaštan* → *gaštan*

abd : « merveilleux », *abd sahistan* → *sahistan*

abespārdan, abespār- : « confier, remettre », *abespārē* (présent 2ème sg.) 116

abēāhōg : « sans dommage » 108

abēbīmīh : « sécurité » 20

aburnāyīh : « enfance » 6

abzōnīh : « croissance, taille » 96

afrōšag : sorte de halva 39^2

afsard : nom d'un plat de viande froide 28, 31, 35

afsardan : vb. « refroidir, geler », *afsard ēstēd* (parfait 3ème sg.) 35

agar : « si » 111, 115, 116

amā : pronom personnel 1re pl. 105, 109, 112

ambag : « confiture, fruit confit » 43, 44, 46

ambarag : « (animal) tondu » 21

anārgil : « noix de coco » 50^2

anārgōn : « couleur grenade » 96

anāsūd : « sans repos » 12

and : « quelque, autant » 24, 29, 38, 44, 49, 56, 61, 62

andar : « dans, à propos de » 14^2, 19, 20, 65, 66, 93, 103, 109^2, 112, 114, 117, 121
andar widardan → *widardan ; andar šudan* → *šudan*

andarwāy-wāzīg : « jeu de l'air (sauts et acrobaties ?) » 62

angust : « doigt » pl. 96

anē : « autre » 6

anōšag : « immortel » 3, 20, 24, 29, 34, 38, 44, 49, 56, 61, 66, 69, 96, 99, 103, 108, 110, 125

Anōš-Husraw : n. pr. 105

apargūdīhā : « immanquablement » 12

arminīg : « arménien » 52

asp : « cheval » 11, 12^2, 99, 111

aspast : « luzerne » 31

B

Č

D

dast : « main » 1

dastwarīh : « statut de *dastur*, autorité religieuse et légale » 76

dašnag-wāzīg : « jeu de la dague » 62

dādan, dēh- : vb. « donner », *dād hēm* (prétérit 1ère sg.) 8, *dahēnd* (présent 3ème pl.) 31, *dahēd* (impératif 2ème pl.) 105, *dād* (prétérit 3ème sg.) 108, 121, 124, (infinitif apocopé) 106

dānēnag : graines et fruits secs 48, 49, 53, 66

dār-wāzīg : « jeu de l'arbre/de la tige (sorte d'acrobatie) » 62

dāštan, dār- : vb. - « avoir, tenir », 111, *dāšt hēm* (prétérit 1ère sg.) 7, *dārēd* (présent 3ème sg .) 31, 35, 110, *dāšt* (prétérit 3ème sg.) 124

- *pēš dāštan* : vb. « servir, présenter », *pēš dārēd* (impératif 2ème pl.) 105

- *abāz dāštan* : « retenir » 111

- « considérer » 11, 12, *dāšt* : 21, 27, 32, 36, 42, 47, 54, 59, 64, 67, 94, 101, 104

dehbad : « chef de village » pl. 84

dibīrīh : « écriture ; fait d'être scribe » 10

dil : « cœur » 34

dīdan, wēn- : vb. « voir », *dīd* (prétérit 3ème sg.) 114, 121

dēnār : « dinar » 106

dō : « deux » 16, 110, 118

dō-māhag : « (âgé de) deux mois » 21

dōst : « ami, aimé » 96, pl. 74

dōstīh : « amitié » 79

drahm : « drachme » 105

drāz : « long » 96

drōd : « santé » col.

dudīgar : « deuxième(ment) » 23, 26, 65, 66

dumb : « queue » 26

dumbalag-srāy : « joueur de tambourin, percussionniste » 62

dūdag : « famille, lignée » 4, 17

dwāzdah : « douze » 105

dwāzdahom : « douzième(ment) » 95

E

-ē(w) : marque de l'indéfini, « un(e) » *passim*

ēč : « aucun(e) » 26, 31, 35, 41, 46, 53, 58, 63, 100

ēd : pronom démonstratif 34

ēdōn : « ainsi que, tel » 19, 91, 125, en corrélation avec *čiyōn* : 12, 69, 70, 71, 72, 73, 74, 75, 76, 77, 78, 79, 80, 81, 82, 83, 84, 85, 86, 87, 88, 89, 90, 91, 92, en corrélation avec *kū* :14

ēk-sālag : « (âgé d') un an » 30

ēn : pronom démonstratif 24, 29, 38, 44, 49, 56, 61, 62, 93, 99, 105^3, 123

ēnyā : « par ailleurs, en outre » 6

Ērān-winnārd-kawādīg : « de (la région d') *Ērān-winnārd-Kawād* » 1

ēr-kaš : « sous les aisselles » 1

ēstādan : vb. « se tenir, être » *ēstād* (prétérit 3ème sg.) 1, 5, 108, *ēstēd* (présent 3ème sg.) 9, 19, 21, 26, 31, 35, 41, 52, 53, 91, 108

-ēw → *-ē*

ēw-čand : « quelque » 107

ēwēnag : « manière, coutume » 16

ēwēnīhā : « habituellement, de coutume » 31

F

G

H

ham : « même » 113
hamahl : « adversaire », pl. 15
hamāg : « tous, tout, entièrement » 4, 12, 14, 24, 29, 38, 44, 49, 56, 61, 62, 93, 99, 109, 123
hambast : « (bien) lié, (bien) formé » 96
hambōy : « parfumé » 34
hamnibardīh : « combat singulier » 12
hamrānīh : « combat » 12
hamwār : « toujours » 53, 58, 100
handām : « membre (du corps) » 96
handāzišn : « jugement » 109
handūdan, handāy- : vb. « enduire, oindre », *handūd* (prétérit $3^{\text{ème}}$ sg.) 21
hangām : « moment » 8
har : « chaque, chacun, tout » 13, 105^{2}, 106, 118
harēwag : « de (la région d') Hérat » 57
haštom : « huitième(ment) » 55
haštpāy : nom d'un jeu 15
hazār : « mille » 103, 105
hādōxt : le *Hādōxt* 9
hāmīn : « été » 39
hērbedīhā : « comme les *hērbed* » 9
hērīg : « giroflée » 74, 75
hērtīg : « de (la région de) Ḥīra » 52
hindūg : « indien » 50^{2}
hištan, hil- : vb. « laisser, consentir », *hilē* (optatif $2^{\text{ème}}$ sg.) 115, *bē hilēm* (présent $1^{\text{ère}}$ sg.) 116, *bē hišt* (prétérit $3^{\text{ème}}$ sg.) 122
hu-bōy : « parfumé » 53, 66, 68, 69
hugugār(d) : « facile à digérer, digeste » 34, 53
hulwānīg : « de (la région de) Ḥulwān » 57
hunar : « talent, adresse » 112
hu-niyāg : « de bonne ascendance, bien né » 71
huniyāgar : « artiste, divertisseur » 60, 61
huniyāgīh : « art, divertissement » 62, 63
Husraw : n. pr. 125
husraw : « salsepareille » 70
husrawīh : « renommée » 89

I

imrōz : « aujourd'hui » 116^{2}
-išān : pronom enclitique $3^{\text{ème}}$ pl. 7
-it : pronom enclitique $2^{\text{ème}}$ sg. 115
-iz : adverbe enclitique « aussi, même » 12, 13, 13, 17, 21, 45, 117
ī : *ezafe passim* ; pronom relatif « qui, que » 20, 108, 114, 116^{2}

J

jaw : « orge » 31
jawēn : « à base d'orge » 26
jār : « moment, instant » ; *jār-ē* : « sur le champ » 105
jāwēdān : « éternel » 3
jud-dēw-dād : le *Vīdēvdād* 9
juwān : « jeune » 26, 31
juwānīh : « jeunesse » 73

K

ka : « si, lorsque » 18, 19, 45, 50, 51, 57, 63, 75, 78, 91^{2}, 109^{2}, 121, 122^{2}, 123
kabīg-wāzīg : « jeu des singes (montreur de singes) » 62
kabk-anjīr : « bécasse (?) » 25
kadagīg : « domestique » 26, 30^{2}

ōwōn : « tel, comme, ainsi » 10, 11, 12, 108
ōy : pronom $3^{\text{ème}}$ sg. 6, 123
ōy-šān $3^{\text{ème}}$ pl. 14
ōzadan, ōzan- : vb. « tuer », *bē ōzan* (impératif $2^{\text{ème}}$ sg.) 119, *bē ōzad* (prétérit $3^{\text{ème}}$ sg.) 119

P

pad : « à, vers, dans, sur » *passim*
padēxīh : « abondance, opulence » 108
padīriftan, padīr- : vb. « accepter », *bē padirē* (présent $2^{\text{ème}}$ sg.) 116, *bē padīrift* (prétérit $3^{\text{ème}}$ sg.) 122
pad-mizag : « savoureux » 21, 23, 34
pad-xrad : « sage » 122
pahikār : « combat, rivalité » 26, 31, 35, 41, 46, 53, 58, 63, 100
pahlom : « supérieur, meilleur » 66, 69, 103, 108, 110
pahlomīh : « supériorité, excellence » 18
pahn : « large » 96
palang-mušk : « basilic sauvage / calament (?) » 88
panjom : « cinquième(ment) » 37, 65, 66
parwardan, parward- : vb. « élever, nourrir », *parward ēstēd* (parfait $3^{\text{ème}}$ sg.) 21, 26, 31
parwardag : - « (animal) d'élevage, engraissé » 25
- « macéré », 46, 66
pas : « alors, puis » 105, 107, 120, 121
passandīdan, passand- : vb. « agréer, approuver », *passandīd* (prétérit $2^{\text{ème}}$ sg.) 21, 27
passox : « réponse » 121
paydāg : « apparent, visible » 12
paywāzag : « réponse » 13
pālūdag : dessert à base de fruits 41
pārag : « part, portion » 7
pārsīg : « persan » 50
pā-wāzīg : « danse » 13
pāy : « pied, jambe, patte » 26, 96^2
pāyag : « rang, niveau » 124
pāzen : « chamois » 53
pestān : « sein » 96
pēš : « avant, devant, auprès de » 1, 26, 105, 107, 112, 117, 118
pēš dāštan → *dāštan*
pēšag : « métier » 14
pid : « père » 6, 7
pidar : « père » pl. 81
pīh : « graisse » 31, 35, 53
pīr : « vieux, âgé » 90
pōst : « peau » 45
pōr : « francolin noir » 25
purr : « plein » 105
pursīdan, purs- : vb. « demander », 23, 48, 65, 68, *pursīd* (infinitif apocopé) 28, 33, 37, 43, 55, 60, 95, 98
pus : « fils » 6^2, pl. 72
pušt : « derrière, dos » 26^2, 31
puxtan, paz- : vb. « cuire », 21

R

raftan, raw- : vb. « partir », *raft* (prétérit $3^{\text{ème}}$ sg.) 117, *frāz raft* 121
raγ : « rapide » 12
raγ-nibēg : « ayant une écriture rapide » 10
ramag : « troupeau, harde », pl. 110, 111

rasan-wāzīg : « jeu de la corde » 62
rasīdan, ras- : vb. « arriver », *rasīd* (prétérit 3ème sg.) 121, *abar rasīdan* « s'occuper de, vérifier », *abar rasēd* (impératif 2ème pl.) 105^2, *abar rasēm* (présent 1ère sg.) 105
rāh : « chemin » 114, 121
rāmišn : - « sérénité » col.,
- « musique » 103
rāst : « vrai, correct » 21, 27, 32, 36, 42, 47, 54, 59, 64, 67, 94, 97, 104
rāy : « à cause de, pour » *passim* ; postposition marquant l'objet direct : 107, 112, 115, 116, 118, 119^2, 121
rēdag : « page, garçon » titre, 1, 19^2, 20, 24, 29, 38, 44, 49, 56, 61, 66, 69, 96, 99, 103, 105^3, 107, 112, 113, 115, 116, 117, 119^2, 120, 121^3, 122, 124, 125
rēšag : « petite barbe / blessure (?) » 16
rōγn : « huile » 26, 39
rōγn-handūd : « enduit d'huile, huileux » 66
rōγn-xwardīg : « friandise, pâtisserie » 37, 38, 41
rōspīg : « prostituée » 75, 78
rōšn : « claire, brillant » 96
rōz : « jour » 26^2, 105^2, 106
rōzag : « jeûne » 26
ruftan, rōb- : vb. « frotter », *rōbēnd* (présent 3ème pl.) 31
ruwān : « âme » 125
rūdan : « dépouiller, plumer » 21, 26

S

sahistan : vb. « satisfaire, convenir », *sahēd* (présent 3ème sg.) 18, 109, 115 ; *abar sahēd* (présent 3ème sg.) 111 ;
abd sahistan « sembler merveilleux », *abd sahist* (prétérit 3ème sg.) 119
saman : « faux jasmin (?) » 77, 78
sar : « tête » 11, 12, 96
saxt : « très » 8, 96
saxwan : « parole » 96, 122
sazagīhā : « convenablement » 109
sel-wāzīg : « jeu du javelot » 62
sēb : « pomme » 41
sēmēn : « argenté, blanc » 41
sēn : « poitrine » 21
sēzdahom : « treizième(ment) » 98
sidīgar : « troisième(ment) » 28, 65, 66
sik : « vinaigre » 31
sinjibīl : « gingembre » 45, 46
sī : « oie » 25^2
sīsimbar : « serpolet » 92
sōrābag : « saumure » 26, 51
sōsan : « lis » 79
spar-wāzīg : « jeu du bouclier » 62
spēd : « blanc » 45, 77, 79, 81, 96
spēdag : nom de fleur (du chardon à glu ?) 87
spēd-bāg : « sauce blanche » 21
spēd-dumbag : « ayant une queue blanche » 25
spōxtag : « écarté, éloigné » 110
sprahm : « plante odorante » 68, 69, 70, pl. 93

Š

T

U

W

INDEX THÉMATIQUE

Cet index se réfère aux numéros de pages de l'édition commentée.

CAHIERS DE STUDIA IRANICA

ISSN 0993 - 8699

Cahier 29 (2003) Ph. HUYSE
LE Y FINAL DANS LES INSCRIPTIONS MOYEN-PERSES ET LA 'LOI RYTHMIQUE' PROTO-MOYEN-PERSE [ISBN 2-910640-15-9]

Cahier 30 (2003) F. M. KOTWAL / P. G. KREYENBROEK
THE HĒRBEDESTĀN AND NĒRANGESTĀN. VOL. III. NĒRANGESTĀN, FRAGARD 2 [ISBN 2-910640-16-7]

Cahier 31 (2005) D. AIGLE
LE FĀRS SOUS LA DOMINATION MONGOLE : POLITIQUE ET FISCALITÉ (XIIIe- XIVe s.) [ISBN 2-910640-17-5]

Cahier 32 (2005) J. WIESEHÖFER
IRANIENS, GRECS ET ROMAINS [ISBN 2-910640-18-3]

Cahier 33 (2006) R. GYSELEN (ed.)
CHRÉTIENS EN TERRE D'IRAN : IMPLANTATION ET ACCULTURATION [ISBN 2-910640-19-1]

Cahier 34 (2007) F. HELLOT-BELLIER
FRANCE – IRAN : QUATRE CENTS ANS DE DIALOGUE [ISBN 978-2-910640-20-0]

Cahier 35 (2007) É. de la VAISSIÈRE
SAMARCANDE ET SAMARRA : ÉLITES D'ASIE CENTRALE DANS L'EMPIRE ABBASSIDE [ISBN 978-2-910640-21-7]

Cahier 36 (2008) C. JULLIEN (ed.)
CONTROVERSES DES CHRÉTIENS DANS L'IRAN SASSANIDE [ISBN 978-2-910640-22-4]

Cahier 37 (2008) M. BERNARDINI
MÉMOIRE ET PROPAGANDE À L'ÉPOQUE TIMOURIDE [ISBN 978-2-910640-23-1]

Cahier 38 (2009) F. M. KOTWAL / P. G. KREYENBROEK
THE HĒRBEDESTĀN AND NĒRANGESTĀN. VOL. IV. NĒRANGESTĀN, FRAGARD 3 [ISBN 978-2-910640-24]

Cahier 39 (2008) É. de la VAISSIÈRE (ed.)
ISLAMISATION DE L'ASIE CENTRALE [ISBN 978-2-910640-25-5]

Cahier 40 (2009) F. RICHARD / M. SZUPPE (edd.)
ÉCRIT ET CULTURE EN ASIE CENTRALE ET DANS LE MONDE TURCO-IRANIEN, Xe-XIXe SIÈCLES. WRITING AND CULTURE IN CENTRAL ASIA AND THE TURKO-IRANIAN WORLD, 10th-19th CENTURIES
[ISBN 978-2-910640-26-2]

Cahier 41 (2009) V. BERTI
VITA E STUDI DI TIMOTEO I PATRIARCA CRISTIANO DI BAGHDAD
[ISBN 978-2-910640-27-9]

Cahier 42 (2009) Ph. GIGNOUX / C. JULLIEN / Fl. JULLIEN (edd.)
TRÉSORS D'ORIENT. MÉLANGES OFFERTS À RIKA GYSELEN
[ISBN 978-2-910640-28-6]

Cahier 43 (2011) R. GYSELEN / C. JULLIEN (edd.)
« MAÎTRE POUR L'ÉTERNITÉ » FLORILÈGE OFFERT Á PHILIPPE GIGNOUX POUR SON 80e ANNIVERSAIRE [ISBN 978-2-910640-29-3]

Cahier 44 (2011) C. JULLIEN (ed.)
ITINÉRAIRES MISSIONNAIRES. ÉCHANGES ET IDENTITÉS
[ISBN 978-2-910640-30-9]

Cahier 45 (2011) M. SZUPPE / A. KRASNOWOLSKA / C. V. PEDERSEN (edd.)
MEDIAEVAL AND MODERN IRANIAN STUDIES. PROCEEDINGS OF THE 6th EUROPEAN CONFERENCE OF IRANIAN STUDIES (Viena, 2007)
[ISBN 978-2-910640-31-6]

Cahier 46 (2011) M. R. JACKSON BONNER
THREE NEGLECTED SOURCES OF SASANIAN HISTORY IN THE REIGN OF KHUSRAW ANUSHIRVAN [ISBN 978-2-910640-32-3]

Cahier 47 (2011) PH. GIGNOUX
LEXIQUE DES TERMES DE LA PHARMACOPÉE SYRIAQUE
[ISBN 978-2-910640-33-0]

Cahier 48 (2012) A. KRASNOWOLSKA
MYTHES, CROYANCES POPULAIRES ET SYMBOLIQUE ANIMALE DANS LA LITTÉRATURE PERSANE
[ISBN 978-2-910640-34-7]

Diffusion : PEETERS PRESS, Bondgenotenlaan 153, P.B. 41, B-3000 Leuven.
E-mail : order@peeters-leuven.be

RES ORIENTALES

ISSN 1142-2831

Res Orientales I (1989) R. GYSELEN
LA GÉOGRAPHIE ADMINISTRATIVE DE L'EMPIRE SASSANIDE

Res Orientales II (1990) R. GYSELEN, ed.
PRIX, SALAIRES, POIDS ET MESURES

Res Orientales III (1991) R. GYSELEN, ed.
JARDINS D'ORIENT

Res Orientales IV (1992) R. GYSELEN, ed.
BANQUETS D'ORIENT

Res Orientales V (1993) R. GYSELEN, ed.
CIRCULATION DES MONNAIES, DES MARCHANDISES ET DES BIENS

Res Orientales VI (1994) R. CURIEL / R. GYSELEN, edd. [ISBN 2-9508266-0-1]
ITINÉRAIRES D'ORIENT. HOMMAGES À CLAUDE CAHEN

Res Orientales VII (1995) R. GYSELEN, ed. [ISBN 2-9508266-1-X]
AU CARREFOURD DES RELIGIONS. MÉLANGES OFFERTS À PHILIPPE GIGNOUX

Res Orientales VIII (1996) R. GYSELEN, ed. [ISBN 2-9508266-2-B]
SITES ET MONUMENTS DISPARUS D'APRÈS LES TÉMOIGNAGES DE VOYAGEURS

Res Orientales IX (1996) M. TARDIEU [ISBN 2-9508266-3-6]
RECHERCHES SUR LA FORMATION DE L'APOCALYPSE DE ZOSTRIEN ET LES SOURCES DE MARIUS VICTORINUS
Avec une contribution de P. HADOT

Res Orientales X (1997) R. GYSELEN, ed. [ISBN 2-9508266-4-4]
SCEAUX D'ORIENT ET LEUR EMPLOI

Res Orientales XI (1998) R. GYSELEN, ed. [ISBN 2-9508266-5-2]
PARFUMS D'ORIENT

Res Orientales XII (1999) R. GYSELEN, ed. [ISBN 2-9508266-6-0]
LA SCIENCE DES CIEUX. SAGES, MAGES, ASTROLOGUES

Res Orientales XIII (2001) R. GYSELEN, ed. [ISBN 2-9508266-7-9]
DÉMONS ET MERVEILLES EN ORIENT

Res Orientales XIV (2002) R. GYSELEN, ed. [ISBN 2-9508266-8-7]
CHARMES ET SORTILÈGES. MAGIE ET MAGICIENS

Res Orientales XV (2002) C. JULLIEN et F. JULLIEN [ISBN 2-9508266-9-5]
APÔTRES DES CONFINS. PROCESSUS MISSIONNAIRES CHRÉTIENS DANS L'EMPIRE IRANIEN

Res Orientales XVI (2004) R. GYSELEN, ed. [ISBN 2-95082661-0-7]
CONTRIBUTIONS À L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE DE L'EMPIRE SASSANIDE

Res Orientales XVII (2007) R. GYSELEN, ed. [ISBN 978-2-9521376-1-4]
DES INDO-GRECS AUX SASSANIDES : DONNÉES POUR L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE HISTORIQUE

Res Orientales XVIII (2009) R. GYSELEN, ed. [ISBN 978-2-9521376-2-1]
SOURCES POUR L'HISTOIRE ET LA GÉOGRAPHIE DU MONDE IRANIEN (224-710)

Res Orientales XIX (2010) R. GYSELEN, ed. [ISBN 978-2-9521376-3-8]
SOURCES FOR THE HISTORY OF SASANIAN AND POST-SASANIAN IRAN

Res Orientales XX (2011) I. GADOIN / Ž. VESEL, edd. [ISBN 978-2-9521376-4-5]
FIGURES PIONNIÈRES DE L'ORIENTALISME : CONVERGENCES EUROPÈENNES

Res Orientales XXI (2012) R. GYSELEN, ed. [ISBN 978-2-9521376-5-2]
OBJETS ET DOCUMENTS INSCRITS EN PĀRSĪG

Diffusion : PEETERS PRESS, Bondgenotenlaan 153, P.B. 41, B-3000 Leuven.
E-mail : order@peeters-leuven.be